

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [246]
– Les voyeurs du
web**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

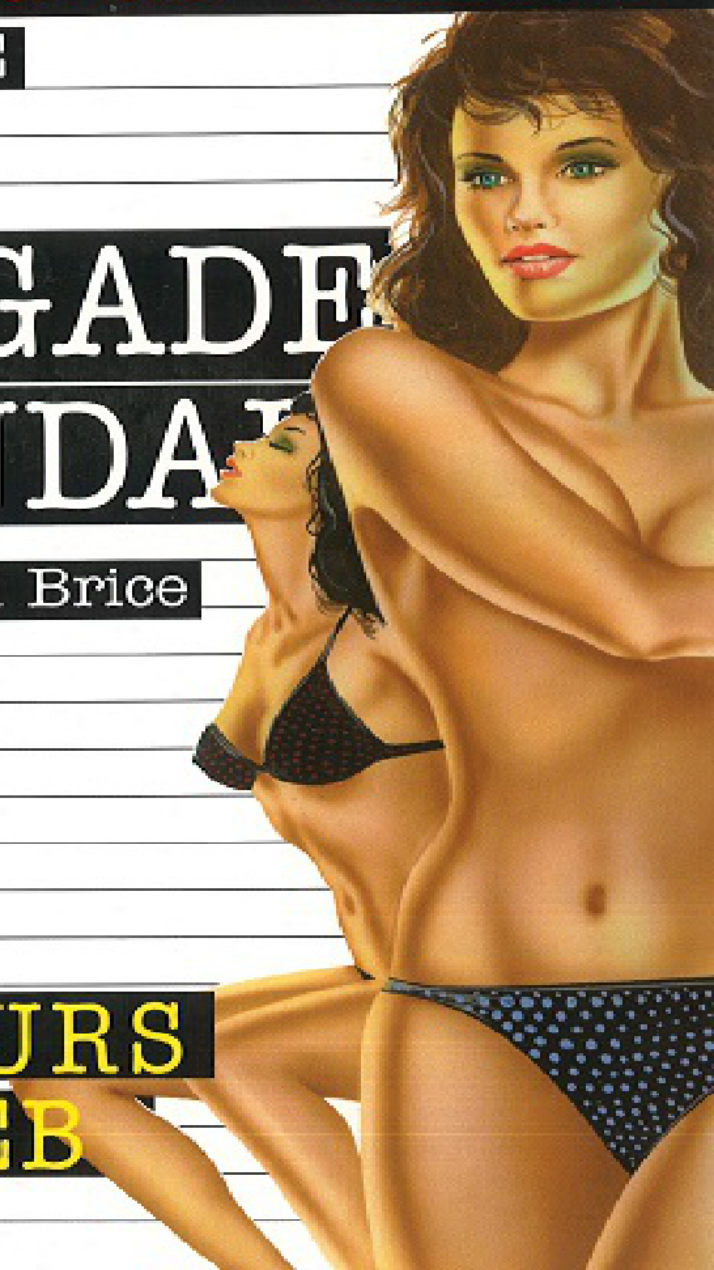
PRÉSENTE

BRIGADE MONDALE

Par Michel Brice

LES
VOYEURS
DU WEB

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°246)

LES VOYEURS DU WEB

VAUVENARGUES

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages ;

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

Droits de reproduction réservés © Éditions Vauvenargues, 2004 ISBN : 2-7443-0894-3

CHAPITRE I



Marco Pellerin gara sa Renault Clio devant son domicile de la rue Jeanne-d'Arc, à Saint-Mandé, et recoiffa du plat de la main ses cheveux noirs et drus en se regardant dans le rétroviseur. Il avait beau se dire que c'était une « manie de gonzesse », il ne pouvait pas s'empêcher d'avoir cette coquetterie. Il était fier de sa chevelure épaisse, avec des mèches de séducteur qui lui retombaient sur le front. Pour le reste... il n'était pas le frère jumeau de Brad Pitt, mais ne se trouvait pas si mal. Dents blanches, regard vif, teint légèrement hâlé... Le trentenaire actif dans toute sa splendeur. Et avec ça, une forme entretenue aux frais de l'État, puisqu'il avait gratuitement accès aux installations sportives de l'E.N.P.P., qui occupait plusieurs hectares en plein bois de Vincennes.

L'E.N.P.P. ou « École Nationale de Police de Paris », était également l'employeur de Marco Pellerin. Il y était instructeur, chargé de la formation continue des fonctionnaires de police.

Ses collègues, puisqu'il était flic, lui aussi.

À l'E.N.P.P., on étudiait l'armement et on se perfectionnait à la pratique du tir et de l'autodéfense ; on travaillait la dactylographie et l'informatique ; on suivait une formation parallèle de secouriste, tout ça accompagné d'un entraînement physique solide et régulier.

Marco Pellerin, lui, avait deux casquettes : moniteur de tir et professeur d'informatique. Ces deux qualifications lui permettaient quasiment de doubler son salaire de fonctionnaire, et de s'assurer une vie confortable. Surtout qu'il était célibataire et n'avait pas un train de vie extravagant. Le loyer de son trois pièces de Saint Mandé, en lisière du bois de Vincennes, à dix minutes de son travail, était en partie réglé par la Préfecture de Police. Il n'avait plus que six mois de mensualités sur sa Clio ; et il était libre de toutes charges familiales, ayant toujours réussi à éviter le mariage et les paternités non désirées. Moyennant quoi, il avait réussi à organiser sa vie de façon parfaitement satisfaisante – et même, de son point de vue, idéale – entre plusieurs fiancées dont chacune ignorait l'existence des autres.

Pourtant, il n'était véritablement heureux, sexuellement, avec aucune d'elles. Son bonheur, son extase absolue, le nirvana de sa libido, il le trouvait tout seul chez lui, chaque soir après sa journée de travail.

Devant son ordinateur.

Marco Pellerin était un véritable fou d'informatique. Cette science, acquise en autodidacte au fil des aimées, lui avait donné toutes les qualifications requises pour enseigner cette spécialité à l'E.N.P.P. Mais ce qu'il apprenait aux « bleus-bites » de sa classe n'était que la partie visible de l'iceberg de ses connaissances...

D'ailleurs, son fantasme préféré ne faisait appel, lui aussi, qu'à une petite quantité de son savoir. Il consistait à « aller à la pêche sur le web », selon son expression favorite, grâce à un logiciel de recherche qu'il s'était installé.

Le principe était relativement simple.

Le logiciel s'appelait « Acqlite ». Il s'ouvrait sur une page d'accueil comportant, en haut, une « fenêtre » dans laquelle on inscrivait un « mot-clé », avant de taper sur « enter ». On pouvait ensuite choisir le type et la catégorie des « dossiers » recherchés : films, musique, photos, textes, documents... ou ne pas choisir du tout. Au bout d'un temps relativement court, une liste plus ou moins longue de documents comportant le mot-clé s'allongeait dans la partie inférieure de la page. Il pouvait y en avoir quelques-uns... ou plusieurs centaines. Parfois pas du tout, mais c'était plus rare. Tous les documents qui s'affichaient étaient ceux qu'un internaute, quelque part sur la planète, avait déjà téléchargés, qu'il soit ou non en train de le « lire ».

Le principe sur lequel fonctionnait Acqlite était simple : c'était celui de la mise en commun des données. Le « Peer to peer », selon le terme anglo-saxon. À côté du titre de chaque document figurait d'ailleurs le nombre de « hosts », c'est-à-dire le nombre d'internautes qui y étaient connectés à cet instant précis. En clair : le nombre de gens qui le regardaient – s'il s'agissait d'un film – au même moment.

Depuis l'arrivée d'Acqlite, la vie de Marco Pellerin avait changé. Il avait découvert une forme d'onanisme[1] qu'il s'était mis à préférer à toutes les

activités sexuelles impliquant des partenaires.

D'où le fait que ses coups de téléphone à ses petites amies se faisaient de plus en plus rares, depuis quelque temps. Elles s'en plaignaient, bien sûr. Mais quand on était fonctionnaire de police, c'était facile de s'inventer des raisons de ne pas être disponible.

Le jeune fonctionnaire avait fini par se livrer tous les soirs, une fois qu'il avait regagné son appartement de Saint-Mandé, à une espèce de rite immuable. Il commençait par se servir un whisky huit ans d'âge, dans lequel il faisait tomber une poignée de glaçons. Puis il se déshabillait et prenait un bain, tout en sirotant sa boisson préférée. Ensuite, il s'enveloppait d'un vaste peignoir blanc, se servait un second whisky et allait s'installer devant son ordinateur.

C'était à cet instant, tous les soirs à la même heure ou presque, qu'il commençait vraiment à vivre.

Il déplaçait légèrement sa souris pour faire s'illuminer l'écran, et dans la liste de ses « applications », cliquait sur Acqlite. La fenêtre « downloads » – documents téléchargés – apparaissait alors, avec « LA » liste. Autrement dit, la pêche miraculeuse de la journée, effectuée par le logiciel pendant que Marco était au travail...

Ce soir-là, il ne dérogea pas à son cérémonial habituel. Whisky, bain, second whisky, peignoir... Acqlite.

Encore une pêche miraculeuse. La liste des documents téléchargés en son absence en comportait une trentaine. Avec gourmandise, Marco se mit à parcourir des yeux la liste en question, histoire de choisir le document qu'il allait ouvrir en premier. L'intitulé, généralement en anglais, pouvait être très long et donnait une description assez détaillée du contenu. Mais en ouvrant, il avait parfois des surprises. Il en avait même presque à chaque fois... sauf, bien sûr, quand il tombait sur des images qu'il avait déjà téléchargées et stockées dans sa petite « webthèque » personnelle. Mais il avait fini par savoir que, par exemple, « Salope blanche se fait boucher tous les trous par d'énormes queues blacks, se prend huit éjac faciales, manque étouffer... » pouvait recouvrir bien des variantes et révéler bien des choses. Le physique de la fille pouvait aller de quelconque à sublime. Ses partenaires masculins mettraient plus ou moins de temps à jouir, et le feraient plus ou moins abondamment... Le document lui-même, enfin, serait plus ou moins bien filmé, la qualité de l'image serait médiocre, bonne ou excellente, selon que l'ensemble aurait été réalisé et interprété par des amateurs ou des professionnels. Dans ce dernier cas, les connaisseurs comme Marco étaient capables de mettre un nom sur chaque visage... et même, souvent, sans avoir besoin du visage. Avant que la caméra ne montre la tête du « hardeur » ou de la « hardeuse », Marco avait déjà reconnu l'anneau dans les petites lèvres d'Asia Carrera ; le sexe en forme de gourdin – plus large au bout qu'à la base -de Rocco Siffredi ; le tatouage fessier, en forme de cœur, de Jenna Jameson ;

le membre robuste, parfaitement droit et les neuf impressionnants jets de sperme successifs de Peter North ; le pieu de chah-épais, noueux, parcouru de grosses veines saillantes et coiffé d'un énorme champignon violacé appartenant à Roberto Malone, la star italienne...

Oui, depuis le temps, Marco connaissait tout ça par cœur. Mais après des années de « pornophilie », c'était moins les performances – un peu trop prévisibles et répétitives – des vedettes du X qui l'excitaient, que l'inconnu, l'inattendu qu'il découvrirait, chaque fois qu'il double-cliquait sur un nouveau document.

Dans la pénombre où baignait son salon, éclairé seulement par l'écran plat de 17 pouces de son moniteur, c'était comme si le rideau se levait sur la scène d'un théâtre porno. Un théâtre dont les comédiens et le programme pouvaient changer dix fois, cent fois, mille fois par nuit !... selon son bon plaisir.

Et son plaisir, justement, Marco Pellerin avait fini par être capable de le prendre n'importe où, grâce à n'importe quelle scène, n'importe quel sujet. Gigantesques « gang-bangs » où une fille recevait en plein visage la semence de dix, cinquante, cent hommes... Gros plans d'éjaculations féminines (une découverte récente, et plutôt excitante)... Caméras cachées dans les vestiaires des filles, les cabines d'essayage des magasins, ou au bout d'une chaussure, pour des vues verticales, sous les jupes, de petites culottes... ou d'absence de petite culotte... « Compilations. » d'éjac faciales, ou des cascades de jus d'homme giclaient sans interruption, pendant plusieurs minutes, sur des visages féminins extatiques, des bouches qui s'ouvraient en grand pour mieux se délecter de ce nectar... Séquences « glory holes », où une fille, assise dans des toilettes publiques, voyait sortir d'un trou dans le mur un long sexe noir... qu'elle se mettait à téter goulûment, jusqu'à ce que son partenaire anonyme se déverse dans sa bouche... Séquences lesbiennes, bien sûr, avec ou sans accessoires...

Plus récemment, Marco avait fait plusieurs découvertes, sur le web américain : la série « Backroom Facials » et la série « Bangbus », d'abord. La première consistait, pour un homme dont on ne voyait pas le visage, à recevoir une fille ayant répondu à une petite annonce pour des photos de calendrier. Le « jeu » consistait pour l'homme, en lui faisant toutes sortes de promesses de célébrité et de gros revenus, à obtenir que la fille en passe par toutes ses volontés sexuelles... avec éjaculation faciale en guise de bouquet final. Ensuite, il la jetait comme un Kleenex usagé.

Dans l'autre série, « Bangbus » – littéralement : « le bus de la baise » –, deux garçons sympas et rigolos réussissaient à convaincre une fille, repérée dans une rue d'une quelconque banlieue de Los Angeles, de monter à bord de leur minibus. Ensuite, le véhicule repartait et le garçon qui maniait la caméra-véo, grâce à une « tchatte » comme Marco Pellerin n'en avait jamais entendue de sa vie, finissait par obtenir de la fille le catalogue complet des faveurs sexuelles... avec l'indispensable éjac faciale en conclusion, bien sûr.

Le tout en moins d'une heure. Après quoi, la fille était abandonnée n'importe où et le chauffeur accélérail quand elle essayait de rattraper le minibus.

« Des porcs ignobles, ces types-là ! » pensait Marco. Qui ne pouvait se défendre d'admirer le bagout du garçon à la caméra. Même lui, pourtant un champion de la drague, n'avait jamais réussi, en aussi peu de temps, à obtenir d'une fille autre chose que le droit de lui offrir un verre et – éventuellement – un second rendez-vous.

Autre découverte de Marco : le sexe virtuel, dont le grand avantage était que pratiquement toutes les stars du X s'y étaient prêtées, pour les besoins de DVD qu'on trouvait dans tous les bons sex-shops. Mais que les websurfeurs virtuoses comme Marco allaient chercher directement à la source, c'est-à-dire sur le net. C'était beaucoup plus rapide... et gratuit.

Le principe du sexe virtuel était simple : la caméra se trouvait à la hauteur du visage du protagoniste masculin, dont on ne voyait que le membre viril. Le spectateur devenait ainsi le partenaire sexuel de la hardeuse, qu'il se voyait en train de pénétrer par tous les orifices, ou dont il dévorait lui-même la féminité la plus intime. À moins que la hardeuse ne lui pratique une fellation experte. De simples clics de souris sur les commandes figurant sur les côtés de l'écran, et on changeait de position.

Le virtuel offrait aussi des « bonus » terriblement excitants, côté image et côté son. Parce que, entendre Clara Morgane, Taylor Hayes, Tera Patrick ou Jill Kelly vous susurrer des douceurs du genre : « J'adore avoir ta grosse queue dans ma bouche... J'adore le goût de ta bite... », ou « s'il-te-plaît, vide-toi les couilles sur mon visage... », tout ça en vous regardant dans les yeux... il y avait de quoi vous faire avoir un orgasme !

Justement, dans n'importe quelle position, on pouvait à volonté déclencher celui de la fille... ou le sien. Ce dernier était bien sûr aussi abondant que le membre viril de l'« acteur » était développé, ce qui offrait le petit avantage supplémentaire de flatter l'égo de celui qui se caressait devant son écran... et s'arrangeait pour jouir de manière « synchrone » à l'image.

Marco Pellerin avait connu comme ça des séances érotiques parfaitement réussies, où son plaisir virtuel venait s'ajouter, en le rehaussant, à son plaisir réel.

Quant à la fille, elle avait toutes les qualités : elle était sublime, disponible sur un clic de souris, et elle disparaissait de la même manière...

Il y avait aussi le « lap dance » virtuel, auquel se livraient également pas mal de stars du X, mais aussi un grand nombre de « canons », inconnues mais « chaudes comme des baraques à frites », selon l'expression popularisée par l'acteur Benoît Paelvoorde. Le « lap dance », c'était cette spécialité née dans les bars et les boîtes à strip-tease américains, et qui consistait pour une fille – pratiquement nue – à onduler et se frotter les fesses et les seins, au rythme de la musique, sur le torse, le visage et le bas-ventre d'un client. Dans la réalité,

celui-ci n'avait pas le droit de toucher et la séance ne se terminait jamais par un orgasme... à moins que le bénéficiaire ne soit dans l'état d'excitation d'un adolescent après six mois de privation de masturbation.

Mais personne ne pouvait interdire à un client virtuel de se caresser jusqu'à la jouissance, devant son écran.

Dans le cas du « lap dance », le virtuel était, par certains côtés, supérieur à la réalité.

Ayant fait le tour de tout, Marco Pellerin était même allé voir du côté de la catégorie « gay », où il avait découvert des choses amusantes, ou méritant de retenir l'attention, comme des « castings éjac » ou des concours d'éjaculation... Mais décidément, les garçons entre eux, ou tous seuls, ça n'était pas son truc. Pas son truc non plus, les scènes zoophiles qu'on trouvait également sur le net, ou des filles – visiblement droguées – se faisaient prendre par des chiens, parfois même par des chevaux. Encore moins son truc, les images scatophiles, où les protagonistes se déféquaient les uns sur les autres, avant de se tartiner de leurs excréments. La première fois où il était tombé là-dessus, Marco avait failli vomir. Depuis, il évitait soigneusement d'ouvrir tout document qui promettait ce genre de spectacle.

Quant aux séquences pédophiles – qu'on trouvait aussi, hélas, sans trop de difficulté –, elles lui soulevaient le cœur et lui donnaient des envies de meurtre... vis-à-vis des responsables, bien sûr.

Pas très régulier, pour un flic, se disait-il.

C'était l'inconvénient reconnu du net : ce formidable instrument de communication était devenu un gigantesque fleuve à l'échelle de la planète, charriant tout et n'importe quoi ; un tout-à-l'égout géant où le sublime voisinait avec l'immonde...

Marco Pellerin, comme à son habitude, composa son programme en cliquant sur les documents qui, a priori, l'excitaient le plus et en les faisant glisser sur le « bureau », c'est-à-dire sur l'écran, hors de la fenêtre de Acqlite. Qu'il ferma en se réservant les documents non encore lus pour plus tard.

Puis, la « séance » commença. Marco Pellerin posa son whisky, écarta les pans de son peignoir et double-cliqua sur un des « docs » qu'il avait choisi. Le titre, une fois traduit en français, donnait à peu près : « Trois collégiennes s'initient à la bite en suçant ensemble une grosse queue ; elles la font cracher et avalent. »

L'intitulé à lui seul avait suffi à faire se ruer le sang dans sa virilité. Avant même que l'image apparaisse, il était déjà en semi-érection.

Parce que, ayant fait le tour de tout, ou à peu près, Marco devait reconnaître que sa préférence restait aux fellations collectives, celles ou

plusieurs bouches féminines – ça pouvait aller jusqu'à quatre – se disputaient en très gros plan un membre dressé dont les veines saillantes et la coiffe turgescente révélèrent que, poussé aux limites du plaisir, il n'allait pas tarder à cracher son geyser de liqueur blanche au visage de ses adoratrices.

En gros, le fantasme numéro un de tout homme normalement constitué.

Dans le fond, Marco Pellerin était désespérément normal.

Dix secondes après que le film eut commencé à se dérouler, un pieu de chair, plus dur qu'une matraque de CRS, se dressait au bas du ventre de l'instructeur de l'E.N.P.P. Les images étaient si explicites, les gros plans si précis, les jets de semence si abondants et les bouches si gourmandes, que pour un peu, il allait avoir son plaisir sur ce premier document de la soirée, sans attendre d'avoir visionné les autres.

La seule chose qui l'en empêcha était que le document en question ne durait que trente secondes.

Même pour un homme comme lui, débordant de testostérone et de vigueur sexuelle, c'était court.

Marco Pellerin ajouta « Trois collégiennes s'initient à la bite, etc. » à sa webthèque, et passa à la suite des nouveautés.

Son programme du jour se poursuivit avec « Kayla suce et se couche sur le dos pour se faire décharger dans la bouche ». En se caressant sur les images, Marco sentit déjà la sève impatiente bouillonner dans les sacs lourds qui pendaient entre ses cuisses écartées. Quand le document se termina, au bout de deux minutes quarante-sept secondes exactement (la durée précise était toujours mentionnée avec l'intitulé), il était au bord de l'explosion.

Ce soir, décidément, il ne tiendrait pas aussi longtemps que d'habitude. Il décida de se « finir » en beauté en choisissant un document qui devrait le conduire tout droit à l'explosion, s'il tenait les promesses de son titre : « Fanfare faciale – quarante éjaculations faciales à étouffer. Six minutes treize ».

Ses promesses, il les tenait. Marco Pellerin assista à un véritable feu d'artifice d'orgasmes impétueux, giclant de membres plus raides -et presque aussi gros – que des tuyaux d'arrosage de soldats du feu. L'un de ces « artistes » réussissait même l'exploit de projeter ses longs jets de liqueur virile sur le visage d'une fille, sans le moindre contact avec son propre sexe ! En clair, il parvenait à jouir sans les mains ! Et sans aucune aide de sa partenaire !

Ce fut l'étincelle qui fit exploser le baril de poudre que Marco Pellerin avait l'impression d'avoir au bas du ventre. Avec un gémissement interminable, presque douloureux tant le plaisir était intense, il se vida à longs traits crémeux, avec une telle force que les jets blancs vinrent fouetter sa poitrine... et que quelques gouttes s'accrochèrent à son menton.

Il resta un long moment, la tête sur le dossier de son fauteuil, dans un délicieux état second. Puis il répara les dégâts à l'aide de mouchoirs en papier

qu'il gardait à portée de main, et s'octroya une lampée de scotch.

Le reste de ce que Acqlite avait « pêché » sur le web pendant la journée, il le visionnerait dans un petit moment, le temps de refaire le plein d'énergie sexuelle. Ce qui, chez lui, ne prenait jamais très longtemps.

En temps normal, il serait allé regarder la télé pendant une petite demi-heure, avant de revenir s'installer devant son écran. Mais ce soir, il avait une autre idée. Une idée qui le titillait depuis le matin, quand il avait entendu à la radio, en se rendant au travail, une interview d'une actrice célèbre sur le thème rebattu de la nudité à l'écran. On avait eu droit à l'habituelle série de lieux communs, dont l'inévitable : « Je refuse, à moins que ce soit vraiment justifié par le scénario. »

L'idée qui trottait dans la tête de Marco Pellerin était très simple : est-ce que par hasard il existerait, quelque part sur le net, des images de célébrités ou de stars – des vraies, pas des stars du X ! – dans des situations scabreuses, érotiques ou pornographiques ? Les probabilités étaient minces. Aucune vedette de l'écran, surtout féminine, ne prendrait le risque de se laisser filmer de cette manière, sous peine de risquer de ruiner son « image » et, à terme, de détruire sa carrière. Bien sûr, le film porno de la sulfureuse Américaine Pamela Anderson et de son mari de l'époque, le rockeur Tommy Lee – un film réalisé par les intéressés eux-mêmes sur un yacht privé – avait été largement diffusé sur le net. Mais Pamela Anderson était une ex-Playmate qui avait bâti toute sa carrière sur ses formes et son attitude de « bombasse chaudasse » : son image ne risquait pas grand-chose. Quant à Tommy Lee, qui alternait les cures de désintoxication avec les procès pour violences conjugales, sa réputation, elle non plus, n'avait plus rien à craindre.

Mais une « vraie » actrice ? se demandait Marco Pellerin depuis le matin. Ou une chanteuse, un top-model ?... En tout cas, une de ces icônes intouchables, à la fois chic et tendance, qui se partageaient entre les campagnes de cosmétiques haut de gamme et les films d'auteur primés à Cannes...

D'avance, Marco Pellerin en rigolait tout seul.

Ce serait trop beau...

À tout hasard, mais sans trop d'espoir, il « entra » successivement dans sa fenêtre de recherche Acqlite les noms des dix ou douze premières stars françaises qui lui traversèrent l'esprit. Sans se cantonner au cinéma. Et sans même – Dieu sait pourquoi – se limiter aux femmes.

Puis il alla se vautrer devant la télé.

Une heure plus tard, il revint « relever ses nasses ». La plus grande partie de ses recherches nominales n'avaient rien donné. Mais il eut la surprise de constater que, à côté des inévitables extraits de films, bandes-annonces, chansons, images ou interviews « officielles », un document visuel formaté VLC – un moteur de lecture généralement réservé au porno – était apparu dans

quatre listes : celle de Julie Manneville, l'une des principales stars du cinéma français ; celle de Valérie Icare, icône française des top-models ; celle de Zéfira Zineman, vedette nationale de la chanson ; et celle d'Antoine Rudé, vedette masculine et sex-symbol de l'écran hexagonal.

Comme pour nourrir le mystère et ouvrir l'appétit de l'internaute, le document ne portait, à côté du nom de l'« interprète » principal, que la mention : « Interdit ».

Rongé de curiosité, Marco Pellerin lança la lecture du film concernant Julie Manneville.

Dans ce qui ressemblait à une luxueuse chambre d'hôtel, deux filles, jeunes et superbement faites, étaient en train de se livrer au plaisir sur un lit « king size ». Pour l'instant, elles étaient tête-bêche et chacune avait le visage enfoui entre les cuisses de l'autre. Tout ce qu'on distinguait, c'était que l'une des deux était nettement plus athlétique...

Marco Pellerin remarqua tout de suite plusieurs choses : la caméra était fixe et filmait constamment en plan général, sans gros plans et sans modifications d'angles, comme si elle était simplement posée sur un support. Une étagère, par exemple. D'autre part, l'image était d'une qualité médiocre, un peu comme celles tournées par les caméras de surveillance des parkings ou des grandes surfaces... Mais elle n'était pas moins « lisible » pour autant.

Bref, toutes les caractéristiques d'une « spycam », ou « caméra cachée ».

Ce qui, évidemment, pourrait accréditer la thèse de...

Marco Pellerin eut un choc quand les filles changèrent de position pour se retrouver à genoux sur le lit, face à face, leurs seins écrasés les uns contre les autres et leurs langues s'explorant mutuellement la bouche.

On voyait clairement leurs visages, à présent.

L'un ne lui disait rien.

Mais l'autre, sans l'ombre du commencement d'un doute, était celui de Julie Manneville, l'une des plus grandes stars hexagonales du moment, qui prêtait – ou plutôt vendait – son physique de rêve à une célèbre ligne de cosmétiques, alternait les films « commerciaux » et les films d'auteurs, collectionnait les récompenses dans les festivals, et trouvait encore du temps à consacrer à plusieurs organisations caritatives, dont elle était la prestigieuse marraine.

Bref, une icône. Une de ces personnalités intouchables dont aucun média français n'oserait dire le moindre mal... Surtout qu'elle avait assez d'avocats pour décourager d'avance le moindre mot de travers la concernant.

N'empêche qu'au moment où les images que Marco Pellerin avait sous les yeux avaient été filmées, Julie Manneville était loin, très loin de son personnage hiératique habituel, celui qui escaladait les marches de Cannes

avec des allures de Marie-Antoinette au grand bal de Versailles.

Là, si elle tournait un film, c'était plutôt un remake de « Gazon maudit »... en version hard.

Marco Pellerin en avait le souffle coupé. Mais au lieu d'être excité comme il se serait attendu à l'être, il sentait venir un début de fou rire en voyant cette star si imbue d'elle-même, qui « se la jouait » au point qu'on avait plus souvent envie de lui envoyer des claques que des applaudissements, qui recevait parfois les magazines dans sa villa de Marbella en compagnie de son richissime époux... de la voir en pleines galipettes lesbiennes !

Il referma le « doc », le réintitula « Julie Mannegouine », et le fit glisser dans un coin de son écran.

Puis, avec gourmandise, il ouvrit celui qui concernait le top model français Valérie Icare.

Et reçut son deuxième choc de la soirée.

Le visage de madone blonde aux immenses yeux azur, le corps de déesse aux jambes interminables, aux hanches en amphore et aux seins qui avaient fait exploser les ventes de soutiens-gorge « Wonderbra » appartenaient bien à la déesse des podiums. Là encore, il n'y avait aucun doute possible. Mais ici aussi, la situation était légèrement différente de celles où Valérie Icare se montrait habituellement.

Puisqu'elle était en train de se faire sodomiser par un partenaire de race noire, exceptionnellement bien doté par la nature.

Cette fois, on avait utilisé deux caméras cachées et fait un montage des deux films. Ce qui donnait, en alternance : des plans sur le visage de Valérie Icare, grimaçant de douleur et de plaisir mélangés, ce qui laissait supposer le genre de « supplice » qu'elle subissait ; et des plans sur sa croupe sublime, écartelée par des mains sombres pendant qu'un membre de même couleur déchirait son orifice le plus étroit.

Marco Pellerin poussa un long soupir abasourdi. Un sentiment étrange l'envahissait. Pour la première fois de sa vie, il avait l'impression d'être un voyeur. Il n'avait jamais ressenti une chose pareille, lui qui passait ses nuits à visionner du porno. Mais voir soudain des célébrités « normales » dans les rôles principaux... ça faisait un drôle d'effet. Et – à son grand étonnement – pas forcément agréable...

Il réintitula le doc : « Valérie Sodo Icare » et le mit de côté.

Puis ouvrit le suivant.

Cette fois, c'était la chanteuse Zéfira Zineman qui tenait le rôle principal. Là encore, impossible de se tromper : ces grands yeux sombres, cette longue chevelure, ce piercing dans l'arcade sourcilière droite... et cette superbe bouche gourmande à la dentition étincelante.

Une bouche qui, pour l'heure, était occupée, non pas à interpréter le

dernier tube de sa propriétaire, mais à engloutir voluptueusement le membre tout en longueur d'un partenaire anonyme.

Il fallait reconnaître au passage que, dans le domaine de la fellation, Zéfira Zineman faisait preuve d'autant de talent que dans la chanson. Très vite, celui à qui elle prodiguait cette « gâterie » se rendit et se déversa longuement et abondamment sur son visage avec des gémissements de bonheur.

Le document devint « Zéfiréjac Zineman ».

Marco Pellerin eut un instant d'hésitation avant d'ouvrir le dernier « doc » VLC « interdit », celui qui concernait l'acteur Antoine Rudé.

Comme il s'agissait d'un homme, la perspective de le découvrir en pleins débordements sexuels l'excitait beaucoup moins...

Mais la curiosité fut la plus forte.

Cette fois, la mâchoire de l'instructeur se décrocha sous l'effet de la stupéfaction.

C'était bien Antoine Rudé, qui figurait sur ce document, réalisé, là encore, en « caméra cachée ». La différence avec les précédents, c'est qu'il était seul, à genoux dans une sorte de cabine aux murs noirs, vêtu d'une simple serviette nouée autour de la taille.

Enfin, seul... oui et non.

Car l'un des plus grands séducteurs du cinéma hexagonal, celui qu'on avait vu dans des scènes très chaudes avec les plus belles partenaires – dont, par exemple, Julie Manneville –, celui dont les magazines « people » relataient régulièrement les mariages, les divorces, et les aventures extraconjugales... était en train de faire voluptueusement coulisser entre ses lèvres le long et noueux membre viril qui sortait d'un trou pratiqué dans le mur.

En d'autres termes, un « glory hole ».

Marco Pellerin resta quelques instants paralysé de stupeur, hypnotisé malgré lui par ce spectacle qu'il n'avait pas envie de voir. Avant qu'il n'ait eut le réflexe de refermer d'un clic le document, Antoine Rudé avait provoqué la jouissance de son partenaire anonyme, dont la sève liquoreuse coulait à présent sur les commissures de l'acteur.

Marco Pellerin mit fin au spectacle, aussitôt renommé « La Rudé journée d'Antoine ».

Il referma son logiciel Acqlite et réfléchit longuement, les yeux posés sur les quatre « icônes » rassemblées dans un coin de son moniteur.

Un truc pareil, ça ne pouvait pas ne pas faire l'effet d'un missile thermonucléaire dans le petit monde des médias et du showbiz hexagonal.

Or, il n'avait encore jamais entendu le moindre écho d'un « scandale » ou d'une « affaire » liée à ce qu'il venait de découvrir sur le net.

C'est donc que ces images venaient tout juste d'y être diffusées, et qu'il

était le premier, ou parmi les premiers à les visionner.

Quand toute la France les aurait vues, ou connaîtrait leur existence... on aurait droit au plus jubilatoire scandale sexuel ayant eu lieu depuis que le mari d'une princesse monégasque avait été photographié au bord d'une piscine, en train de faire des galipettes avec une strip-teaseuse belge.

En attendant, avec des protagonistes aussi célèbres, ces images compromettantes – le mot était faible-tombaient en plein dans la spécialité d'une célèbre brigade policière qui n'avait jamais aussi bien porté son nom : la « Mondaine ».

Ce soir-là, Marco Pellerin s'endormit en souriant à l'idée de la tête que ferait celui à qui il allait s'empresse de les montrer dès le lendemain matin.

Un vieux collègue et ami du nom de Boris Corentin.

CHAPITRE II



Le commandant de police Boris Corentin, as des as des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, trouva au fond de lui une ultime réserve d'énergie et accéléra dans la dernière ligne droite. Après cinq mille mètres de course, il constata avec satisfaction qu'il en avait encore « sous le pied » et franchit la ligne imaginaire à la manière d'un coureur de fond dans un stade olympique. Moins les clameurs de la foule en délire. Et moins le stade olympique. Parce que celui de la porte Champerret, coincé entre le Périphérique et la caserne des pompiers, avec ses grillages en guise de gradins et sa cabane en béton préassemblée tenant lieu de vestiaires, ne risquait pas de servir d'écrin aux jeux de 2012, s'ils avaient lieu à Paris. Par surcroît, on y respirait plus de gaz carbonique que d'air des cimes.

Mais il était réservé gratuitement une fois par semaine – le mercredi – aux personnels de la Préfecture de Police et après tout, il offrait une véritable piste d'athlétisme avec de l'herbe au milieu. En plein Paris, ce n'était déjà pas si mal. Et comme disait toujours la vieille maman bretonne de Boris : « À cheval donné, on ne regarde pas les dents ».

Corentin ralentit progressivement et alla s'écrouler sur un petit banc qui se trouvait tout au bout de la piste, après le virage. Il avait couru cinq mille mètres sans trop de difficulté, mais là, il crachait ses poumons. Pour la énième fois de sa vie, il se promit d'arrêter la cigarette. En sachant que pour la énième

fois, il tiendrait sans doute sa promesse... avant de replonger au bout d'un délai plus ou moins bref.

N'empêche... on était bien, là, sur ce bout de fausse campagne isolé comme une petite île sur un océan de trafic. Le soleil du mois de juin commençait déjà à chauffer, malgré l'heure matinale, et en faisant un effort d'imagination, on pouvait presque sentir l'odeur de l'herbe, à travers celle des pots d'échappement. Fugitivement, Boris se dit qu'être un petit vieux qu'on installe pour la journée sous les arbres du square et qu'on rentre à la fraîche, ça devait ressembler à ça : ne plus penser, se contenter de sentir, de respirer les odeurs, d'éprouver la tiédeur du soleil sur sa peau fripée, cligner des yeux aux éclats de lumière entre les feuilles... Se foutre éperdument de soi, des autres... de tout. Le bonheur... qui tient dans le parfum anisé d'une gorgée de pastis.

Dans le fond, c'était plutôt séduisant.

Boris rigola tout seul en se disant qu'il finirait peut-être comme ça, mais beaucoup, beaucoup plus tard. En attendant, il avait encore devant lui une bonne vingtaine d'années de perversions en tout genre, de crimes sexuels plus sordides les uns que les autres, d'une fange composée de ce que l'âme humaine pouvait produire de plus immonde.

La routine, quoi.

À moins, bien sûr, que l'un de ses « clients » ne réussisse à avoir sa peau entre-temps et qu'il n'atteigne jamais l'âge de la retraite. L'âge du petit banc sous les arbres du square...

Il en était là de ses réflexions quand son œil fut attiré par un homme en survêtement qui avait une manière étrange de courir. D'abord, il ne courait pas sur la piste, mais à côté. Ensuite, il tenait toujours son sac de sport à la main. Et il se dirigeait vers Boris.

Qui sourit en le reconnaissant.

C'était le capitaine de police Marco Pellerin, avec qui Corentin avait travaillé une fois ou deux. Ils s'étaient bien entendus et avaient noué une amitié qui leur faisait regretter à l'un comme à l'autre de ne pas se voir plus souvent. Mais Boris était « basé » quai des Orfèvres et Marco dans le bois de Vincennes, où il formait les jeunes élèves de l'E.N.P.P. Vu leurs situations géographiques, ils ne risquaient pas de se croiser tous les jours.

— Tu sais que tu peux laisser ton sac au vestiaire, cria Boris en rigolant à l'adresse de Marco Pellerin. On ne te le volera pas : il n'y a que des flics, ici !

— Justement, je me méfie, lança Pellerin sur le même ton.

Il rejoignit Boris, lui serra la main et se laissa tomber sur le banc à côté de lui.

— J'ai appelé ton bureau, quai des Orfèvres, dit-il, on m'a dit que je te trouverais probablement ici. Alors, quoi de neuf ? On se roule toujours dans la

boue sexuelle ?

— Toujours... fit Boris. Et il y a des jours où ça fatigue. Justement, avant que tu arrives, j'étais en train de m'imaginer en très vieux retraité...

Marco Pellerin éclata de rire.

— Ça, c'est la meilleure ! Toi à la retraite !

Corentin haussa les épaules :

— Ce n'est pas pour tout de suite, mais il faudra bien que ça arrive un jour.

— C'est ça, rigola Pellerin. Et tu es sur quoi, en ce moment ?

— Ma foi... rien. J'ai bouclé une affaire il y a deux jours et je profite de l'intermède pour essayer de me remettre en forme en refaisant un peu de sport. Surtout que les périodes de calme, chez nous, ça ne dure jamais longtemps. Mais au fait... si j'ai bien compris, tu es venu jusqu'ici dans le seul but de me voir ?

— Exactement.

— Et c'est juste pour le plaisir, ou il y a un sac d'emmerdes à la clé ?

De nouveau, Pellerin rigola franchement.

— Pour tout te dire, Boris... ce serait plutôt pour le plaisir. Et même pour l'éclate. Parce que, c'est vrai, il y a sûrement des emmerdes à la clé, mais pas pour toi. Tu n'es pas assez célèbre.

Boris le fixa avec un froncement de sourcils.

— Je suggère que tu me racontes depuis le début, et d'une manière claire et intelligible. Surtout que tu es venu pour ça, non ?

— Exactly ! fit joyeusement Marco en sortant de son sac de sport un petit ordinateur portable.

Qu'il ouvrit et posa sur les genoux de Corentin en annonçant fièrement :

— Le dernier-né de la ligne Vaio, de chez Sony. Une vraie merveille de miniaturisation. La mémoire vive et la puissance d'un ordinateur de bureau, l'Internet sans fil, plus appareil photo numérique et lecteur DVD intégrés. Et... pour t'éviter de la faire : non, il ne fait pas encore le café, mais ça viendra sûrement.

— Bravo ! fit Boris avec une moue admirative.

— Ce n'est pas uniquement pour te faire baver d'envie que je l'ai trimballé avec moi jusqu'ici, enchaîna Pellerin, mais pour te visionner quelque chose.

— Je m'en doutais un peu. Alors, qu'est-ce qu'on joue ?

— Quatre petits courts-métrages amateurs que j'ai téléchargés sur le net pas plus tard qu'hier soir, et tout à fait par hasard.

Boris lui jeta un regard en coin :

— Je suppose qu'il s'agit encore de belles cochonneries ?

— Natürlich ! affirma Marco. Mais de la cochonnerie haut de gamme ! De la cochonnerie pur sucre ! Comme même moi, je n'en avais jamais vu ! Et pourtant, je te prie de croire que je suis un amateur éclairé !

— Je te crois, lâcha Boris.

— Bref, ça tombe en plein dans ta spécialité. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il fallait absolument que tu voies ça.

Corentin soupira :

— Tu sais, s'il s'agit de saloperies pédophiles, ça concerne plutôt la Brigade des mineurs. Quant au reste... dans le domaine du cul, plus grand-chose n'est interdit, de nos jours.

Marco Pellerin le fixa avec un petit sourire entendu :

— Dis-donc, camarade, fit-il, tu me prends pour un débutant ? Ce que tu viens de dire, je le sais parfaitement, figure-toi. Mais ce que j'ai à te montrer, c'est du lourd ! Et si je te dis que c'est du lourd, tu peux me croire !

— Bon, d'accord, se résigna Corentin. Voyons ces petits chefs-d'œuvre du 7^e Art...

Dix secondes plus tard, il avait les yeux arrondis par la stupeur et la mâchoire aussi pendante que celle de Marco, la veille au soir, en découvrant ces images.

— Mais c'est... balbutia-t-il.

— C'EST !... Julie Manneville en personne, compléta Marco.

— Je n'aurais pas cru qu'elle était portée sur les filles, fit Boris.

— Son public non plus, rigola Pellerin. Et ses metteurs en scène encore moins. Quant à son mari... je crois qu'il s'agit d'un important producteur d'origine tunisienne... ça m'étonnerait qu'il apprécie.

La séquence se termina et la suivante, avec la top modèle Valérie Icare, s'enchaîna automatiquement.

Boris laissa échapper un petit sifflement.

— Je crois avoir vu dans un magazine quelconque une photo d'elle avec son bébé, musarda-t-il. Je me souviens qu'il était aussi blanc que sa ravissante maman. Le monsieur qui la sodomise sur ces images n'est donc pas le père...

Il se contenta d'une moue appréciative en contemplant la célèbre chanteuse Zéfira Zineman recevant avec délectation en plein visage les jets de semence d'un partenaire anonyme. Mais il ne put s'empêcher de lâcher un « Merde, alors ! » retentissant en voyant le tombeur de ces dames à l'écran, le viril Antoine Rudé, faire subir le même traitement à un membre émergeant d'un sordide « glory hole ».

— Ça alors !... Lui, homo ! Je n'en reviens pas ! Quand je pense à toutes les créatures sublimes qu'il s'est envoyées dans ses films !...

— Il faut croire qu'il est encore bien meilleur acteur que tu l'imaginais, rigola Marco.

Boris, pensif, lui rendit son appareil :

— J'avoue que ça valait le détour, en effet. J'en ai vu, des trucs, dans ma carrière, mais du porno avec dans les rôles principaux des « vrais » artistes, je veux dire des célébrités qui ne sont pas des stars du X... j'avoue que c'est la première fois.

— Ça n'est pas forcément évident, fit Marco, légèrement vexé. Des stars qui organisent leurs propres photos paparazzi, soi-disant « volées », ça se voit tous les jours.

— Je sais, admit Corentin. Mais de là à se laisser filmer en pleine éclate sexuelle...

— Je suis de ton avis, reconnut Pellerin. Surtout qu'ici, on voit bien que la caméra est habilement dissimulée : la relative médiocrité des images nous indique que l'objectif est minuscule, sans doute pas plus gros qu'un bouton. De plus, comme il n'y a personne pour tenir la caméra, les plans sont toujours fixes.

Boris s'assombrit :

— On peut donc, j'imagine, éliminer l'hypothèse de proches ou d'intimes des stars en question, qui se seraient amusés à leur faire une blague de mauvais goût.

Pellerin eut une sorte de hoquet amer :

— Une blague qui risque de détruire leur carrière et peut-être même leur vie... elle serait vraiment de très, très mauvais goût.

Corentin laissa un instant flotter son regard sur l'étendue verte du stade Champerret, au milieu duquel un groupe de jeunes recrues se faisaient des passes avec un ballon de foot en se prenant pour Zidane ou Ronaldo.

— Les garçons, pensa-t-il, à n'importe quel âge, quand on leur donne un ballon...

— Et d'après toi, reprit Boris, il y a longtemps que ces images sont sur le net ?

Pellerin secoua énergiquement la tête :

— Quand je les ai téléchargées, ça ne devait pas faire plus de quelques heures qu'elles étaient disponibles. Autrement, avec le nombre de gens qui passent leur temps, comme moi, à aller à la pêche sur le web, elles seraient déjà « sorties ». Je veux dire qu'on en aurait déjà entendu parler.

— Ça, fit Boris... pour en entendre parler, on va en entendre parler ! Dans le petit monde du showbiz et des médias, ça va faire l'effet d'une bombe atomique...

— C'est marrant, fit Pellerin, je me suis dit la même chose.

— Et je suppose, continua Boris, qu'il n'y a aucun moyen de connaître l'origine exacte des documents en question ? Je veux dire le nom et l'adresse de la personne qui les a envoyées sur le net.

Marco Pellerin laissa échapper un soupir éloquent.

— Non, fit-il. Ou alors, ça demande des moyens de recherche énormes...

— Mais on arrive bien à piéger certains pédophiles quand ils vont sur des sites interdits !

— Quand ils vont sur des sites, oui. Parce qu'un site, c'est une sorte de base fixe, qui ne bouge pas. Du moins jusqu'à ce qu'on le ferme pour en ouvrir un autre... Mais s'agissant de simples documents qui se baladent sur la toile... c'est quasiment impossible de remonter à leur premier expéditeur. Quand moi, je les ai téléchargés, ils étaient peut-être déjà passés par des milliers d'ordinateurs personnels de websurfeurs, répartis dans une dizaine de pays... Imagine une bouteille que tu ramasses sur une plage bretonne après qu'un type l'a jetée à l'eau au Mexique... s'il n'a pas mis ses coordonnées à l'intérieur, tu ne risques pas de le retrouver.

À son tour, Boris laissa échapper un soupir à gonfler les voiles d'un trois-mâts.

— Conclusion, fit-il, la personne qui s'est amusée à ça sera impossible à démasquer... Jusqu'au moment où elle se manifestera, bien sûr.

Pellerin lui jeta un regard en coin :

— Tu veux dire... pour faire chanter les stars qui se sont fait piéger ?

Corentin eut un geste vague :

— Ça me paraît un peu tard pour les faire chanter, dans la mesure où ces images compromettantes sont déjà sur le net, accessibles à tous. Non, il doit s'agir d'autre chose... Parce que si tu veux mon avis, le ou les types qui se sont donné tout ce mal et ont pris tous ces risques pour obtenir ces films, ne l'ont pas fait uniquement par perversion ou voyeurisme. Il y a sûrement une autre motivation derrière tout ça. Et j'avoue que je serais assez curieux de savoir laquelle.

Marco Pellerin se leva pour attraper le ballon que l'un des jeunes policiers avait sans le vouloir envoyé jusqu'à lui. Il le lui réexpédia d'un shoot précis et revint s'asseoir à côté de Boris.

— Alors, dit-il avec une espèce de gourmandise, qu'est-ce que tu comptes faire ?

Corentin réfléchit intensément pendant quelques secondes et, d'un air pénétré, répondit :

— Encore mille mètres de piste en petite foulée. Ensuite, une dizaine de sprints sur cent et deux cents mètres. Puis quelques étirements musculaires sur la pelouse. Et pour finir, une bonne douche, et direction le quai des Orfèvres.

Il faut bien justifier son salaire.

Marco Pellerin le fixa avec des yeux de hibou réveillé par un phare de voiture.

— Mais... concernant toute cette affaire ?...

Boris eut un sourire énigmatique et répondit en regardant droit devant lui :

— Rien... Absolument rien. D'abord parce que personne ne m'a rien demandé, ensuite parce que la vie privée des vedettes en question ne me concerne absolument pas et que, soit dit entre nous, je m'en tape ; et enfin parce que, même si je le voulais, je ne pourrais pas intervenir avant que quelqu'un se soit manifesté : soit le cinéaste amateur, soit l'une ou l'autre de ses victimes.

Il se leva et commença à sautiller sur place pour se chauffer les muscles :

— En tout cas, mon petit Marco, tu as bien fait de venir : ça nous a permis de nous revoir et de passer un bon moment...

Il se dirigea vers la piste, laissant son jeune collègue sur le banc, plus abasourdi que s'il venait de voir le Préfet de police faire le travelo au bois de Boulogne.

CHAPITRE III



Avec un « timing » absolument parfait, le portable de Boris attendit que celui-ci fût sorti de sa douche pour se mettre à sonner. Encore nu comme un ver et ruisselant d'eau chaude, Corentin répondit... et reçut comme un coup de poing dans l'oreille l'organe tonitruant de Charlie Badolini, dit « Baba », commissaire divisionnaire et patron de la Brigade mondaine. Autrement dit, son chef.

— Qu'est-ce que vous foutez ? aboya le supérieur hiérarchique de Boris. Comment ça se fait que vous n'êtes pas encore au bureau ?

— Je faisais un peu de sport, patron, répliqua calmement Corentin. Je vous rappelle que ça nous est fermement recommandé par les services médicaux. En plus, il n'y avait rien d'urgent, alors je...

— Oui, eh ben maintenant, il y a urgence. Elle sera dans mon bureau dans vingt minutes et vous avez intérêt à y être aussi.

Badolini raccrocha avant que Boris ait eu le temps de demander qui était cette « elle » qu'il attendait dans vingt minutes.

Le plus simple, pour le savoir, c'était d'« y être aussi », comme disait Badolini.

Vingt minutes plus tard, en poussant la porte capitonnée du bureau directorial, Boris reçut un choc au plexus.

Et au cœur.

Et même, pour être franc, un peu plus bas.

Dans l'un des deux fauteuils visiteurs de Badolini, des sièges à accoudoirs « tête de lion » style Empire, assortis à son bureau, se tenait l'une des plus belles et des plus sensuelles actrices du cinéma français. Le genre de femme que la plupart des gens ne verront jamais que sur le grand écran ou à la télé.

Ce qu'on appelle communément une star.

Corentin n'eut pas de mérite à reconnaître instantanément sa bouche large et pulpeuse, aux lèvres légèrement siliconées, son nez parfaitement droit, ses fascinants yeux verts en amande, sa longue chevelure blond cendré... Sans parler de ce corps de rêve, aux seins à la fois lourds et arrogants, aux jambes interminables et à la croupe de déesse, dont un jeans serré et un tee-shirt moulant sous une surchemise ouverte révélaient la moindre courbe.

N'importe qui, bien sûr, aurait immédiatement identifié une actrice aussi célèbre que Julie Manneville... puisque c'était bien d'elle qu'il s'agissait.

Mais Boris, lui, aurait été d'autant plus coupable de ne pas la reconnaître, qu'il l'avait vue intégralement nue moins d'une heure auparavant... en train de faire l'amour avec une autre fille.

Une... « anecdote » que son instinct lui conseilla vivement de garder pour lui.

Gela dit, la visite impromptue de Julie Manneville en personne à Charlie Badolini, ce matin, était forcément en rapport avec le document filmé qui circulait sur le net. Il ne pouvait pas en être autrement : la star n'était pas venue à la Mondaine pour évoquer le dernier Festival de Cannes.

De plus, un ordinateur portable exactement semblable à celui de Marco Pellerin trônait sur le sous-main en cuir de Cordoue de Badolini. Et comme celui-ci, en guise de traitement de texte, en était encore au stylo à plume... c'était certainement Julie Manneville qui avait apporté l'appareil en question.

En attendant que l'intéressée déballe toute seule son linge sale, Boris décida de jouer les admirateurs candides. Et ignorants.

— Je ne sais pas si vous allez souvent au cinéma, Boris, attaqua Badolini, mais je suppose que vous reconnaissez mademoiselle Julie Manneville, notre plus belle et notre plus grande star nationale ?

Sacré « Baba » ! pensa Corentin en s'inclinant, très gentleman, sur la main fine de l'actrice. Côté cirage, il y allait sans complexe, et à la louche.

Et le plus incroyable, c'était que Julie Manneville ne relevait même pas ; ne se croyait même pas obligée de protester, de mimer la gêne, ou de lâcher un « je vous en prie... » de pure forme.

Non, elle avait écouté sans broncher la flatterie obséquieuse de Badolini,

comme si le chef de la Mondaine n'avait fait qu'énoncer une évidence.

Qui, pour elle, apparemment, en était une.

— J'ai naturellement reconnu mademoiselle, fit Boris sur le même ton mondain. Quelle merveilleuse surprise ! Et qui nous change agréablement de nos visiteurs habituels.

Julie Manneville accepta le compliment d'un imperceptible hochement de tête. Mais elle esquaissa à peine un sourire poli, légèrement crispé.

Yu les circonstances, elle avait de quoi être crispée, en effet.

— Mademoiselle Manneville nous a été envoyée par monsieur le ministre de l'Intérieur, enchaîna Badolini en appuyant ostensiblement sur les trois dernières syllabes, le tout avec un regard éloquent à Corentin.

Qui avait compris le message : « star nationale plus ministre = affaire urgentissime, à traiter en priorité absolue ! »

— Oui, il se trouve que c'est un ami à moi, ajouta négligemment Julie Manneville. Alors, c'est lui que j'ai eu le réflexe d'appeler en premier, vous comprenez...

— Naturellement, sourit Corentin, exaspéré par la suffisance de l'actrice.

Qui trouvait tout à fait normal, étant la star qu'elle était, de déranger le ministre de l'Intérieur en personne pour une affaire concernant sa vie privée, alors que le commun des mortels devait se contenter du standard du commissariat d'arrondissement, même s'il se faisait assassiner.

— Bien, fit-il, si vous nous racontiez votre problème, mademoiselle...

Sur ces mots, il sortit machinalement son paquet de blondes légères...

Mais pas aussi blondes, ni aussi légères, que celle qui était assise dans le fauteuil voisin du sien.

Celle-ci l'interrompit d'un geste :

— S'il vous plaît... je l'ai déjà dit à votre patron... Je ne supporte pas qu'on fume autour de moi. C'est mauvais pour ma voix.

Boris rencontra le sourire légèrement contrit du chef de la Mondaine. Et réalisa ce qu'il n'avait fait qu'enregistrer inconsciemment en entrant : le bureau de Charlie Badolini n'était pas noyé dans son brouillard tabagique habituel, et l'atmosphère y était anormalement respirable.

Le patron de la Mondaine avait même, pour faire plaisir à son invitée, vidé son vaste cendrier en onyx, rapporté jadis d'un congrès inter-polices à Mexico, et qui était toujours plein à ras-bord.

Qu'il réussisse, dans ces conditions, à conserver un semblant de bonne humeur, tenait du miracle.

Fallait-il qu'il soit sensible au charme de Julie Manneville...

— Bien, fit Boris, légèrement bougon, en remballant son paquet de blondes. Alors, mademoiselle Manneville, qu'est-ce qui nous vaut le

plaisir ?...

Il avait sciemment utilisé cette formule, enrobée d'un zeste de sadisme, pour se venger du coup des cigarettes. Et de l'attitude générale de la star.

Bon, d'accord, ça n'était pas glorieux, mais ça soulageait. Et c'était peu de chose, à côté de la somme d'emmerdements que cette sublime créature, il le subodorait, allait lui apporter.

L'actrice soupira lourdement, ce qui eut pour effet de gonfler sa voluptueuse poitrine à en laisser voir les mamelons sous son tee-shirt.

Boris se dit qu'au moins, cette matinée aurait eu quelques compensations.

— Je vais devoir vous montrer un film qui a été réalisé à mon insu et qui, normalement, ne regarderait personne d'autre que moi, dit Julie Manneville en plantant son regard émeraude dans les yeux de Boris.

Qui ne put se défendre d'une certaine émotion. C'est vrai qu'elle était belle... cette emmerdeuse imbue d'elle-même.

— Malheureusement, continua la star, cette... saleté a été diffusée, et même, continue d'être diffusée, sur le net. Ne me demandez pas par qui, je n'en sais rien et c'est ce que je suis venue vous demander de découvrir, monsieur ?...

— Corentin. Commandant Boris Corentin.

— C'est vrai. Monsieur Badolini m'a dit que vous étiez son meilleur élément. L'as des as, en quelque sorte.

— On fait ce qu'on peut, fit modestement Boris.

Julie Manneville ne commenta pas.

— J'ai apporté le document en question sur cet ordinateur, dit-elle. Je l'ai déjà montré à monsieur Badolini, avant que vous arriviez. À mon grand regret, il va falloir que je fasse une deuxième séance...

Elle dirigea l'écran vers Boris et avança son index sur la touche qui déclencherait le déroulement du « doc » la concernant.

Boris l'interrompit.

— Juste une chose, avant de visionner le film en question, dit-il. Comment, puisqu'il a été pris à votre insu, avez-vous appris son existence ?

Julie Manneville eut un sourire amer.

— Par ma meilleure amie, naturellement. Elle a même traversé tout Paris, hier soir, pour venir jusqu'à ma maison de Marne-la-Coquette me faire visionner cette saloperie. Vous l'auriez vue jouer l'indignation, le désespoir... Sans me vanter, même en première année au cours Simon, j'étais meilleure que ça.

Elle soupira de nouveau, écrasant une nouvelle fois sa fabuleuse poitrine contre le coton de son tee-shirt.

— Bien, dit-elle. Allons-y.

Évidemment, pour Corentin, la surprise ne jouait pas, puisqu'il avait « déjà vu le film ». Ce qui lui permit de rester diplomatiquement impassible en regardant pour la seconde fois son interlocutrice s'abandonner aux plaisirs saphiques.

— Bien, dit-il quand le film fut terminé. D'abord, sachez, mademoiselle, que je ne porte aucun jugement sur ce que je viens de voir. Chacun est libre de faire ce qu'il veut de sa vie privée, tant que ça se passe, selon la formule, « entre adultes consentants », ce qui a l'air d'être le cas ici. Mais puisque vous sollicitez notre aide, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous poser quelques questions... indiscretes.

— Allez-y, fit Julie Manneville avec un nouveau soupir.

— D'abord, qui est votre partenaire, sur ces images ?

— Helga Koski, répondit l'actrice sans hésiter. Mon coach et ma préparatrice physique. Elle est danoise et on se connaît depuis longtemps. Je lui ai demandé de m'accompagner sur le tournage de mon film, « Sirocco », qui se déroulait au Maroc. Un rôle très physique, c'est pourquoi j'avais besoin d'elle...

Boris l'interrompit d'un geste :

— Je vais vous poser une question très personnelle, mais j'ai besoin que vous y répondiez, pour savoir si l'auteur de ce film pouvait prévoir que cette occasion se présenterait.

Julie Manneville eut un sourire en coin.

— Je crois que j'ai deviné la question, dit-elle. Vous voulez savoir si j'ai l'habitude de m'envoyer en l'air avec Helga ? Et éventuellement avec d'autres partenaires ?...

Corentin hocha la tête :

— Je suis désolé d'avoir à vous le demander, mais... c'est ça, en effet.

Julie Manneville n'hésita qu'une seconde ou deux.

— Puisque je suis là, dit-elle, ce n'est pas pour faire des cachotteries. De toute façon, vous ne travaillez pas pour un magazine « people » et je suppose que vous saurez tous les deux vous montrer discrets...

— Naturellement, répondirent ensemble Corentin et Badolini.

— Eh bien, poursuivit Julie Manneville, je ne suis pas vraiment lesbienne, mais, disons... un peu bisexuelle. Et ce n'est pas la première fois que je fais ce... ce genre de truc avec Helga. Ce n'est pas fréquent, mais ça m'arrive. Vous savez, un tournage, ça peut être extrêmement stressant. Et quand on est la star du film, on subit une pression terrible. Alors, quelquefois, j'ai besoin de me détendre. Il y en a qui se contentent d'un bain chaud ; moi... disons qu'il m'en faut un peu plus.

Tout en lui faisant ces confidences – avec beaucoup plus de facilité que Boris ne l'aurait cru-, Julie Manneville regardait Corentin d'une manière de

plus en plus appuyée. Elle passait insensiblement de la réserve à la provocation ; de la jeune femme sur la défensive à la prédatrice sexuelle se préparant à l'attaque...

Et tout ça, sans un mot de travers ou un regard déplacé.

Juste en intensifiant le « courant » érotique qui émanait de toute sa personne.

Boris en ressentit un début de chaleur dans le bas du ventre...

— Et en ce qui concerne la seconde partie de la question ? demanda-t-il.

— Est-ce que Helga est ma seule partenaire ? fit Julie avec un petit rire. Non, Dieu merci. Comme je vous l'ai dit, j'aime les femmes à l'occasion, mais j'ai une nette préférence pour les hommes.

Sur ces derniers mots, elle avait lancé à Boris un regard particulièrement appuyé... et lourd de sous-entendus érotiques.

Le feu qui s'était allumé au bas du ventre de Corentin devint un brasier. Malgré lui, il se sentit s'ériger dans son pantalon. Et fit des efforts surhumains pour ne rien laisser paraître de son trouble.

— Donc, fit-il, on peut penser que l'auteur de ce film vous connaissait suffisamment pour se dire qu'il avait une chance de vous surprendre dans une situation aussi... intime, en dissimulant une caméra dans votre chambre. Au fait, si j'ai bien compris, il s'agit bien de votre chambre d'hôtel, au Maroc.

— Oui, à La Mamounia, à Marrakech.

Corentin hésita une seconde, faillit attraper son paquet de cigarettes, mais se ravisa.

— Au fait, dit-il, je crois savoir que vous êtes mariée, mademoiselle [2] Manneville.

— Oui. Avec Salem Al Harouni, le grand producteur tunisien dont vous avez sans doute entendu parler.

— Absolument, fit Boris à qui ce nom ne disait rien. Et... votre mari est au courant de l'existence de ce... document.

Julie Manneville soupira lourdement :

— Je ne vois pas comment il pourrait ne pas l'être. Il ne m'en a pas encore parlé parce qu'en ce moment, il est en voyage d'affaires à Los Angeles et qu'il est neuf heures de moins là-bas. Mais il l'aura sûrement vu dans la journée.

— Et quelle sera sa réaction, d'après vous ?

L'actrice haussa les épaules :

— Il ne va pas aimer, ça, c'est sûr. Mais je crois qu'il préférera qu'on me voie avec une fille qu'avec un autre homme.

Elle se secoua :

— De toute façon, mon mari, c'est mon problème. Je m'arrangerai avec

lui. Ce que je suis venue vous demander, c'est de tout faire pour retrouver les ordures qui se sont permis cette atteinte dégueulasse à ma vie privée, et les foutre en taule. Et si, au passage, vous pouviez faire disparaître ces images du web, ça m'arrangerait.

— Je n'en doute pas, fit Boris. Au fait, il y a une question « bateau » que je ne vous ai pas encore posée, mais qui est incontournable : est-ce que vous connaissez des ennemis. Ou tout au moins des gens suffisamment déterminés à vous faire mal pour monter un coup pareil ?

Julie Manneville eut un petit rire sec :

— Même si vous n'êtes pas dans le cinéma, monsieur Corentin, vous avez sûrement entendu dire que c'est un métier où tout le monde déteste tout le monde. Et quand on est en haut de l'affiche, comme c'est mon cas, on vous déteste encore plus. Des gens qui seraient ravis de voir ma vie et ma carrière en ruines, il en a des milliers. Et là-dedans, je peux inclure la totalité de mon carnet d'adresses. À commencer par mes meilleurs amis. Tout ça pour répondre à votre question : non, je n'ai pas la moindre idée de qui peut bien être derrière tout ça.

Sous les regards ébahis des gardiens de la paix en faction devant le 36, quai des Orfèvres, Boris raccompagna la star jusqu'au taxi que la secrétaire de Badolini lui avait appelé.

— Vous savez, dit-il en lui ouvrant la portière, je ne sais pas encore si c'est possible, techniquement, d'« effacer » ces images de la toile. Mais je vous promets de voir avec nos spécialistes ce qu'il est possible de faire. Quant à l'auteur de cette mauvaise plaisanterie, je crains, malheureusement, qu'il ne tombe pas sous le coup de la loi : l'Internet est encore peu et mal réglementé de ce côté-là. Mais je vous donne ma parole de tout faire pour retrouver sa trace et pour lui faire regretter son indélicatesse.

Pour la première fois, Julie Manneville eut un vrai sourire à l'adresse de Boris.

— Si vous y arrivez, dit-elle, je vous en serai éternellement reconnaissante.

Il lui rendit son sourire, claqua la portière et la regarda s'éloigner.

« Éternellement »... il en doutait. Mais quelque chose lui disait qu'elle ne manquerait pas, en effet, de lui témoigner toute sa reconnaissance en cas de succès.

Et ça, c'était une aussi bonne raison qu'une autre de se mettre au boulot.

CHAPITRE IV



Le laboratoire de Jeannot-la-Science avait beau, comme toujours, être plongé dans une semi-pénombre, on voyait quand même le capitaine de police Aimé Brichot rougir à sa manière unique et inimitable : le nez et les pommettes d’abord, les oreilles ensuite, le front enfin. Ce qui, dans cette dernière zone, donnait une surface assez vaste, étant donné que le capitaine Brichot, vieil ami et coéquipier de Boris, présentait une calvitie avancée.

Quant à la couleur pivoine de sa physionomie, elle était induite par ce qu’il était en train de regarder sur un écran d’ordinateur obligeamment mis à sa disposition par le vieux sorcier de la police scientifique qu’on surnommait affectueusement Jeannot-la-Science : à savoir les fantaisies sexuelles très explicites et extrêmement compromettantes de l’actrice Julie Manneville, du top model Valérie Icare, de la chanteuse Zéfira Zineman, et de l’acteur Antoine Rudé.

Rien que des stars, chacune dans son domaine : le genre de casting que les réalisateurs de films pornos français John B. Root ou Fred Copula ne pourraient jamais se payer.

Derrière la tête de Brichot, le visage fripé, avec un nez en bec d’aigle, de Jeannot-la-Science, son éternel mégot de gitane maïs vissé sous une moustache jaunie par le tabac, évoquait un rapace en fin de vie, posé sur un

gros œuf.

Alors qu'Aimé, d'une pudibonderie dont Boris se moquait régulièrement, donnait l'impression de ne plus savoir où se mettre, Jeannot, lui, scrutait l'écran avec l'œil mi-clos d'un entomologiste penché sur des insectes anesthésiés au formol.

Quand le « spectacle » fut terminé, Aimé Brichot ne chercha pas à retenir un énorme soupir de soulagement en se rejetant en arrière sur sa chaise. Jeannot, lui, se contenta de se redresser, de rallumer son mégot, et de croiser les bras sur sa blouse blanche avec des airs de vieux moine en pleine méditation.

Boris ne put s'empêcher de sourire en contemplant tour à tour ses deux vieux et fidèles complices. Il laissa à Jeannot-la-Science le temps de se recueillir encore un instant, avant d'interrompre sa réflexion :

— Alors, Jeannot, est-ce que tu as repéré quelque chose, dans ces images, qui puisse nous mettre sur une piste.

Le visage du vieux scientifique se fripa encore davantage, si c'était possible.

— Hélas non, fit-il de sa voix éraillée par des décennies de tabagisme (une chose qu'il avait en commun[3] avec Badolini). Je ne peux que te confirmer ce que t'a dit Julie Manneville : c'est de la vraie caméra cachée, réalisée à l'insu des protagonistes, et par un, ou des professionnels.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Boris en sortant sans se gêner son paquet de gitanes blondes, maintenant que l'actrice était partie.

Jeannot-la-Science tira sur son mégot sans obtenir la moindre fumée, vu qu'il s'était de nouveau éteint.

— Le matériel utilisé, tout simplement, dit-il. Ce sont des objectifs extrêmement miniaturisés, qui exigent d'être incorporés à l'intérieur d'un objet usuel : pied d'applique murale, encadrement, molette de réglage d'air conditionné, etc. Je veux dire qu'il ne s'agit pas d'une simple caméra numérique, même toute petite, qu'un amateur pourrait dissimuler, par exemple, sur une étagère, entre deux boîtes à chaussures, ou dans un placard légèrement entrouvert. Dans ce cas précis, il a fallu se livrer à un véritable travail d'électricien, doublé d'un as du bricolage, pour installer ces objectifs de manière à ce qu'ils soient à la fois invisibles et performants.

Aimé Brichot, qui se remettait de ses émotions, se racla la gorge.

— Julie Manneville t'a bien dit qu'elle n'avait pas la moindre idée de qui est derrière tout ça ?

— Oui, dit Boris. Et je la crois. Parce qu'avec son nom et ses relations – je te rappelle qu'elle a appelé le ministre en personne –, elle se serait arrangée pour lui faire casser la gueule – ou même pire –, à celui qui a fait ça, sans passer par nous.

Aimé ouvrit des yeux indignés :

— Oh ! Tu crois vraiment qu'une jolie fille comme ça serait capable d'une chose pareille ?

— Et comment, rigola Corentin. C'est peut-être une jolie fille – très jolie, même –, mais c'est aussi une véritable tigresse. Crois-moi : je l'avais en face de moi il y a moins d'une heure, cette fille serait capable de tuer si elle le jugeait nécessaire ! Après tout, dans le showbiz, on réussit en jouant des coudes et des griffes, c'est bien connu.

— Si tu le dis, fit Aimé, songeur. N'empêche... elle était tellement mignonne dans « Le trop bel été »... Jeannette et moi, on avait adoré...

Brichot s'absorba dans la rumination intérieure de souvenirs cinématographiques qui ne devaient pas être dénués d'un soupçon d'érotisme. Corentin échangea un sourire complice avec Jeannot-la-Science et claqua des doigts sous le nez d'Aimé.

— Dis donc, vieux frère... ce n'est pas le moment de jouer les amoureux transis. Pense à ton admirable épouse et à ta mère nourricière, la Police judiciaire. Je te rappelle que Baba nous a officiellement confié cette enquête. Et crois-en mon instinct : ça a beau se dérouler chez les « beautiful people », nous, on va passer plus de temps dans le local à poubelles qu'au « carré VIP. » En clair, on ne va pas rigoler du tout. Mais alors, pas du tout !

— N'exagérons rien ! fit Aimé en remontant de l'index, sur l'arête de son nez légèrement busqué, ses lunettes de myope léger. Je ne dis pas que ça va être des vacances, mais de là à dramatiser comme tu le fais... On a connu pire, non ?

— Sans aucun doute, fit Boris. Mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est que je me suis, disons... abstenu de révéler à Baba, comme à Julie Manneville, que celle-ci n'était pas la seule victime du cinéaste indiscret. Les trois autres documents que tu viens de visionner, ni lui ni elle n'en connaissent l'existence.

Brichot faillit s'étouffer :

— Quoi ? Mais tu es fou ! Pourquoi tu ne leur as...

— Tout simplement parce que ça revenait à avouer à Julie Manneville que je l'avais déjà vue en pleines galipettes avec sa prof de gym ! Et sur le moment, je ne sais pas pourquoi... ça m'a gêné. Quant à Baba, qui exécutait des numéros de chien savant pour faire plaisir à mademoiselle... ça m'a agacé et je n'ai pas eu envie de lui apprendre ce qu'il ne me demandait pas. En tout cas, pour l'instant. De toute façon, ce n'est pas grave, on lui révélera tout ça plus tard, comme si on l'avait découvert entre-temps.

Il reprit son souffle, le temps d'inhaler une bouffée de tabac, et de recracher vers le plafond un nuage de fumée bleue.

— Je voulais juste te faire prendre conscience, Mémé, en te montrant ces

images, que contrairement à ce que croient Badolini et Julie Manneville, cette petite affaire est une véritable « affaire ». Il ne s'agit certainement pas d'une actrice jalouse ou d'un amoureux déçu qui auraient voulu se venger de Julie Manneville, mais de quelque chose de beaucoup plus important. Et donc, de beaucoup plus coriace.

Aimé Brichot regarda sa flèche en plissant ses yeux bleus, derrière ses lunettes :

— Qu'est-ce que tu entends par là, Boris ? Tu penses à quoi, en disant ça : à une espèce de... d'organisation ?

Corentin exhala un nouveau nuage de fumée et eut un geste fataliste :

— Je sais, ça paraît ridicule. Après tout, il ne s'agit que d'insignifiantes histoires de cul, concernant des personnages qui n'ont pas grand intérêt, leur notoriété mise à part. Mais j'ai comme une petite voix dans la tête qui n'arrête pas de me répéter que... qu'il y a quelque chose de plus sérieux, derrière tout ça, que la simple malveillance d'une personne isolée.

Aimé Brichot soupira et claqua du plat de la main la céramique blanche du plan de travail devant lequel il était assis.

— Tu as sans doute raison, fit-il... Le fait que Julie Manneville ne soit pas la seule victime de notre cinéaste anonyme va dans le sens de ce que tu dis. Parce que s'il s'agissait de quelqu'un qui lui en veut à elle, on ne voit pas pourquoi il s'en serait pris aux trois autres...

— Je ne te le fais pas dire, Mémé. Cela dit, pour en revenir à Julie Manneville...

Sa phrase resta en suspens, laissant Aimé et Jeannot-la-Science dans l'expectative, jusqu'à ce qu'il se décide à continuer :

— Il y a une chose... qui ne me frappe que maintenant.

— Quoi ? firent ensemble Aimé et Jeannot.

Corentin croisa les bras et appuya son menton entre son pouce et son index :

— Cette espèce d'angoisse que j'ai ressentie chez elle...

Brichot haussa les épaules :

— Ben... évidemment, tiens ! Imagine-toi dans sa situation...

— Non, non, fit Boris, c'est autre chose. C'est comme si... elle s'inquiétait plus de l'avenir que du passé... plus de ce qui risquait d'arriver que de ce qui était déjà arrivé.

Aimé Brichot et Jeannot-la-Science échangèrent un regard perplexe.

— Elle s'inquiète peut-être des réactions de son mari ? se hasarda Aimé. Ça se comprend.

Boris secoua la tête :

— Je lui en ai parlé, elle m'a répondu qu'elle en faisait son affaire, de son

mari. Elle n'avait pas l'air effrayée du tout.

Il évacua le sujet d'un revers de main et se tourna vers le scientifique :

— J'ai déjà posé la question hier à Marco Pellerin, mais je préfère te la poser à toi directement : est-ce qu'il est possible de remonter à la source de ces images ?

Jeannot-la-Science eut un sourire en coin qui fit rebiquer son mégot jaune :

— Tu veux dire en clair : savoir qui les a mises sur le net ?

— Exactement.

— Je ne te cache pas que c'est théoriquement impossible. Mais on vient justement de mettre au point de nouveaux moteurs de recherche ultra-puissants, capables de scanner la toile avec une sensibilité vingt fois supérieure à ce qui existait jusqu'à présent. Je ne les ai pas encore testés et je ne peux donc pas te dire si c'est efficace, mais ça me paraît le moment idéal pour faire un essai.

Dix minutes plus tard, sous le soleil du mois de juin, Boris et Aimé traversaient le pont Saint-Michel en direction de leur « abreuvoir » favori, sur la place du même nom.

— À ton avis, lança Aimé comme une sorte de devinette, combien peut-il y avoir de personnes, dans l'entourage de vedettes comme Julie Manneville, Zéfir Zineman et les autres, susceptibles d'être capables d'utiliser un matériel aussi sophistiqué que celui qui a servi à faire ces films ?

Corentin eut un geste vague :

— Tu sais, dans l'entourage de ces gens-là, ce ne sont pas les techniciens qui manquent : ingénieurs du son, cadreur, chefs opérateurs, etc. Mais rien ne nous dit qu'il s'agit d'une personne faisant partie de l'entourage professionnel des victimes. J'aurais même tendance à penser que non. Et ce pour deux raisons : d'abord parce que les techniciens des défilés de mode ne sont pas les mêmes que ceux des plateaux de cinéma, lesquels ne sont pas les mêmes que ceux de la scène et des tournées de chanteurs. Et j'imagine mal un type passant comme ça, tranquillement, d'un milieu à l'autre. Surtout dans des secteurs professionnels aussi fortement syndiqués que ceux-là. La deuxième raison, c'est qu'un proche des artistes en question courrait le risque de se faire piquer... et virer.

— S'il a touché une grosse somme pour faire ce sale boulot, suggéra Aimé en se laissant tomber à la terrasse du café, ça peut, comment dire... faire disparaître ses inhibitions ?

Boris se retourna en cherchant le garçon des yeux.

— Avec le chômage qu'il y a, et la difficulté à trouver du travail dans le secteur des intermittents du spectacle... il faudrait vraiment que la somme en

question soit énorme, dit-il. Et je ne vois pas un type déboursier des centaines de milliers d'euros pour se procurer des documents comme ceux qu'on vient de voir.

Sur un signe, le garçon leur apporta leurs deux « mousses » habituelles. Aimé Brichot trempa les lèvres dans la sienne, ce qui eut pour effet de blanchir sa moustache blonde.

— Puisqu'on parle de sous, dit-il... Je sais qu'il existe des sites internet qui gagnent beaucoup d'argent en se spécialisant dans ce que les Américains appellent les « nude celebs », c'est-à-dire des photos ou des films de célébrités dans le plus simple appareil.

Corentin haussa les épaules :

— Je sais, Mémé ; je sais aussi que ce sont des pièges et que ces soi-disant photos sont bidon, dans la plupart des cas. Mais dans celui qui nous intéresse, je ne crois pas que ce soit de ce côté-là qu'il faille chercher, et ce pour la simple raison que les images en question se baladent déjà sur le web et sont déjà accessibles à tout le monde. La preuve : toi et moi, on les a vues sans déboursier un centime...

Aimé Brichot eut un geste fataliste :

— Alors, dit-il, c'est probablement juste un pervers sexuel qui prend son pied en jouant les voyeurs avec des gens connus.

— Peut-être, soupira Boris. Mais les pervers ont en général une forme de sexualité bien « ciblée » : les vieilles femmes, les jeunes, les petites filles, les garçons... soit l'un, soit l'autre. Or, dans « nos » films, n'oublie pas qu'il y a trois filles et un homme. Cette disparité ne colle pas avec le profil habituel du tordu.

Aimé vida la moitié de son verre d'un coup de glotte :

— Bien, dit-il. Dans ce cas, je ne vois qu'une chose à faire : prier pour que Jeannot réussisse à retrouver l'expéditeur de ces foutues cochonneries.

Corentin reposa sa bière avec un sourire en coin.

— Je sais bien que notre ami Jeannot est un véritable Merlin l'Enchanteur, dit-il, mais vu l'importance des personnalités impliquées dans cette affaire et la pression croissante qu'on ne va pas manquer de subir de la part de Baba... je ne pense pas qu'on puisse se contenter d'attendre un miracle.

— Homme de peu de foi, plaisanta Aimé en lissant sa moustache du bout des doigts. Tu as une meilleure idée ?

— Oui, fit Boris en le regardant soudain étrangement. Je suis sûr que tu n'as jamais vu un défilé de mode.

— Figure-toi que si, répliqua Brichot : Jeannette les regarde souvent, sur Fashion TV, alors je suis obligé de me les farcir en même temps.

Boris lui abattit une main sur l'épaule :

— Oui, mais cette fois-ci, tu vas te retrouver au cœur même de l'action !

Dans les coulisses ! Veinard, va ! Imagine le nombre d'hommes qui rêveraient d'être à ta place !

— Je suis tout prêt à la leur laisser, articula Aimé en avalant péniblement sa salive.

CHAPITRE V



Le large front dégarni d'Aimé Brichot avait beau être rouge écrevisse, ça n'empêchait pas les traces de rouge à lèvres d'y ressortir ostensiblement.

C'était même d'un effet de plus en plus cocasse, à mesure que les bouches féminines, arrondies pour le baiser, laissaient leur empreinte parfaitement dessinée sur la calvitie du policier.

Qui s'était attendu à tout, en assistant en coulisses à la présentation de la collection printemps-été de Salazar Tintorelli... sauf à servir de mascotte à un essaim de créatures sorties des rêves d'un érotomane au « régime sans sexe » depuis un an.

Depuis son arrivée, le capitaine de police Aimé Brichot nageait dans une espèce de félicité sirupeuse, une ivresse paradisiaque qui lui faisait perdre la notion des réalités. À sa grande – et agréable – surprise, les filles qui participaient au défilé du grand couturier argentin Salazar Tintorelli n'avaient pas manifesté la moindre mauvaise humeur, ni la plus petite hostilité à son égard, quand le « maître » avait annoncé à la cantonade son nom et sa qualité de policier. Et quand il avait évoqué la raison « officielle » de la présence de Brichot au milieu des mannequins, à savoir qu'il était « chargé de leur protection », elles lui avaient littéralement sauté au cou avec des pépiements de petites filles autour d'un « quatre heures ».

Dès cet instant, Aimé Brichot avait pu constater que c'était bien ce qu'elles étaient : des petites filles. Des gamines de dix-sept à vingt-deux ans en moyenne et, mentalement, beaucoup moins dans bien des cas. De jolies plantes trop vite montées en graine, repérées à l'adolescence par un « talent scout » dans la rue ou une boîte de nuit de leur pays d'origine, et arrachées trop tôt à l'école et à leur famille avec des promesses de célébrité et de fortune. Le genre de discours auquel, de Moscou à Bucarest, de Sophia à Budapest, ou de Zagreb à Prague, on est généralement trop pauvre pour résister.

Et encore... celles-là avaient eu la bonne fortune d'être repérées par de vrais « talents scouts », travaillant pour de vraies agences de mannequins. D'autres filles avaient eu moins de chance... et s'étaient retrouvées, après des mois d'un « dressage » abominable, sur les périphériques de Paris, Marseille, et autres villes de l'ouest, à se prostituer au bénéfice d'un « proxo » esclavagiste et d'une mafia impitoyable.

Oui, pensait Brichot, celles-là avaient eu de la chance.

Parce que, en effet, c'étaient bel et bien des gamines. Son côté père de famille s'attendrissait à voir ces créatures d'un mètre quatre-vingts, en jean et en tee-shirt, assises par terre, portable collé à l'oreille, discuter interminablement avec une copine ou un « boyfriend », s'échanger des potins en glouissant, sauter de joie avec des cris d'oiseaux parce que l'une d'elles avait caché une demi-champagne dans son sac fourre-tout, ou allumer une cigarette en s'assurant que le « maître » avait quitté la cabine, comme des collégiennes au dortoir.

L'une d'elles abandonnait son portant – celui où était accroché un carton avec son prénom écrit au feutre, et toutes ses tenues successives, dans l'ordre du défilé -pour se précipiter vers une copine presque nue, en train de se faire maquiller et coiffer ; tout ça pour lui demander si elle allait à l'« after party » donnée par tel studio photo ou tel magazine, ce soir après les défilés. Une autre mâchouillait du chewing-gum, les écouteurs de son I-Pod vissés dans les oreilles, et, avec un air extasié, secouait la tête sur un rythme qu'elle était seule à entendre, à l'exaspération de son maquilleur. Qui l'engueulait mais que, bien sûr, elle n'entendait pas ; ou faisait semblant de ne pas entendre.

Oui, pensait Brichot, des gamines.

Mais des gamines enfermées dans des corps de fantasmes vivants : un mètre quatre-vingts en moyenne, des pommettes saillantes qui accrochaient la lumière, des jambes interminables, des poitrines fermes et haut perchées, des bouches pulpeuses et, une fois sur le podium, une ondulation apprise et aussi peu naturelle que possible, mais qui avait de quoi mettre le feu au ventre de n'importe quel homme normalement constitué.

Et pourtant... toujours des gamines. Des fillettes à qui la nature – ou le destin – avait joué un drôle de tour en les déguisant en bombes sexuelles et en les obligeant à jouer les femmes fatales, alors qu'elles avaient des rêves, des

jeux et des envies d'adolescentes.

C'était sans doute d'avoir compris ça, se dit encore Aimé, le secret de tous ces types, universellement enviés, qui arrivaient à les mettre dans leur lit : avoir compris ça et se mettre à leur portée... savoir redevenir des gamins, eux aussi, savoir échanger des bêtises dans un environnement sonore de cent vingt décibels... savoir faire attendre le prédateur en eux ; celui qui, en fin de nuit, porterait l'estocade en sortant sa carte « Amex Gold » et en faisant vrombir les douze cylindres de sa Porsche. Bref, en donnant à ces filles déracinées, en mal de père, l'impression qu'ils pouvaient être à la fois rigolos et protecteurs, copains et rassurants.

Pour la énième fois depuis que le défilé avait commencé, une fille se pencha sur le crâne dégarni d'Aimé Brichot, juste avant d'entrer en scène... ou plutôt, de s'avancer sur le podium. Une grande Ukrainienne, blonde comme les blés de son pays, qui dépassait Brichot d'une bonne tête. Comme Blanche Neige embrassant ses nains, elle lui attrapa délicatement les oreilles pour se pencher en avant et poser ses lèvres sur son front. Un geste porte-bonheur que toutes les filles avaient adopté depuis le début du défilé, à la manière des joueurs de l'équipe de France de foot embrassant le crâne rasé du gardien de but Fabien Barthès.

Mais ici, la grande différence, et le grand avantage pour Aimé, c'était qu'au lieu d'avoir sous le nez un maillot trempé de sueur, il se retrouvait avec une paire de seins juvéniles, soyeux et parfumés, qui venaient carrément lui envelopper le visage.

Ce qui expliquait pourquoi, contrairement à Fabien Barthès dans une situation similaire, il était plus rouge que le drapeau chinois.

En plus, la collection printemps-été de Salazar Tintorelli était d'un érotisme quasiment insoutenable, à base de dessous transformés en dessus, de drapés transparents, noués à la taille, avec de simples strings en dessous, et des « hauts » qui tenaient à la fois du maillot de bain et du « Wonderbra ». Frôlé et embrassé par cette nuée de filles sublimes, vêtues de manière plus provocante encore que si elles étaient nues, Aimé Brichot, pris de vertige, essayait de se raccrocher à l'image de Jeannette, son épouse... et surtout à la mission confiée par Boris.

Justement... la seule fille à garder ses distances vis-à-vis de lui, la seule à ne pas lui embrasser le front ou à lui caresser la joue avant d'attaquer le podium, la seule à ne pas lui avoir dit un mot depuis qu'il était là et à l'ignorer ostensiblement... était justement Valérie Icare, la star des tops français, celle à cause de qui, précisément, il était ici.

Il s'était naturellement présenté dès son arrivée, mais dès qu'il avait mentionné la « mondaine », la top-model s'était fermée comme une huître et avait fait demi-tour aussitôt, prétextant qu'elle devait se préparer pour son

premier passage.

Aimé n'avait même pas réussi à lui faire dire si, oui ou non, elle était au courant de l'existence du film qui circulait sur le net et qui la montrait en train de se faire sodomiser par un partenaire noir.

Cela dit, qu'elle puisse ne pas en avoir entendu parler paraissait difficile à imaginer.

De toute façon, il la coincerait après le défilé. Elle serait peut-être un peu plus décontractée... et un peu plus coopérative.

Une nouvelle fois, il regarda la « salle » – en fait une sorte de chapiteau préfabriqué, monté dans la Cour carrée du Louvre – à travers l'œilleton pratiqué dans la paroi de séparation. Tout le long du podium s'entassaient les photographes dont les objectifs pointaient comme autant de canons. Juste derrière eux, la première rangée de chaises était occupée par les « V.I.P. » : rédactrices en chef de prestigieux magazines de mode européens ou américains, mais aussi stars de cinéma ou épouses de ministres et de chefs d'État. Brichot en reconnut quelques-unes, dans ces diverses catégories. Du « people » très haut de gamme.

— S'il vous plaît, soyez gentil, écarterez-vous un peu ; vous gênez les filles quand elles passent.

La voix à l'accent américano-portugais et la main qui venait de se poser sur son épaule appartenaient au couturier Salazar Tintorelli en personne.

— Je n'ai pas tellement eu l'impression de les gêner, fit Aimé en se retournant.

— Le « maître » éclata de rire en voyant son front, couvert de rouge à lèvres.

— Je vois ce que vous voulez dire, fit-il. Décidément, on ne peut pas les tenir.

Brichot s'écarta néanmoins, en se disant qu'il serait sage de faire disparaître toute trace de rouge à lèvres sur son visage avant de regagner, ce soir, le F4 familial du Kremlin-Bicêtre. Jeannette avait beau avoir les idées larges... elle serait capable de ne pas apprécier.

Il repensa aux photographes... Parmi tous ces rois de l'objectif et du téléobjectif, est-ce qu'il n'y aurait pas aussi quelques vidéastes amateurs ?

Amateurs... de scènes très chaudes et très privées, naturellement.

Mais les photographes étaient cantonnés dans la salle et n'avaient pas accès aux coulisses. Très peu de gens y avaient accès, d'ailleurs. Elles étaient mieux gardées que l'entrée de la Maison Blanche, et pour cause : les plus belles filles du monde s'y baladaient la moitié du temps vêtues en tout et pour tout d'un string... comme Aimé avait eu amplement l'occasion de le constater de visu.

Depuis qu'il était là, il comprenait la boutade de Boris, la veille, quand sa

flèche avait évoqué... « le nombre d'homme qui rêveraient d'être à ta place. »

Sauf que lui, il était là pour le boulot.

Il décida de profiter de ce que les filles étaient occupées à virevolter sur le podium pour explorer les lieux. Il commença par les toilettes. Préfabriquées, comme le reste de cette structure provisoire. Il y en avait deux, toutes les deux mixtes étant donné qu'il n'y avait pratiquement que des filles, ici. Aimé Brichot explora les deux cabines sans pouvoir s'empêcher de fantasmer sur le fait que, en quinze jours de défilés, les plus sublimes top-models de la planète auraient défilé... ici aussi. Et qu'à l'abri de ces quatre parois d'aggloméré qui les séparaient de l'extérieur, ces filles habituées des palaces et des vols en « First » avaient tranquillement baissé leur string ou leur petite culotte pour assouvir un besoin naturel.

De quoi donner des idées à pas mal de pervers.

On imaginait sans peine le succès, sur le net, d'images indiscretes prises ici...

Brichot inspecta les deux cabines depuis les plinthes du sol jusqu'aux plaques de mousse compacte du plafond. Il démontra la grille d'aération, ouvrit le réservoir d'eau, extirpa le système de chasse, enleva la poignée de la porte... et alla même jusqu'à examiner l'intérieur de la cuvette.

Rien. Pas l'ombre d'une caméra, aussi miniaturisée soit-elle.

Mais il était vrai que les films compromettants qui circulaient sur le web, d'après le peu qu'on voyait du décor, avaient visiblement été réalisés dans un environnement plus folichon que de simples toilettes. Julie Manneville n'avait pas fait de difficulté pour leur avouer que le « sien » avait été pris dans sa suite de la Mamounia, le célèbre palace de Marrakech.

Aimé ressortit des toilettes sous l'œil goguenard d'un garçon d'une petite trentaine d'années qui feuilletait un magazine de mode, assis dans le pliant de Valérie Icare, à sa table de maquillage. D'ailleurs, Aimé l'avait vu, tout à l'heure, maquiller la star des podiums. Il était noir, beau comme un dieu et probablement homosexuel, comme pratiquement tous les hommes – à l'exception des photographes – qui gravitaient dans cet environnement.

— Dites, lança-t-il joyeusement, vous en avez passé, du temps, là-dedans ! C'est à cause de toutes ces filles...

Il arrondit les doigts comme pour saisir un objet rond et agita la main d'avant en arrière, dans un geste aussi explicite dans tous les pays du monde.

— Vous aviez besoin de vous calmer ?

Aimé se dirigea vers lui en rougissant de nouveau. – Mais de gêne, cette fois, à l'idée qu'on ait pu penser qu'il s'était enfermé dans les toilettes pour se livrer au plaisir solitaire.

— Non, figurez-vous, dit-il.

Il hésita, puis décida de jouer cartes sur table. Avec ce garçon, qui n'était pas antipathique, ça serait peut-être payant.

— J'inspectais les lieux pour voir si par hasard quelqu'un y aurait caché une caméra, dit-il.

— Et vous avez trouvé quelque chose ?

— Non.

Le maquilleur eut un sourire étincelant :

— C'est vrai qu'avec toutes les belles gonzesses qui défilent là-dedans, rigola-t-il, c'est un film qui ferait un carton au box-office !

Brichot sauta sur cette perche :

— Au box-office, je ne sais pas... mais sur le web, sûrement !

Le black retrouva un semblant de gravité et fixa Aimé d'un air vaguement inquiet. À cet instant précis, Brichot aurait juré qu'il savait, pour le film concernant Valérie. Il se jeta à l'eau :

— Vous savez pourquoi je suis là ? demanda-t-il.

— Salazar nous l'a dit, tout à l'heure : pour assurer la sécurité des filles.

Brichot secoua la tête :

— Non. À cause d'un certain film, qui circule depuis un jour ou deux sur le net. Vous voyez de quoi je veux parler ?...

— À son tour visiblement gêné, le maquilleur se détourna.

— Non, fit-il sèchement.

Brichot attrapa la chaise voisine, l'approcha de la sienne et s'y installa à califourchon, bras croisés sur le dossier. Il ne lui manquait plus que la pipe pour ressembler à Maigret.

— Bon, dit-il, je vais vous poser la question autrement. Est-ce que vous voyez quelqu'un, dans l'entourage de Valérie Icare, qui serait à la fois suffisamment mal intentionné à son égard et suffisamment qualifié dans le domaine de la micro-électronique, pour être capable de réaliser, à son insu, un film où on la verrait dans une situation, disons... très intime.

Le black, qui regardait ostensiblement ailleurs, tourna soudain vers Aimé un visage dur. Il y avait de la haine dans son regard.

— Non, dit-il, je ne vois pas. Mais je vous jure que si je connaissais l'ordure qui a fait ça, je le tuerais !

Et il en serait capable, en plus !

Brichot sursauta et se retourna d'un bond. Valérie Icare était debout derrière lui, dans une tenue composée d'une paire d'espadrilles lacées sur la cheville, d'un string, d'un soutien-gorge arachnéen que sa fabuleuse poitrine semblait sur le point de faire éclater... et d'un assemblage de voiles translucides qui ne dissimulaient rien des courbes étourdissantes de ce corps à la fois longiligne et sensuel. L'espace d'une fraction de seconde, Aimé

Brichot se dit qu'il avait à quelques centimètres de son visage l'incarnation sexuelle qui faisait fantasmer tous les hommes de la planète ; une fille dont la seule image avait conduit d'innombrables mâles à des orgasmes solitaires...

Elle était là, devant lui. Il n'avait qu'à avancer la main pour la toucher.

Ce qu'il se garderait bien de faire, sous peine de déclencher un scandale et -probablement- de se faire jeter dehors avec pertes et fracas, tout flic qu'il était.

Galamment, il se leva.

Valérie Icare, comme presque toutes ses « consœurs », était plus grande que lui. Aussi fut-il soulagé quand elle se laissa tomber sur sa chaise, celle-là même qu'il venait de quitter.

Aimé empoigna celle que le garçon black avait abandonné pour commencer à démaquiller la star, et s'installa tout près de celle-ci, dans sa position « Maigret » de tout à l'heure.

— J'appartiens à la Brigade mondaine, dit-il à Valérie sur le ton de la confidence. Je ne suis pas là pour vous faire la morale, porter le moindre jugement sur votre vie privée, ou pour vous embarrasser en aucune manière. Je suis là pour essayer de coincer un salaud... Je suis sûr que vous connaissez l'existence du film qui a été pris à votre insu et qui circule sur le net...

Valérie Icare continua à se regarder fixement dans son miroir. Mais à son expression, Brichot sut qu'elle était au courant, pour le film.

« Qui ne dit mot, consent. »

— Sachez que vous n'êtes pas la seule victime de cet individu, poursuivit Aimé.

Le top model se tourna brusquement vers lui, piquée au vif par la curiosité :

— Ah bon ? Qui d'autre ?

Aimé esquissa un sourire, sous sa moustache :

— Si je vous le disais, comment pourriez-vous croire à ma discrétion vous concernant, vous ?

Valérie Icare soupira, visiblement contrariée. Et frustrée.

— Si je veux remonter jusqu'à la personne qui se livre à ces saletés, enchaîna Brichot, j'ai besoin que vous m'aidiez. Je crois vous avoir donné une preuve de ma discrétion. Je peux donc vous jurer que ce que vous me direz restera entre nous.

Il laissa passer un temps. Comme la top model ne disait rien, il attaqua :

— Où le film vous concernant a-t-il été réalisé. Dans quelles circonstances ? Et quand ?

Il lui sembla capter un rapide échange de regards entre le maquilleur et la

top, juste avant que celle-ci ne réponde :

— Dans un palace de Nassau, aux Bahamas, qui s'appelle l'Océan Club. C'était il y a quinze jours, pendant le shooting du spécial maillots de bains de Sports Illustrated.

— Je vous remercie, fit Brichot.

Qui, encouragé par la bonne volonté du top, ne réfléchit pas avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis le début.

— J'ai vu dans les magazines que vous êtes mariée et que vous avez eu un bébé il n'y a pas longtemps. Votre mari et votre enfant sont de race blanche, alors que votre partenaire, sur le film en question, est noir...

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ! s'écria Valérie Icare, soudain folle de rage. J'ai des comptes à vous rendre, ou quoi ? Mêlez-vous de vos fesses !

Les mains levées, autant pour se protéger des griffes de la tigresse que pour tenter de la calmer, Aimé Brichot s'empessa de protester :

— Mais... il ne s'agit pas de ça du tout, voyons ! Je voulais simplement vous demander si on avait tenté de vous faire chanter en montrant ces images à votre mari. Il est photographe, je crois ?

La top se calma progressivement.

— Oui, dit-elle. Et personne n'a essayé de me soutirer de l'argent. Ce qui serait débile, de toute façon, puisque ces images circulent déjà sur le net et que tout le monde peut les voir. Y compris mon mari. Qui les a vues, d'ailleurs.

— Comment a-t-il réagi ? s'empessa de demander Brichot.

Valérie Icare haussa ses ravissantes épaules :

— Il ne m'en a même pas parlé. C'est un ami commun qui m'a dit qu'il avait vu ce truc. Mais pour tout vous, dire, je crois qu'il s'en fout.

Les yeux d'Aimé Brichot s'arrondirent de stupéfaction, derrière ses verres. Comment pouvait-on être marié à l'une des plus belles filles du monde – si ce n'était la plus belle – et s'en foutre quand elle s'envoyait quelqu'un d'autre ?

Décidément, soupira-t-il intérieurement, il n'y avait pas que financièrement que tous ces gens célèbres étaient à des années-lumière de nous...

Il se racla la gorge, un réflexe qu'il avait toujours, juste avant d'intervenir dans un débat ou de poser une question gênante :

— Une fois encore, dit-il, je vous garantis la discrétion la plus absolue. Mais est-ce que, par hasard, votre partenaire – je parle de celui qui figure avec vous sur le film – pourrait être, d'après vous, impliqué dans cette affaire ?

Aimé s'attendait à tout, sauf à ça : Valérie Icare et son maquilleur black éclatèrent de rire en même temps, en se regardant, comme s'ils venaient de

faire ensemble une bonne blague à quelqu'un.

Valérie désigna le garçon d'un mouvement de menton :

— C'est lui, mon partenaire sur ce film : Eusèbe Latoupie, mon maquilleur. Il est sympa, c'est mon meilleur pote, il a une queue d'enfer – mais ça, vous le savez déjà –, en en plus, il s'en sert comme un dieu. Et comme il se déplace toujours avec moi, c'est l'idéal. Plutôt que de trimballer un gode à piles ou de risquer de choper des maladies en me tapant n'importe quel connard... j'appelle Eusèbe, et voilà. Toujours dispo et toujours prêt. Le mec idéal, quoi !

Aimé tâchait de reprendre ses esprits, comme s'il avait reçu un coup de gourdin sur la tête.

— Je comprends, dit-il.

Il ajouta, à l'adresse du maquilleur :

— Excusez-moi, j'avais cru que... comme beaucoup de gens, dans ce milieu, vous étiez homosexuel.

— Mais je le suis ! fit Eusèbe en éclatant de rire. Je fais juste une exception pour Valérie. Elle est la seule femme de ma vie. Au moins, elle est sûre que je ne la trompe pas avec des pétasses !

Aimé, hagard, se dit qu'il était grand temps de quitter ces extraterrestres et de retourner sur terre. Il remercia Valérie Icare et Eusèbe Latoupie pour leur coopération, alla serrer la main du « maître » Salazar Tintorelli, traversa la cour carrée du Louvre et se dirigea vers le métro.

Justement : Palais-Royal-Kremlin-Bicêtre, c'était direct.

Il avait hâte de se retrouver chez les gens normaux. Hâte de pousser la porte de son appartement...

Ce qu'il ferait aussitôt après s'être lavé la figure, pour en faire disparaître toute trace de rouge à lèvres.

Valérie Icare attendit que toutes les filles aient évacué le vestiaire. Puis elle sortit de son sac à main un objet qui avait pratiquement disparu de la panoplie féminine contemporaine : un petit poudrier d'or. Elle s'assura que personne, à part Eusèbe, ne la voyait, et ouvrit le poudrier sur sa table de maquillage.

Le boîtier n'avait pas de pinceau incorporé, mais une petite paille, en or massif, elle aussi. Logique, puisqu'en guise de fond de teint, le poudrier contenait deux cents grammes de la meilleure cocaïne qui soit, celle qui se vendait dix mille euros les cent grammes dans la jet set américano-européenne.

Valérie Icare se pencha sur son poudrier, s'introduisit la paille dans une narine, se boucha l'autre et renifla franchement. Puis elle releva la tête avec un soupir de bonheur, le regard légèrement vitrifié.

Naturellement, elle ne prêta pas plus attention qu'elle ne l'avait fait jusqu'à maintenant à l'ampoule manquante, au bout de la « guirlande » entourant son miroir.

Et ne remarqua pas davantage, tout au fond du pas de vis, le petit œil luisant de la caméra miniature...

CHAPITRE VI



Boris Corentin traversa la chambre de Julie Manneville et alla appuyer son front aux carreaux de la fenêtre. Sous ses yeux s'étendait un parc immense, ouvert comme une éclaircie au cœur d'une forêt. Quelque part, sous les arbres, coulait une petite rivière dont on percevait à peine le chuchotement, se mêlant au murmure des feuilles agitées par le vent tiède de ce mois de juin.

À part ça, pas un bruit de voiture, pas une rumeur d'autoroute, même distante, ni le souffle rauque d'un TGV filant dans le lointain...

On se serait cru au bout du monde, alors qu'on était quelque part entre Poitiers et Angoulême, au château de Curzay.

Cette vaste et somptueuse demeure, qu'une marquise bien en cour avait fait construire au XVIII^e siècle, avait réussi à survivre en devenant un hôtel de grand luxe, agrémenté d'un restaurant étoilé par le guide Michelin.

En ce moment, le château de Curzay était plein, puisque son décor, son parc et toutes ses chambres avaient été loués par la production de « Sœurs infernales », le dernier film de Simon Lemoine, avec Julie Manneville dans le rôle principal.

Une aubaine inespérée pour cet établissement de grand luxe qui coûtait des fortunes à « faire tourner » et qui était la plupart du temps à moitié vide.

Pour l'instant, il bruissait comme une ruche, avec des techniciens, des

acteurs, des secrétaires et responsables de production, etc., grimpaient ou dévalaient les escaliers, s'interpellant d'un bout à l'autre des interminables galeries, ou se répandant dans le parc comme les invités de la garden-party annuelle de l'Élysée. Sauf qu'ils n'étaient pas là pour se gaver de petits-fours et se noircir au champagne, mais pour travailler.

Par la fenêtre, Boris avait une vue d'ensemble sur le plateau de tournage, qui occupait une partie du parc, puisqu'on filmait aujourd'hui des scènes d'extérieur. Le maquillage et les costumes avaient été installés dans les salons du rez-de-chaussée ; quant aux habituelles caravanes auxquelles les vedettes avaient droit sur les tournages en extérieur, elles étaient remplacées, ici, par un salon commun et les chambres individuelles de chacun.

De loin, Corentin apercevait Julie Manneville, son metteur en scène et son principal partenaire masculin, entourés d'une nuée de gens qui passaient leur temps à venir vers eux pour repartir après trois mots échangés, une touche de pinceau furtive sur le visage d'une des vedettes ou un coup de peigne volé à la star féminine. Cette population laborieuse, vue de loin, évoquait un groupe d'insectes prenant leur tour pour récolter une parcelle de substance vitale auprès de la reine et des deux rois de la colonie.

Corentin le savait : dès que le metteur en scène annoncerait que la journée était finie, tout ce petit monde se précipiterait, comme chaque soir, dans la superbe piscine qu'il apercevait en contrebas, entre les murs du château et une rangée de majestueux marronniers.

Tout ce petit monde... c'est-à-dire les techniciens et les acteurs secondaires. Boris l'avait déjà constaté en fréquentant les tournages : dans ce milieu, on frayait par « familles » : les stars et le metteur en scène travaillaient, prenaient leurs repas, bavardaient, plaisantaient et -si on avait une piscine sous la main – se baignaient entre eux.

Ce soir, comme tous les soirs, quand on annoncerait la fin de la journée de travail, les membres de la « famille royale » du tournage s'éclipseraient discrètement vers leurs chambres et viendraient profiter de la piscine quand le « petit personnel » serait à table.

La chambre qu'on avait attribuée à Julie Manneville était bien entendu la plus belle. Elle portait un prénom féminin, comme toutes les chambres de Curzay -Ophélie-, et se trouvait au deuxième étage. Mais vu les hauteurs « sous » plafond, cela revenait à en grimper quatre par les grands escaliers de bois.

L'édifice datait de Louis XV, mais les chambres étaient équipées du confort moderne le plus raffiné : salles de bains avec douches multi-jets et baignoires-jacuzzi, télévision câblée, etc.

Quant aux lits... Celui de Julia Manneville était immense, avec un édredon de soie qui appelait la caresse, et un empilement de vastes oreillers de plumes.

Boris quitta la haute fenêtre et contempla, songeur, ce qui avait toutes les allures d'une couche princière. Normal, puisqu'en d'autres temps, quelques princes avaient sans doute dormi ici – et pas seulement dormi-, et que Julie Manneville était une sorte de reine, dans le petit monde du cinéma hexagonal.

En laissant son regard s'attarder sur ce lit, Boris ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer ce qui avait pu s'y passer, depuis une petite semaine que l'équipe de « Sœurs infernales » avait pris possession des lieux. Est-ce que Julie Manneville s'était offert une nouvelle séance d'amour saphique avec Helga Koski, sa préparatrice physique (à tous les sens du terme) ? Ou avait-elle été définitivement refroidie en voyant leurs ébats diffusés sur le net ?

« Refroidie »... C'était un mot qui convenait mal à la star, pensa Boris. Parce que le peu de temps qu'il avait passé avec elle, dans le bureau de Badolini, avait suffi à le convaincre que Julie Manneville était du genre chaude... à se brûler les doigts rien qu'en y touchant.

Dans un flash, il revit les images où son corps magnifique et nu s'entremêlait à celui de sa partenaire. Il revit leurs poitrines hautes et orgueilleuses se cherchant et s'écrasant l'une contre l'autre. Il revit les longues jambes de la star s'écarter comme une ultime barrière qui cède, pour offrir sa féminité la plus secrète aux lèvres d'Helga... et cette dernière y plonger la langue comme pour extraire la moindre goutte de suc de cette fleur odorante...

Il imagina la même scène, ici, sur le lit qu'il avait devant les yeux... et ne put empêcher, à cette évocation, le feu de s'allumer au bas de son ventre et sa virilité de s'ériger irrésistiblement.

Il s'efforça de penser à autre chose. Mais il n'arriva qu'à attribuer à Julie Manneville un autre partenaire : un homme, cette fois. Un homme sans visage mais à la virilité triomphante, qui la pilonnait violemment par-derrière, pendant qu'à quatre pattes sur ce lit même, l'actrice rugissait de plaisir en secouant dans tous les sens sa chevelure blonde aux mèches collées par la sueur.

Cet homme-là, vu l'appétit sexuel que Boris avait décelé chez Julie Manneville, pouvait être n'importe quel membre – c'était le cas de le dire – de l'équipe de tournage. En gros, n'importe qui, sauf son mari, puisque celui-ci était toujours à Los Angeles. Et le danger, bien sûr, était qu'une nouvelle fois, les exploits intimes de la star se retrouvent projetés en première exclusivité sur le net.

Diplomatiquement, Boris avait pour l'instant évité de demander à Julie Manneville si, depuis son installation à Curzay, elle avait de nouveau donné libre cours aux exigences de sa libido, avec un ou une partenaire. C'était le genre de confidences qu'il fallait laisser venir, ou provoquer habilement. Même pour un flic, il était délicat de poser la question de but en blanc, d'entrée de jeu.

En attendant, avec la permission de l'actrice, Boris était venu se livrer à une inspection détaillée de sa chambre, pour y débusquer un éventuel œilleton indiscret.

Sachant par expérience à quoi ressemblait un objectif miniaturisé, et quelles pouvaient être les cachettes utilisées, Corentin entreprit de décortiquer les appliques murales, de démonter le lustre au-dessus du lit, de désassembler les pommeaux et la robinetterie complète de la salle de bains, de décoller les moulures de la chambre, d'extraire les serrures de leur gaine, de dévisser les pommeaux des pieds de lit, de retirer les poignées de la porte et des fenêtres... Il alla même jusqu'à déboîter la coque du téléphone et enlever le cache du téléviseur.

Pour ensuite, naturellement, tout remettre dans son état initial.

Au bout de deux heures d'efforts, trempé de sueur, il dut se rendre à l'évidence : la chambre de Jubé Manneville au château de Curzay ne contenait pas la moindre caméra cachée.

Ou alors, c'était un nouveau modèle, fait d'une matière invisible à l'œil nu.

Évidemment, l'œil électronique pouvait être caché ailleurs que dans cette pièce.

Boris se mit à réfléchir.

Dans quel endroit du château de Curzay, mis à part sa chambre, Julie Manneville était-elle susceptible de se livrer à des galipettes sexuelles en espérant profiter d'un minimum de discrétion ?

En temps normal, Corentin serait allé faire subir à sa caravane le traitement qu'il venait d'infliger à sa chambre.

Mais ici, il n'y avait pas de caravanes.

Il décida d'aller quand-même jeter un œil aux deux petits salons du rez-de-chaussée qui avaient été transformés en studios de maquillage et d'habillage. Un coin entier, séparé du reste de l'espace par un double paravent, était réservé à la star féminine du film. C'est là qu'elle se faisait coiffer, maquiller, et mettait ses différentes tenues de tournage, en fonction des scènes.

C'était là aussi, pensa Boris en débarquant dans le salon de maquillage-habillage improvisé, qu'elle pouvait, si l'envie lui en prenait, jouer à des jeux réservés d'habitude à un cinéma classé X. Évidemment, c'était risqué : le paravent n'offrait qu'une faible garantie d'intimité... et n'empêchait pas les débordements sonores d'être entendus par tout un chacun.

Mais quelque chose lui disait que Julie Manneville était du genre à prendre ce genre de risques... pour peu que le – ou la – partenaire lui inspire un désir suffisamment fort... et urgent.

Corentin profita de ce que l'actrice était en tournage dans le parc pour examiner sa table de maquillage, le portant où étaient accrochées ses différentes tenues, les contours de son miroir... ainsi que les appliques et les moulures des murs de la pièce qui donnaient sur ce « salon privé ».

— Vous cherchez quelque chose ? Je peux vous aider, peut-être ?

Boris se retourna d'un bond et se retrouva face à face avec Helga Koski. Julie Manneville la lui avait rapidement présentée, comme elle lui avait présenté les principaux membres de l'équipe de tournage. Pour tout le monde, Boris n'était pas censé être un flic, mais « un ami ». L'équipe s'était contentée de cette appellation, mais à voir les sourires entendus des acteurs et des techniciens, il était clair qu'ils n'en pensaient pas moins.

Boris ignorait s'ils avaient vu, ou non, la petite séquence qui circulait sur le net. Mais aucun d'entre eux, c'était évident, ne prenait Julie Manneville pour un modèle de fidélité conjugale.

La question de Helga Koski était amicale, mais le ton de sa voix ne l'était pas du tout. Et l'expression de son visage, encore moins.

Dans le genre sportive de haut niveau, elle était superbe. Sculpturale, même. D'une certaine manière, Boris comprenait que Julie ait pu craquer pour elle. Même si, personnellement, elle le refroidissait un peu, avec son mètre quatre-vingts, sa carrure de nageuse et sa musculature de décathlonienne.

En attendant, elle le mettait dans une situation embarrassante, en le surprenant en plein examen du territoire privé de Julie. Elle devait le prendre pour un pervers, un « renifleur de petite culotte », bref, un fétichiste qui cherchait à mettre la main sur un quelconque sous-vêtement de l'actrice, dont il se servirait ensuite pour s'exciter, tout seul dans son coin.

Il décida d'avouer à Helga la moitié de la vérité.

— Je cherche une caméra miniature qui serait cachée quelque part, dit-il, ici ou dans la chambre de Julie. Je m'y connais un peu dans ce genre de gadget ; c'est pour ça qu'elle m'a demandé de venir l'aider.

Comme la Danoise ne se déridait pas, il ajouta :

— Julie est très contrariée à cause d'un film qui circule en ce moment sur le net... Un document strictement intime et privé... Mais j'imagine que vous êtes au courant, puisque vous figurez aussi sur ces images...

Pour la première fois, la préparatrice physique détourna le regard, visiblement gênée. Boris enfonce le clou :

— Julie ne voudrait à aucun prix que ça recommence. Vous comprenez ?

— Oui, fit Helga, soudain beaucoup moins agressive ; presque penaude.

— Alors, enchaîna Boris, je suggère que vous m'aidiez.

— Vous êtes de la police ? demanda l'athlète avec un accent nordique quasi imperceptible.

— Non, mentit Corentin. Julie n'a pas envie que la police soit au cornant

de cette histoire plutôt embarrassante pour elle. Ni la police, ni qui que ce soit d'autre. C'est pourquoi elle m'a demandé d'intervenir à titre privé.

Helga Koski soupira, ce qui eut pour effet de gonfler sa poitrine, légèrement compressée par un body d'athlétisme en lycra ultra-moulant.

— Je... Je suis très embêtée pour Julie, dit-elle. Franchement, je ne sais plus où me mettre, depuis cette histoire. En plus, ça ne nous arrive pas très souvent, de... enfin, vous voyez.

— Je vois parfaitement, fit Boris. J'ai même vu le film. Mais je ne porte pas de jugement sur votre vie privée, ou celle de Julie. Cela dit, j'ai besoin de savoir une chose. Une chose très indiscrete, mais vous comprendrez que c'est pour son bien. Vous qui êtes très... proche d'elle... Est-ce qu'elle a eu d'autres aventures, depuis qu'elle est ici ?

La Danoise eut un vague sourire et se laissa tomber dans un fauteuil, face à Boris. Négligemment, elle balança une de ses jambes par-dessus l'accoudoir, offrant au regard de Corentin le renflement suggestif de son short en lycra moulant, au bas de son ventre plat et dur.

Boris se demanda furtivement si elle cherchait à l'exciter, ou à le provoquer... mais n'en voyait pas la raison. Elle n'était pas non plus attirée par lui, c'était certain. Helga Koski était une lesbienne pure et dure. Un homme à femmes comme Boris les « sentait » au premier regard.

Non, ce genre de pose décontractée, bas-ventre en avant, devait lui venir naturellement, sans « penser à mal ».

— C'est vrai que votre question est très indiscrete, fit-elle. Mais après tout... Julie me fait la gueule, depuis cet... incident, et je peux vous dire qu'il ne s'est plus rien passé, entre elle et moi. Je peux vous affirmer aussi qu'elle n'a baisé avec personne d'autre depuis que nous sommes ici.

— Vous en êtes sûre ?

Helga eut une moue un peu amère :

— Je la connais tellement... Je l'aurais su... à son attitude, à ses regards... Elle me l'aurait même sûrement dit, ne serait-ce que pour m'emmerder.

Boris s'appuya à la table de maquillage, tout près d'elle.

— Et ça vous aurait... emmerdé, comme vous dites ?

La sportive haussa les épaules :

— Vous avez sûrement compris que moi, je ne suis pas bisexuelle, comme elle. Je n'aime que les filles. Et parmi toutes les filles... je n'aime qu'elle.

Corentin se racla la gorge, un peu gêné.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un, dans l'entourage privé ou professionnel de Julie, demanda-t-il, qui, à votre avis, serait susceptible d'être l'auteur de cette... plaisanterie de mauvais goût ?

À l'étonnement de Boris, Helga fouilla dans la veste de survêtement ouverte qu'elle portait par-dessus son top en lycra, et en ressortit un paquet de cigarettes blondes. Elle le tendit à Boris, qui refusa d'un geste :

— Non merci, j'ai les miennes... Je n'imaginais pas une sportive comme vous en train de fumer.

— C'est par périodes, fit la « coach » en allumant une cigarette. En ce moment, vous ne serez pas surpris si je vous dis que je suis un peu stressée, alors... Quant à ce que vous m'avez demandé... Bien sûr, il y a les techniciens de l'image, les chefs-op', les cadresurs, les photographes de plateau... même les preneurs de son. La plupart de ces mecs sont sûrement capables, techniquement, de réaliser un truc pareil. Mais franchement, je n' imagine pas l'un d'eux faire ça. Ils sont tous béats d'admiration devant Julie, quand ils ne sont pas carrément amoureux d'elle... Ou alors, il faudrait que ça soit pour le fric : Julie Manneville, à poil, en train de s'envoyer en l'air avec moi ou avec quelqu'un d'autre... ça vaudrait du pognon. Mais maintenant que c'est accessible gratuitement sur le net... franchement, je ne vois pas l'intérêt. L'intérêt financier, je veux dire.

— J'avais compris, soupira Boris.

Des bruits de conversations animées qui se rapprochaient les avertirent que la journée de travail était finie, ou que le « metteur » avait décrété une pause. Plusieurs personnes envahirent les salons maquillage-costumes, Julie Manneville en tête, vêtue d'une robe imprimée légère style années quarante, l'époque où se situait le film. Le sourire qu'elle affichait s'effaça d'un seul coup en découvrant Helga Koski et Boris Corentin, en conversation devant sa table de maquillage.

Elle se planta devant eux et s'adressa à sa préparatrice physique :

— Si c'est pour lui donner des détails, siffla-t-elle d'un ton glacial, pas la peine : il a vu le film.

— Et toi, tu étais drôlement plus gentille quand il a été tourné, fit Helga en se levant d'un coup.

— Vous avez tort de lui en vouloir, dit Boris quand la Danoise eut disparu, elle n'y est pour rien.

Julie Manneville se laissa tomber sur le siège que son « coach » venait de quitter. Elle avait les cheveux « montés » en un savant assemblage de nattes formant un chignon compliqué.

— Je sais, soupira-t-elle, je suis injuste avec elle. Mais je n'y peux rien si je continue à l'associer à cette... saloperie.

Boris eut une moue :

— Elle ne vous a pas violée, que je sache...

Bien sûr que non, fit Julie avec un geste agacé, mais elle, c'est une gouine notoire ; elle s'en fout, qu'on la voie s'écarter avec une fille. Au contraire,

même... si c'est avec moi, ça va lui donner un prestige pas possible dans la communauté gay ! Tandis que moi, j'ai une image à défendre.

Elle se leva soudain.

— J'ai au moins une heure devant moi, le temps qu'ils mettent en place le prochain plan, dit-elle. J'ai envie de bouger un peu. Vous venez ?

Boris la suivit, par l'entrée principale du château – qui était également celle de l'hôtel –, jusque dans la grande cour d'honneur où les voitures déchargeaient les bagages et les clients avant de se rendre au parking. À gauche, un peu à l'écart, s'élevait une ravissante petite chapelle qui avait le même âge que le château. Julie Manneville s'y dirigea.

— Ça fait des jours que j'ai envie de la visiter, dit-elle, et je n'ai pas encore eu le temps.

Deux minutes plus tard, ils pénétraient dans un lieu qui respirait le mystère, la piété et les secrets de familles aristocratiques. Le Christ en croix défraîchi, la demi-douzaine de bancs alignés, la pierre rongée par le salpêtre, les enluminures murales à moitié effacées par le temps et l'humidité... Ça sentait le frais et l'oubli. La chapelle, inutilisée depuis des lustres, baignait dans ce que Corneille aurait appelé une « obscure clarté », tombée, non pas des étoiles, mais de la porte entrouverte et d'un unique et sombre vitrail.

— C'est le genre d'endroit où des générations d'enfants ont dû venir se cacher, musarda Boris.

— Sûrement, fit Julie. Et probablement aussi quelques amoureux.

Elle lui prit la main et l'entraîna vers le mur, à l'écart de la porte. Puis, d'un geste étonnamment rapide et précis, elle dégrafa sa robe légère, qui tomba sur la pierre comme un simple mouchoir. Dessous, elle était aussi nue qu'on peut l'être.

Boris eut du mal à avaler sa salive. Il n'avait vu que sur un écran d'ordinateur, et avec une assez mauvaise « définition », ce corps dont les lignes et les proportions devaient être proches de la perfection absolue. Ce qu'il avait devant les yeux, à présent, tenait à la fois d'une Vénus de Botticelli et du dépliant central de « Playboy ». Le fantasme absolu, tant pour un fan de cinéma que pour un adorateur du corps féminin, comme lui.

— Tu seras gentil de faire attention aux cheveux, dit Julie Manneville d'une voix suave. Ma coiffeuse a mis deux heures à réaliser cette pièce montée. Pour le reste, tu peux y aller, je ne suis pas en sucre.

Boris secoua la tête :

— On ne devrait... JE ne devrais pas... Vu les circonstances... c'est déraisonnable... très imprudent...

La star lui prit les mains et l'attira à elle.

— Écoute, dit-elle, depuis cette histoire à la con, j'ai les nerfs à vifs et j'ai l'impression d'être une cocotte-minute sur le point d'exploser. Si tu ne me

baises pas maintenant, comme une chienne et de toutes tes forces, je hurle et on croira que tu as voulu me violer. Alors, avoue que ça serait dommage de ne pas profiter de ce que je t'offre ! Sans me vanter, il y en a quelques-uns qui voudraient être à ta place, en ce moment !

Comme Boris hésitait toujours, elle ajouta avec un sourire ensorceleur :

— En plus, ça m'étonnerait qu'il y ait des caméras ici, si c'est ça qui t'inquiète.

Corentin n'osait pas l'avouer, mais c'était ça qui l'inquiétait, en effet.

Soudain, l'argument de Julie lui sembla parfaitement recevable : cette chapelle oubliée était le dernier endroit de la propriété où les voyeurs du web songeraient à surprendre la star en train de faire l'amour.

Du moins, il l'espéra de toutes ses forces. Parce que, pour résister une seconde de plus, il aurait fallu qu'il soit l'un des angelots de pierre ornant l'entrée.

Et il n'était ni un ange... ni en pierre.

CHAPITRE VII



Le gros Rabert, qui avait la bouche pleine en permanence, faillit s'étouffer avec le sandwich beurre-bayonne-cornichons (son troisième de la matinée) qu'il était en train d'attaquer avec sa voracité habituelle. Il venait d'entrer dans le bureau des Affaires recommandées, dont il formait, avec Tardet, la seconde équipe d'élite, et avait découvert son coéquipier, ainsi qu'Aimé Brichot et Marco Pellerin, collés devant l'écran d'un ordinateur portable.

Hilares !

— Rabert ! avait crié Tardet, viens voir ce que Marco a téléchargé sur le net, cette nuit ! Je te jure que ça vaut six mois de paye !

L'interpellé s'était dépêché de coincer sa tête entre celle des autres, façon mêlée de rugby... et c'est là que son sandwich lui était resté en travers de la gorge.

Le document, filmé en caméra cachée, vu la qualité médiocre de l'image et de la lumière, était pourtant suffisamment net pour qu'on reconnaisse sans aucun risque d'erreur ses deux protagonistes.

Qui n'étaient autres que le commandant de police Boris Corentin... et la star du cinéma français Julie Manneville.

En train de forniquer comme des bêtes en rat !

À priori, on se moquait éperdument du décor, mais le cadre de leurs ébats ressemblait à une petite église.

Le blasphème, pour couronner le tout !

— Putain, le salaud ! éructa Tardet.

L'exclamation, loin d'être injurieuse envers Boris, était à la fois admirative et envieuse.

Envieuse, pour des raisons évidentes : Julie Manneville était le fantôme vivant numéro un de tous les mâles français normalement constitués.

Admirative... parce que le film mettait en valeur d'une manière criante les « avantages naturels » de Corentin. Avantages dont la réputation n'était plus à faire, mais dont toute l'équipe constatait pour la première fois « de visu » à quel point elle était justifiée.

Les quatre collègues de Boris retinrent leur souffle quand la virilité impressionnante de ce dernier s'engloutit lentement, centimètre par centimètre, entre les lèvres brûlantes de la star. Ces lèvres qu'un soupçon de collagène avait rendues plus charnues, plus sensuelles encore ; ces lèvres que tous les spectateurs et téléspectateurs avaient vu se coller à celles des plus grandes stars masculines... ces lèvres qui, sous les yeux de quatre flics ébahis, avalaient goulûment le membre tendu comme un arc de l'as des as de la Mondaine.

Sans oser se l'avouer, les quatre collègues de Boris avaient un peu l'impression que c'était à eux aussi que Julie Manneville pratiquait cette fellation... par Corentin interposé.

— Ah, l'enfoiré ! s'écria Rabert avec le même respect quasi mystique que Tardet avant lui, quand Julie Manneville prit appui contre le mur de pierre et offrit sa croupe sublime aux assauts de Boris, comme une chatte en chaleur qui creuse les reins pour mieux s'offrir au mâle.

Lequel mâle – Corentin, en l'occurrence – ne se fit pas répéter la proposition, ni expliquer le mode d'emploi, et se rua en elle de toute sa longueur, d'un irrésistible coup de reins.

Le film n'avait pas de bande sonore, mais à l'expression de bonheur quasi douloureux de l'actrice et à sa bouche grande ouverte, on pouvait presque entendre le feulement de bonheur qu'elle poussait.

Ou qu'elle avait dû pousser. Car le document, téléchargé la nuit précédente par Marco Pellerin lors de son escapade nocturne sur « Acqlite », avait été tourné au plus tard la veille. C'est-à-dire le lendemain de l'arrivée de Corentin au château de Curzay, près d'Angoulême, où Jubé Manneville tournait son prochain film.

Ce que Tardet avait commenté d'un laconique :

— Il n'a pas perdu de temps !

Huit paires d'yeux étaient scotchées au moniteur.

— Putain, qu'est-ce qu'il lui met ! murmura Marco Pellerin, admiratif. On a beau dire, mais notre boulot, ça a quand-même de bons côtés !

Le gros Rabert eut un rire étouffé par le morceau de sandwich qu'il avait dans la bouche :

— De bons côtés quand on s'appelle Boris Corentin, dit « bite d'or », dit « au bonheur des daines », dit « quatre heures de queue »...

— Jaloux ! rigola Pellerin.

— Je ne dis pas le contraire, avoua Rabert. N'empêche que toi ou moi, on peut toujours suivre Julie Manneville pendant tout un tournage, et même pendant toute sa carrière, on n'est pas près de se retrouver entre ses cuisses !

— Vous avez fini vos conneries, oui ?

Il y eut un blanc, après la phase qu'Aimé Brichot venait de lâcher dans un soupir accablé. Des quatre spectateurs attentifs aux performances sexuelles de Boris, Aimé était le seul à ne pas s'exciter comme un *tifosi* aux exploits de la « Juve ». Bien sûr, il avait regardé attentivement le « document », mais sans sauter de joie, ni faire de commentaires enthousiastes.

— Je ne sais pas si vous avez la moindre idée de la merde dans laquelle on est, avec ce truc-là ! fit-il en désignant l'écran où Corentin, en fin de séquence, se vidait avec des rugissements silencieux, collé au ventre de Julie Manneville. Vous trouvez peut-être ça hilarant, mais je vous promets que Baba, lui, ça ne va pas l'amuser du tout ! Mais alors, pas du tout ! Et j'espère pour Boris qu'il a passé un moment agréable avec cette fille, parce que le patron est capable de le mettre à pied, après une histoire pareille !

— On pourrait peut-être éviter de lui montrer le film ? suggéra timidement Tardet.

— Trop tard, confessa Marco Pellerin. J'ai été obligé de le transmettre à Jeannot-la-Science, qui l'a transmis à Badolini. La voie hiérarchique... On ne pouvait pas faire autrement.

Personne ne trouva plus rien à dire. Et le profond soupir d'Aimé Brichot résonna dans un silence pesant.

— Vous êtes une queue ! Vous m'entendez, Corentin ? Une queue ! Même pas : une bite ! Une grosse bite avec des poils à la place du cerveau ! J'ai eu le ministre de l'Intérieur en personne au bout du fil il y a une heure ! Il m'a convoqué sur-le-champ ! Vous m'entendez ? Convoqué comme un citoyen lambda ! Moi ! Parce que lui aussi, figurez-vous, il a des subordonnés qui s'amuse à « surfer sur le web », comme on dit ! Et en faisant du surf, sur

quoi est-ce qu'ils sont tombés ?...

— Mais je le sais, patr...

— Taisez-vous ! Ils sont tombés sur celui que je prenais pour un flic d'élite, mon fils spirituel, moi en plus jeune, en train de baiser une actrice qu'il était censé surveiller et protéger contre de nouvelles intrusions dans sa vie privée ! Et au lieu de ça, qu'est-ce qu'il fait, ce flic d'élite, ce soi-disant as des as de la Mondaine ? Il s'exhibe avec elle devant les caméras ! C'est quoi, la prochaine étape, Corentin ? Un live-show sur TF1 avec vous deux en vedettes, commenté en direct par Jean-Pierre Foucault ?...

Boris n'avait jamais vu, ou entendu, Badolini dans cet état de rage hystérique. Ça faisait un quart d'heure que le chef de la Mondaine l'insultait au téléphone, pratiquement sans respirer. Pour affronter la fureur de son supérieur hiérarchique, Boris s'était carrément couché sur son lit, dans sa chambre du château de Curzay. Histoire de laisser passer l'orage.

Mais l'orage ne passait pas.

— Je ne sais pas ce qui me retient de vous faire passer en cour martiale ! hurla l'organe tabagique de Badolini dans l'écouteur.

— Sûrement le fait qu'on n'est pas dans l'armée, patron, suggéra calmement Boris. Écoutez...

— Écouter quoi ! aboya Badolini de plus belle. La seule chose que j'écoute, en ce moment, c'est l'immense rigolade qui s'élèvera de Lille à Marseille, de Brest à Strasbourg, et qui nous couvrira de honte et de ridicule, quand ces... images, si on peut appeler ça comme ça, seront reproduites dans la presse ! Je vois d'ici la manchette du « Canard enchaîné » : « Pour maigrir, Julie Manneville se met au poulet ! » Et « Libé » ? Vous imaginez « Libé », ces bouffeurs de flics ? « Julie Manneville jouit d'une protection policière ! » Et « le Figaro », ces cathos faux-culs : « Les relations Mondaine de Julie Manneville » ! Et je vous passe « Télérama »...

— C'est ça, patron, passez-moi « Télérama », le coupa Boris, qui commençait à en avoir plus qu'assez. Je crois que j'ai compris le message : j'ai déshonoré la police, le ministère de l'Intérieur, la France, et vous, par la même occasion ! Je vous répète que je regrette sincèrement ce qui s'est passé, mais que je ne peux malheureusement pas remonter le temps pour défaire ce qui est fait. Alors finissons-en, voulez-vous : si je suis viré de la police, dites-le moi une bonne fois pour toutes.

Boris avait espéré que ces paroles calmeraient la fureur badolinienne. Au lieu de ça, le chef de la Mondaine s'arracha la gorge dans une quinte de toux d'une bonne minute, et reprit de plus belle après un bref silence, le temps, sans doute, de rallumer une de ses Job Spécial corses :

— Non, Boris, vous n'êtes pas viré ! Ça serait trop facile ! On fout la merde et on se tire en laissant les autres faire le ménage. C'est vous qui allez nettoyer les écuries d'Augias ! [4] Je vous charge de sauver la situation, s'il

reste quelque chose à sauver, ce dont je doute, et surtout, de résoudre cette enquête avec la vélocité de Schumacher dans sa Ferrari ! C'est la seule chance que vous ayez de retrouver grâce aux yeux de l'opinion publique, mais surtout du ministre. Lequel a été sans détours. Je vous le cite mot pour mot : « Si votre queutard n'élucide pas cette affaire en moins d'une semaine, je jouerai au bowling avec votre tête et à la pétanque avec ses couilles ! » C'est assez clair, ou faut que je vous l'épèle ?

— C'est clair, patron.

— Alors qu'est-ce que vous foutez, encore pendu au téléphone ? hurla Badolini avant de raccrocher.

Boris s'effondra sur son lit. La tête lui tournait comme si on venait de l'enfermer pendant une heure dans un tambour de machine à laver. Dans les brumes d'un cerveau qu'il essayait de remettre en marche, il essaya encore une fois de comprendre ce qui s'était passé.

Julie l'avait attiré dans la chapelle du château, non par passion pour l'architecture religieuse, mais dans la ferme intention de faire... ce qu'ils avaient fait. Elle avait donc sûrement calculé son coup en repérant cet endroit où, dans son esprit, personne n'aurait pu songer à cacher des caméras.

En y entraînant Boris, elle tenait donc bien à ne pas se faire surprendre une nouvelle fois.

Autrement, elle n'avait qu'à l'« inviter » dans sa chambre, ou le rejoindre dans la sienne, ce qui eût été moins pittoresque, mais plus confortable.

Il fallait croire que ceux que Boris avait pris l'habitude d'appeler « les voyeurs du web » avaient prévu le raisonnement de l'actrice...

Décidément, ils étaient plus forts que Corentin ne l'avait imaginé... puisque lui-même était tombé dans le piège.

Plusieurs coups frappés sèchement à sa porte l'arrachèrent à ses réflexions. Avec un soupir, il se leva et alla ouvrir.

Julie Manneville était là, le fixant d'un regard chargé de colère et de mépris.

Boris voulut sourire, tenter de dire quelque chose... mais avant qu'il n'ait pu prononcer un mot, elle le gifla violemment, par deux fois. Un « aller-retour » cinglant, dans la plus pure tradition hollywoodienne.

Sauf que cette paire de baffes-là n'était pas du cinéma.

L'actrice disparut sans avoir prononcé un mot. Mais elle avait été suffisamment éloquente.

Boris avait à peine refermé la porte de sa chambre que son téléphone sonna de nouveau.

Probablement Baba, qui a oublié de me faire ses amitiés, soupira-t-il en s'allongeant sur le lit et en tendant le bras pour attraper le combiné sur la table de chevet.

— Salut, vieux frère, c'est moi !

Corentin éprouva un soulagement qui ressemblait à du bonheur, en reconnaissant la voix d'Aimé Brichot.

— Ici, tout le monde a vu le film où tu apparais avec Julie Manneville, enchaîna celui-ci.

— Vous avez dû passer un bon moment...

— Personnellement, ça ne m'a pas fait rire. Et j'imagine que Baba non plus. Tu as eu de ses nouvelles ?

— Oh oui ! fit Boris. Il vient de passer vingt minutes non stop à m'insulter au téléphone ! Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

Brichot toussota :

— On peut le comprendre, remarque...

— Je m'attendais même à ce qu'il me vire, enchaîna Corentin. Au lieu de ça, il m'a ordonné de résoudre l'affaire et de mettre le turbo. Ordre du ministre en personne. Il paraît que Baba risque de sauter en même temps que moi, si on ne réussit pas.

— Je sais, fit Aimé, il m'a transmis le message, à moi aussi.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir, embraya Corentin : que tu me donnes de bonnes nouvelles. Par exemple, que tu m'annonces que Jeannot-la-Science a réussi à remonter jusqu'aux expéditeurs de ces documents, sur le web.

— Désolé... rien à signaler de ce côté-là. Au fait, comment vont tes relations avec Julie Manneville, depuis cet... incident ?

— Ça s'est nettement rafraîchi, euphémisa Boris. Visiblement, elle me tient pour responsable de cette... bavure. Elle n'a pas tout à fait tort. Mais je t'avoue que cette chapelle à moitié abandonnée est le dernier endroit où j'aurais pensé à aller chercher une caméra cachée...

Au bout du fil, Brichot eut une sorte de hoquet un peu triste.

— Navré de ne pas pouvoir t'aider plus que ça, vieux frère, dit-il. Je ne peux t'offrir que mon soutien moral.

— Je sais, Mémé. C'est déjà pas mal, merci. On se rappelle.

Il raccrocha. On venait une nouvelle fois de frapper à sa porte.

Décidément, c'est une gare, ici ! murmura-t-il pour lui-même en allant ouvrir, non sans une pointe d'appréhension, en se demandant qui, cette fois, était venu le gifler, ou l'insulter.

Il ouvrit et se trouva face à une ravissante fille qu'il avait remarquée sans trop faire attention à elle, accaparé qu'il était par Julie Manneville. Si sa mémoire était bonne – et elle l'était – cette fille était actrice, elle aussi. Mais, loin d'être une star comme Julie, elle ne tenait qu'un tout petit rôle dans le film.

N'empêche qu'elle gagnait à être vue de près : brune aux cheveux courts,

longiligne avec des petits seins hauts et durs qui pointaient sous son tee-shirt, des jambes interminables et des attaches très fines, elle avait en prime un petit nez retroussé, des taches de rousseur, des yeux noisette pétillants comme du champagne et un sourire à faire fondre la banquise.

Oui, décidément, Boris était tout prêt à lui prédire une belle carrière... si les petits cochons ne la mangeaient pas, comme disait une vieille expression populaire.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, mademoiselle ?...

— Patricia. Patricia Lannes. Je suis comédienne, je joue un petit rôle dans le film de Simon Lemoine.

— Je sais, fit Boris, je vous ai remarquée.

Le sourire de la jeune femme s'élargit.

— Ah bon ? dit-elle. Je n'aurais pas cru.

— Une jolie fille comme vous ! badina Corentin, il faudrait être aveugle !

Patricia eut un petit gloussement satisfait.

— Moi non plus, je ne suis pas aveugle, fit-elle en s'avancant imperceptiblement à l'intérieur de la chambre de Corentin. Je vous avais remarqué, moi aussi. Mais depuis qu'un copain m'a montré ce film de vous et Julie, qu'il a trouvé sur le net...

« Oh, non ! pensa Corentin, il ne manquait plus que ça !... »

La jeune femme referma la porte derrière elle et s'y appuya avant de continuer :

— ... Je ne pense plus qu'à une chose : rejouer la scène avec vous, en prenant la place de Julie.

Elle gloussa :

— Ça sera la seule chose, sur ce film, pour laquelle j'aurai été traitée sur un pied d'égalité avec elle...

Boris, qui avait d'autres soucis en tête, songea brièvement à la mettre dehors. Mais il changea très vite d'avis. Patricia était belle comme le jour, délicieuse, et mourait d'envie de faire l'amour avec lui.

Ça n'aurait pas été gentil de la décevoir.

Et puis, il fallait bien reconnaître qu'elle était la seule bonne nouvelle de la journée...

CHAPITRE VIII



Ce matin-là, la cascade hiérarchique française fonctionna, selon son habitude, comme un embrayage automatique parfaitement huilé. Le service courrier du ministère de l'Intérieur transmit au cabinet du ministre une lettre reçue le matin même place Beauvau. [5] Le ministère en recevait des milliers, mais celle-là sortait suffisamment du lot pour que le chef du service courrier crût devoir la signaler à l'attention des étages supérieurs. L'un des membres du cabinet du ministre, après l'avoir examinée, la soumit au chef de cabinet. Lequel la parcourut avec une moue perplexe et teintée d'inquiétude, laissant prévoir que le document allait poursuivre son ascension. De fait, dix minutes plus tard, il était entre les mains du ministre lui-même. Son expression contrariée se renfroigna carrément à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

Il y avait de quoi.

La feuille portait l'en-tête d'un certain « Mouvement Ordre et vertu », ou « M.O.V. », qui annonçait qu'il venait d'engager sa « croisade » pour le « retour aux valeurs de l'Occident chrétien. » La première priorité du « M.O.V. » était de « nettoyer la France du vice et de la pourriture morale ».

— Vaste programme ! murmura le ministre pour lui-même en reprenant un mot célèbre du général de Gaulle, avant de continuer sa lecture.

Laquelle s'avéra de moins en moins drôle. Après avoir rappelé les débuts

de son « action » : discréditer « la lie du show bizness », le « M.O.V. » annonçait son intention de s'en prendre ensuite aux « politicards » et « magouilleurs de tous les bords, de tous les sexes, et à tous les niveaux de la hiérarchie ».

Le ministre avait esquissé un sourire au rappel des « actions » entreprises contre Julie Manneville, Zéfira Zineman, Valérie Icare et Antoine Rudé. Ainsi, c'étaient les auteurs de cette lettre anonyme, ces gens qui se faisaient appeler le « M.O.V. », qui avaient pris et diffusé sur le web ce film où Julie Manneville s'envoyait joyeusement en l'air avec sa préparatrice physique ! Ce film, qui lui avait valu un coup de fil indigné de la star en personne ! Le ministre et elle ne se connaissaient pas et ne s'étaient jamais rencontrés. Mais quand on s'appelle Julie Manneville, on estime forcément qu'on a tous les droits, y compris celui de mobiliser le ministre de l'Intérieur lui-même pour s'occuper de ses problèmes personnels.

Le haut fonctionnaire avait « refilé le bébé » au directeur de la RJ. ; lequel avait transmis le dossier au patron de la Mondaïne. Le ministre, lui, s'était empressé d'oublier toute l'affaire... Jusqu'à ce que ses subordonnés se croient obligés de lui montrer la dernière « création » des cinéastes anonymes du web : un document filmé représentant Julie Manneville en pleines galipettes avec le policier de la Brigade mondaïne à qui on avait confié l'affaire ! Secrètement jaloux du flic en question, un certain Corentin, le ministre avait sévèrement « remonté les bretelles » à son supérieur, Charlie Badolini. Mais dans le fond, tout ça, dans son esprit, n'avait pas plus d'importance qu'une mauvaise blague.

Seulement voilà que la mauvaise blague devenait carrément sinistre !

C'est vrai, le début de la lettre du « M.O.V. », celle qui concernait Julie Manneville et les autres personnalités du show-biz, l'avait fait sourire. Mais la seconde partie, où il était question des politiques, beaucoup moins.

En lisant la lettre du « M.O.V. », le ministre de l'Intérieur évoqua mentalement avec un frisson d'horreur toutes les vilaines « casseroles » dont il avait connaissance, et qui pourraient prochainement se retrouver sur le net.

Il releva la tête vers son chef de cabinet.

— Vous croyez que ces types-là sont sérieux ? demanda-t-il en tâchant de ne pas laisser deviner ses inquiétudes.

L'interpellé n'hésita pas longtemps :

— Pour ce qui est de leurs motivations, ce sont probablement les zozos habituels : des groupuscules clandestins, extrême-droite tendance néo-nazie, mâtinée d'intégrisme catholique. Moitié « Mein Kampf », moitié révisionnistes, le genre qui collectionne les ceinturons de la Waffen SS et les grenades à manche de la Wermarcht pour se donner des frissons. Politiquement dérisoire. Leur capacité de nuire, en revanche, est réelle, comme ils l'ont déjà prouvé en réalisant ces films sans qu'on sache comment,

et en les diffusant sur le net sans qu'on puisse déterminer d'où ça vient.

— Il me semblait pourtant avoir déjà demandé au directeur de la PJ de s'occuper de ça, râla le ministre. Vous avez eu des nouvelles ?

— Non, monsieur, fit le chef de cabinet en ajoutant, penaud : J'avoue que ça m'est sorti de la tête. Ça semblait tellement insignifiant...

Son supérieur le fusilla du regard :

— Oui, eh bien, il semblerait que ça ne le soit pas tant que ça. Passez-le-moi !

— Qui ça, monsieur le ministre ?

— Le directeur de la P.J. ! Pas le Pape !

Trente secondes plus tard, le directeur de la Police judiciaire se faisait copieusement engueuler par le ministre de l'Intérieur pour n'avoir pas encore résolu une affaire qu'il s'était contenté de confier à la Mondaine.

Et deux minutes après, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade mondaine, recevait un appel furieux du chef de la PJ.

— Alors, Badolini, cria ce dernier, qu'est-ce que vous foutez avec cette histoire de caméras cachées et de films sur le net ? Je viens de me faire passer un savon par le ministre en personne ! Figurez-vous qu'il a reçu ce matin une lettre signée d'un mouvement clandestin, une bande de dragons de vertu qui veulent nettoyer la France et qui menacent de s'en prendre, non plus aux acteurs, mais aux responsables politiques eux-mêmes et...

— Je sais, l'interrompit Badolini.

— Quoi ?

— Je suis au courant, monsieur le directeur. La Mondaine a reçu un double de cette lettre. La police scientifique est déjà dessus et j'ai fait spécialement venir des profilers pour étudier le document. S'il a quelque chose à nous apprendre, il parlera, croyez-moi.

Cueilli à froid par la réplique de Badolini, le directeur de la PJ. se calma d'un seul coup.

— Bien, dit-il... C'est très bien, Badolini. Je compte sur vous pour me tenir informé des moindres éléments d'information, n'est-ce pas ?

— Naturellement, monsieur le directeur.

Badolini raccrocha et leva un regard lourd vers les trois personnes qui se trouvaient dans son bureau : Aimé Brichot, Jeannot-la-Science, et Olivier Sazerat, le « profiler » dont il venait de parler à son supérieur.

— Vous avez entendu, messieurs... dit-il dans un nuage de Job Spécial.

Ce n'était pas une question, mais une constatation, vu qu'il avait actionné la touche « haut-parleur » de son téléphone pour faire profiter tout le monde de sa conversation.

— Maintenant que nous sommes entre nous, poursuivait-il, je peux arrêter de jouer la comédie et dire les choses comme elles sont : on n'avance pas. Et si on n'avance pas, l'affaire ne sera pas résolue dans les délais exigés par le ministre. Et si elle n'est pas résolue dans les délais, c'est bien simple : je saute ! Et Boris aussi, par la même occasion !

Aimé Brichot se racla discrètement la gorge.

— En tout cas, dit-il, je comprends qu'ils n'aient plus un poil de sec, dans les hautes sphères du gouvernement. Parce que si on se met à voir sur le net des films du même tonneau que les premiers, mais avec nos chers ministres dans les rôles principaux...

— Pourquoi veux-tu que ça s'arrête aux ministres ? glissa Jeannot-la-Science de sa voix flûtée en levant les yeux vers des hauteurs... présidentielles.

— Jeannot ! cria Badolini en frappant du poing son sous-main en cuir de Cordoue. Vous êtes fou !

Le patron de la Mondaine passa un doigt tremblant dans le col de sa chemise. Il transpirait, rien qu'à ce que venait de suggérer Jeannot-la-Science.

Nerveusement, il alluma une Job Spécial au mégot de la précédente.

— Est-ce que par hasard, fit-il, quelqu'un, quelque part, aurait quelque chose de positif à nous apprendre ?

Olivier Sazerat, le « profiler », leva une main de bon élève.

— Oui ? grogna Badolini.

— Eh bien, nous avons tout de même un peu avancé en examinant la lettre, dit le profiler. L'orthographe et la grammaire sont parfaites, ce qui prouve que nous avons affaire à des gens d'un certain niveau d'éducation. Ça réduit notre champ de recherches, dans la mesure où le justicier anonyme d'extrême-droite, voire néo-nazie, est le plus souvent d'origine très modeste, d'un très faible niveau scolaire, limite illettré. De plus, son quotient intellectuel est généralement très faible... au point, parfois, de frôler le retard mental.

Badolini souffla un nuage de fumée par le nez. Ce qui, avec sa tête ronde et dégarnie, ses yeux roulant dans ses orbites, lui donna l'air d'un petit taureau furieux, sur le point de charger.

— Vous êtes en train de nous dire, fit-il, que nous avons affaire à des fils de bourgeois ?... À des intellectuels ?

Le profileur hocha la tête :

— Je n'irais pas jusque-là. Si c'était le cas, il y aurait inévitablement, dans cette lettre, une formule, une tournure de phrase, ne serait-ce qu'un mot un peu moins... quotidien, un peu plus... raffiné.

— Je ne vois pas pourquoi, fit Brichot en haussant les épaules. À leur

place, j'évitais les fioritures pour ne pas me trahir.

Sazerat eut un sourire qu'Aimé trouva légèrement condescendant :

— Oui, dit le profileur, mais vous n'êtes pas à leur place. Croyez-en ma longue expérience : les gens qui ont de belles origines ou un haut niveau d'éducation ne peuvent pas s'empêcher de le montrer. C'est comme un réflexe incontrôlé. Une seconde nature...

Badolini soupira lourdement.

— Bien... fit-il. Je ne suis pas sûr qu'on soit tellement plus avancé, mais il va falloir s'en contenter. Brichot...

— Oui, patron ?

— Appelez cette espèce d'animal en chaleur de Corentin et dites-lui de ma part que si mademoiselle Manneville l'autorise à sortir cinq minutes de son lit, qu'il en profite pour reformer équipe avec vous et se remettre au boulot ! Et rappelez-lui ce que je lui ai déjà dit : vous avez une semaine !

CHAPITRE IX



Boris s'arrêta de marcher et, face au bras de mer couvert de mouettes qui séparait Trouville de Deauville, prit une inspiration aussi profonde que possible.

— Bon Dieu, fit-il, ce que j'aime ça : ce mélange de sel et de varech, d'embruns et d'eau salée.

Aimé Brichot, à côté de lui, tordit sa fine moustache en un sourire malicieux :

— Le fait est, dit-il, qu'ici ça sent les algues, alors qu'au château de Curzay... ça sentait plutôt la moule.

Corentin fixa Brichot d'un air consterné. Mais celui-ci, indifférent, se tenait les côtes.

— Excuse-moi, Boris, fit-il en hurlant de rire à sa propre plaisanterie, je sais que c'est de très mauvais goût, mais je n'ai pas pu résister !

Corentin soupira longuement et reporta son attention sur le célèbre paysage de villégiature normande qu'il avait sous les yeux.

Il était ravi d'être ici avec Aimé, même si celui-ci pratiquait soudain un humour dont la lourdeur ne lui ressemblait pas. Enfin... n'importe qui avait le droit de changer de style. Et cet « écart » de la part de Brichot montrait bien à

quel point tout le monde, dans les services, avait été secoué par la « bavure » d'un genre un peu particulier qu'il avait commise avec Julie Manneville.

Boris n'avait même pas tenté de leur expliquer que ça n'était pas entièrement de sa faute, que c'était elle qui avait pris l'initiative, qu'elle l'avait pratiquement violé... Même si c'était vrai, ça aurait été ridicule, indigne de lui. Et surtout, inutile. Parce que, dans le fond, personne ne lui reprochait d'avoir eu des rapports sexuels avec Jubé Manneville. Il n'y avait pas un homme, à la PJ (où tout le monde, bien sûr, avait vu le film) qui n'aurait pas donné son testicule gauche pour être à sa place. Badolini lui-même, dans le fond, et quoi qu'il en dise...

Non, ce qu'on lui reprochait, c'était de s'être laissé filmer. En d'autres termes : piéger comme un bleu. Parce qu'un pareil manque de vigilance, et même de professionnalisme, ça n'était pas digne de l'as des as de la Mondaine, le légendaire Boris Corentin.

Lequel avait intérêt à redorer le plus vite possible le blason entaché de sa réputation. Du coup, quand Aimé l'avait appelé pour lui faire un petit topo sur la lettre du M.O.V., les constatations du profileur, l'énervement du ministre et l'ultimatum de Badolini, il s'était enfermé dans sa chambre pour un exercice de « pressage de citron » en mode catastrophe. Il fallait absolument trouver une idée, une direction, une suite... quelque chose qui leur permettrait de rebondir. De sortir de cette impasse. Et vite.

Et il avait trouvé.

Ça n'était pas garanti infaillible à cent pour cent, bien sûr, mais si son flair et son instinct ne l'avaient pas totalement abandonné... les probabilités jouaient plutôt en sa faveur.

En respirant l'air marin de la côte normande, Boris avait l'impression d'être entré dans un purgatoire qui n'était malgré tout pas si désagréable. Il faisait beau, le raz-de-marée des Parisiens du week-end, qui envahiraient les « Planches » de Deauville et les petits restaurants de poissons de Trouville, était encore loin... Il régnait ici une espèce de paix qui vous donnait l'impression d'être à l'abri de tout. Et surtout des ennuis. Une sérénité franchement apaisante.

Parce qu'au château de Curzay, l'atmosphère était devenue carrément irrespirable depuis l'« incident ».

Sans l'évoquer ouvertement, bien sûr, toute l'équipe de tournage avait entendu parler du fameux « document » qui circulait sur le net. Et il y avait fort à parier que tout le monde s'était débrouillé pour le visionner d'une manière ou d'une autre. Et on pouvait imaginer à quel point ils s'étaient régautés...

Mais Boris avait pu constater une autre règle en vigueur dans les milieux du cinéma : chacun et chacune est totalement inféodé à la star du film – du

moins, tant que dure le tournage. Julie Manneville faisait ostensiblement la gueule à Boris, ne lui adressait plus la parole, ne le gratifiait même plus d'un regard... du coup, par une sorte d'instinct grégaire et servile, tout le monde en faisait autant.

Mais alors, tout le monde ! Depuis le metteur en scène jusqu'à la maquilleuse, en passant par les machinos et la costumière. Même le personnel du château-hôtel !

Il aurait eu la lèpre ou n'importe quelle maladie hautement contagieuse, on l'aurait traité avec plus d'humanité.

Certaines personnes, d'ailleurs, Boris le sentait, ne se détournaient pas de lui par conviction personnelle... mais uniquement par crainte d'être surpris par Julie en train de lui parler !

Une crainte qui, parfois, allait jusqu'à la terreur.

Même la délicieuse Patricia Lannes s'était mise à faire comme s'il était soudain devenu transparent. Et autant, de la part des autres, ça laissait Boris indifférent, autant, de sa part à elle, ça le blessait. Parce que la petite séance qu'ils s'étaient offerte, juste après que Julie Manneville fut venue gifler Boris dans sa chambre (ce que Patricia ignorait encore), avait laissé la jeune comédienne en sueur, désarticulée sur le lit de Corentin, ravagée par le plus violent orgasme qu'elle avait eu depuis des années ! C'était elle-même qui le lui avait dit, aussitôt après avoir retrouvé un semblant de souffle. Et avec une voix, un regard, qui ne laissaient aucun doute sur sa sincérité.

Boris soupira discrètement en y repensant. Encore une de ces petites « trahisons » qui font partie de la vie. Il faut faire avec, faute de tout à fait s'y habituer...

Il n'avait pas été surpris que personne ne lui dise au revoir, quand il avait discrètement quitté le château. Sans regret. De toute façon, il était persuadé qu'il n'avait plus rien à apprendre ici.

À Trouville, par contre...

Détournant son regard de la mer et des mouettes, il le reporta sur le marché aux poissons qui, comme tous les matins, déroulait le long du quai ses étalages scintillants d'écailles. Comme chaque matin, les chalands se pressaient devant le butin des chalutiers : restaurateurs voulant garnir leur carte de la pêche du jour, simples particuliers en quête d'un menu original pour ce soir... plus un petit groupe de gens qui formaient une masse compacte au milieu du reste. Ce noyau était formé d'hommes, exclusivement, tous vêtus de costumes-cravates, descendus une demi-heure plus tôt de trois voitures garées un peu plus loin. Ils n'achetaient rien, mais s'arrêtaient à tous les stands sans exception, serrant la main du poissonnier en échangeant quelques phrases. On aurait dit que toutes ces conversations étaient minutées, tant elles semblaient durer exactement le même nombre de secondes.

Pas besoin d'être de la police pour reconnaître au premier coup d'œil

l'homme politique en campagne, entouré de son « staff » électoral.

Et pas besoin non plus d'être un physionomiste professionnel pour reconnaître l'homme qui marchait au centre du groupe, celui qui serrait toutes les mains, celui qui parlait. Celui qui, dans son sillage, entraînait une foule grossissante de badauds et de curieux.

Il y avait de quoi provoquer un début d'émeute ! Parce que l'homme en question n'était autre que Lucas Ardenne, l'une des plus grandes vedettes du cinéma hexagonal. La quarantaine avancée mais superbe, le cheveu poivre et sel, l'œil brillant et le sourire charmeur, Lucas Ardenne, depuis vingt ans, avait tenu, non seulement les premiers rôles, mais aussi les plus belles actrices européennes dans ses bras.

Parmi lesquelles Julie Manneville, si la mémoire de Boris était bonne.

Mais depuis quelques années, la carrière du « gentleman charmeur », comme le surnommaient les revues de cinéma, s'essouffait un peu. Et quand il avait annoncé, quelques mois plus tôt, sa décision d'« entrer en politique », les gens n'avaient été qu'à moitié surpris. Et personne n'avait été tout à fait dupe, quand il avait affirmé haut et fort que ce nouveau départ correspondait à une vocation enracinée chez lui depuis longtemps, et n'avait rien à voir avec le « creux de la vague » où se trouvait sa carrière d'acteur. « Est-ce que Arnold Schwarzenegger était au creux de la vague, quand il a abandonné le cinéma pour devenir gouverneur de Californie ? » lançait-il systématiquement à ceux qui l'accusaient d'avoir cherché en politique les succès que le cinéma ne lui donnait plus. Et quand on lui répliquait que les « passerelles » entre le showbiz et le service public n'étaient pas dans les mœurs françaises, il répliquait qu'il était temps de les construire.

De toute façon, Boris ne se préoccupait absolument pas de la sincérité des motivations de ce nouveau-venu de la politique... qui était un vieux routier du spectacle. C'était autre chose qui l'avait poussé à le suivre à la trace tout au long de sa première campagne électorale, dans la circonscription qu'il s'était choisie : la Haute-Normandie. Non qu'il en fût originaire, mais il possédait une résidence secondaire près de Honfleur. Ce qui lui permettait de joindre l'utile à l'agréable : aller « sur le terrain » dans ce qu'il considérait déjà comme « sa » circonscription, et retrouver chaque soir le confort douillet de sa gentilhommière.

Oui, c'était autre chose, qui avait éveillé l'instinct du chasseur, chez Corentin...

— Dis donc, Boris, fit Brichot qui, lui aussi, suivait de loin le futur acteur. Moi, je veux bien que ses nouvelles ambitions politiques fassent de Lucas Ardenne une cible idéale pour ces espèces de fous de la vertu du « M.O.V. », mais quand même... Ce n'est pas parce qu'ils ont dit qu'ils allaient s'attaquer aux politiques que ça va forcément tomber sur celui-là !

Boris eut une moue qui pouvait signifier beaucoup de choses.

— Tu as peut-être raison, fit-il sur un ton révélant qu'il pensait le contraire. Mais moi, mon petit doigt me dit que c'est à Lucas Ardenne que le « M.O.V. » va s'attaquer maintenant.

Brichot hocha la tête en tortillant sa moustache :

— Pourquoi ? Il a une maîtresse ? Le M.O.V. a filmé leurs ébats clandestins et s'apprête à diffuser ça sur le net ?

— Il a une femme, mais je ne crois pas qu'il ait une maîtresse, fit Boris sans perdre Ardenne des yeux.

Derrière ses verres de myope léger, le visage d'Aimé exprimait la plus profonde incompréhension.

— Alors quoi ? fit-il, il a négligé de payer une contravention ?...

Corentin cessa de regarder Ardenne pour tourner vers Aimé Brichot un sourire que ce dernier connaissait bien : celui qu'avait sa flèche quand il s'apprêtait à sortir un as de sa manche.

Au sens figuré, bien sûr.

— Je vais t'avouer quelque chose, mon vieux Mémé, dit Boris : mon instinct a été un tout petit peu aidé...

— Ah bon ? fit Brichot, et par quoi ?

— Par un « blanc » [6] qui dormait sagement au fond du coffre de Baba, coffre que j'ai exploré à tout hasard...

Les yeux d'Aimé s'écarquillèrent :

— Ne me dis pas que tu en as déniché un sur Lucas Ardenne !...

— Eh si ! fit Boris avec un sourire félin. Et il est d'une lecture édifiante, crois-moi ! Figure-toi qu'il y a quelques années, notre séducteur de l'écran s'est fait piquer dans une raffe, une nuit, dans les jardins des Tuileries...

— Qui sont notoirement un lieu de rendez-vous pour homosexuels, compléta Brichot. Mais ne me dis pas que...

— Si !

— Non ! Pas lui ! Pas Lucas Ardenne ! Tu plaisantes ! C'est LE séducteur incarné ! L'homme à femmes par excellence ! C'est bien simple, on... on dirait toi !

Boris éclata de rire :

— Merci du compliment, Mémé ! Mais franchement, je préfère que tu t'abstiennes de ce genre de comparaison. Parce que moi, personne ne m'a jamais surpris aux Tuileries en train de faire une gâterie à un jeune Portugais ! Et mineur, qui plus est !

Aimé Brichot en resta les yeux ronds et la bouche ouverte, comme un poisson sur le pont d'un chalutier :

— C'est pas possible...

Boris lui administra une claque sur l'épaule :

— Remets-toi, vieux frère. Tout est possible, dans la vie. Et surtout dans le domaine mystérieux de la sexualité humaine, on est payés pour le savoir !

— Bon, fit Aimé qui récupérait lentement du choc, si tu me le dis... Et cette histoire date de combien de temps ?

— Oh, une quinzaine d'années...

Je vois, dit Brichot. Mais depuis, il est devenu un acteur célèbre et par surcroît, il vient d'entrer en politique. Il n'est quand même pas fou au point de recommencer aujourd'hui ce genre de... fantaisies !

— Non, rigola Boris, je le vois mal, en effet, aller draguer les garçons dans les lieux publics. Mais quand on a ce genre de pulsions, elles ne vous lâchent pas comme ça, acteur célèbre ou pas, homme politique ou pas. C'est, comme disait une pub, « la petite faiblesse qui vous perdra. » Qui LE perdra, en l'occurrence.

Aimé s'essuya le front à l'aide du grand mouchoir à carreaux qui ne le quittait jamais.

— Franchement, dit-il, je trouve ton raisonnement tiré par les cheveux. Si j'ai bien compris, nous sommes en train de suivre Lucas Ardenne en guettant le moment où les caméras cachées du M.O.V. vont le surprendre en pleines galipettes avec un gigolo quelconque. À mon avis, les chances sont minces. Et en imaginant même que ça arrive... qu'est-ce qu'on fait à partir de là ?

Boris eut un sourire énigmatique :

— À partir de là, dit-il... on se jette sur ce fil et on se met à le tirer... en espérant qu'il y aura un poisson à l'autre bout.

Après une journée à suivre de loin la campagne de Lucas Ardenne « sur le terrain », Boris et Aimé rentrèrent à leur hôtel – un modeste établissement des hauteurs de Trouville-avec l'impression d'avoir couru le marathon de Paris.

Aimé Brichot se laissa tomber en face de sa flèche, dans un fauteuil du petit salon qui faisait très « pension de famille », avec une grimace et un gémissement.

— J'ai les pieds qui ont doublé de volume ! dit-il en arrachant ses mocassins au mépris des règles de savoir-vivre les plus élémentaires. Dis donc, je comprends mieux pourquoi les politiques disent toujours que la première qualité à avoir, dans ce métier, c'est la santé ! Tu te rends compte... faire ça tous les jours pendant des mois ! Toute la durée d'une campagne électorale !...

Corentin fit signe à la vieille dame qui était à la fois la directrice de l'établissement et sa propriétaire et lui demanda de bien vouloir leur apporter deux whiskies.

— Mon camarade a eu une dure journée, sourit-il, il a besoin d'un

remontant.

— Je vois ça, fit la vieille dame en louchant sur les pieds déchaussés d'Aimé. Voulez-vous que je vous prépare un bain de pieds aux sels marins ? Vous verrez, ça fait des merveilles !

Brichot la regarda comme s'il allait fondre d'attendrissement et de reconnaissance.

— Ce serait vraiment adorable de votre part, gémit-il.

— Ce sera avec plaisir, sourit la vieille dame, je vais vous préparer ça dans votre chambre...

Elle s'était à peine éloignée que le portable de Boris sonna, dans la poche de son blouson.

— Oui ? fit-il en décrochant.

— Je voudrais parler à l'amant de Julie Manneville, à la plus belle bite de la police française, rigola l'organe grasseyant de Marco Pellerin, au bout du fil.

— Ça va s'arrêter un jour, ces conneries, oui ou merde ? gueula Boris qui ne trouvait pas ça drôle.

Mais alors, pas du tout.

— Oh, allez, ça va, t'énervé pas comme ça ! reprit Pellerin. Surtout que tu vas être content. Je t'annonce la sortie d'un nouveau film sur le net ! Mais cette fois, ce n'est pas toi qui tiens la vedette.

— Vas-y, accouche, ordonna Corentin.

— Un porno très réussi, continua Marco sur le même ton guilleret qui exaspérait Boris. Mais pas du genre que je préfère : celui-là, c'est deux mecs ensemble. Le premier est un jeune mignon que je ne connais pas, mais l'autre, je te le donne en mille...

— Lucas Ardenne ! lança Boris en faisant un bond sur son fauteuil.

— Co... comment le sais-tu ? fit Pellerin, ahuri.

— J'ai d'autres qualités que celles que tu as pu constater sur le net, le rembarra Boris. Bon... voilà ce que tu vas faire : d'abord, envoyer ce document en « pièce-jointe » au commissariat de Deauville-Trouville, que je puisse le voir. Ensuite, isoler un portrait aussi net que possible du partenaire de Lucas Ardenne et l'envoyer à l'Identité. Je veux absolument savoir qui c'est. Troisièmement, faire analyser le décor. Si on arrive à savoir très vite où ces images ont été tournées, la piste sera peut-être encore suffisamment fraîche...

— Ça ressemble à une chambre d'hôtel, fit Marco Pellerin. Comme ce document est très récent, il te suffira peut-être de demander où Ardenne est descendu, sur la côte normande...

— Chez lui ! fit Boris. Il a une résidence, dans le coin.

— Ça n'empêche pas de louer une chambre d'hôtel pour s'envoyer en l'air, insista Pellerin. Surtout si on est marié, comme c'est son cas.

Corentin réfléchit une seconde ou deux.

— Tu as peut-être raison, Marco, je vais envisager cette possibilité.

Il ajouta, juste avant de raccrocher :

— Bravo, au fait... beau boulot !

Aimé Brichot avala une lampée de whisky et fixa sa flèche comme un pénitent devant une apparition de la Vierge.

— Boris, dit-il gravement, tu es un génie !

C'est une opinion, hélas, insuffisamment répandue, lâcha calmement Corentin en portant son verre à ses lèvres.

CHAPITRE X



En longeant l'interminable couloir du quatrième étage du Grand Hôtel de Cabourg, sur la Côte normande, Boris ne pensait ni au luxe cossu de l'établissement, ni à Marcel Proust, qui l'avait immortalisé dans son célèbre « À la recherche du temps perdu ». Non, il pensait aux jambes de la jeune et ravissante employée d'étage qui le guidait jusqu'à la chambre occupée l'avant-veille pendant quelques heures par Lucas Ardenne ; mais louée, bien sûr, sous un autre nom. Il pensait aux deux demi-sphères hautes et charnues, délicieusement provocantes, qui tendaient l'uniforme blanc de la jeune femme trotinant devant lui, et à la vallée de délices qu'elles renfermaient. Il imaginait celle-ci, ombrée d'un duvet brun ; brun comme, sans doute, le buisson de sa féminité, à en croire la chevelure sombre de la fille, ramenée en un chignon qui dégageait la ligne souple et soyeuse de son cou.

Il avait envie de prendre dans sa main cette tige de chair palpitante comme un oiseau, d'y poser ses lèvres, histoire de goûter à cette peau délicate, légèrement hâlée par l'air marin et peut-être salée comme lui.

En un mot, il avait envie de cette fille à la féminité innocemment mais clairement suggérée. Envie de serrer contre le sien son corps nu, de sentir ses petits seins ronds et fermes, devinés à travers la blouse, s'écraser contre son torse puissant. Envie que ses jambes longues et fines se nouent autour de ses reins quand il plongerait tout au fond d'elle pour la posséder, de toute

l'irrésistible puissance de sa virilité.

Envie, surtout, de chasser de son esprit d'incorrigible hétéro les images qu'il avait dû regarder une heure plus tôt, après que Marco Pellerin les eut « emailées » au Ciat[7] de Deauville-Trouville. Des images qui représentaient Lucas Ardenne, le « gentleman charmeur » de l'écran, le séducteur N° 1 du cinéma hexagonal, nouvellement entré en politique, en train de se faire vigoureusement sodomiser par un inconnu nettement plus jeune que lui. Le film en question avait commencé par une séance de fellation prodiguée, à genoux sur le tapis, par Lucas Ardenne à son partenaire, un garçon plutôt gâté par la nature. Et elle s'était terminée quand l'inconnu en question, à califourchon sur le torse de l'acteur, s'était déversé à longs traits sur son visage, pendant qu'Ardenne se libérait d'une main, avec une telle force que sa semence était venue frapper les fesses du garçon.

Boris partait du principe que « chacun fait ce qu'il veut avec son cul », comme disait le regretté Thierry le Luron, et ne voyait rien à redire à l'homosexualité, tant que ça se passait, selon l'incontournable formule, entre adultes consentants. N'empêche que, sur un plan strictement personnel, ce genre de pratique heurtait profondément chaque fibre de son être. Il ne s'était imposé la vue du document « pêché » sur le net par Marco Pellerin que pour être sûr, sans aucun doute possible, qu'il s'agissait bien de Lucas Ardenne. Car s'il y avait des choses dont la sagesse populaire disait qu'il fallait les voir pour les croire, les ébats homosexuels du Casanova national étaient en tête de liste.

En tout cas, une fois l'« épreuve » du visionnage terminée, plus aucun doute ne subsistait dans l'esprit de Corentin : c'était bien Lucas Ardenne. Il aurait voulu que Marco se soit trompé et qu'il s'agisse d'un vague sosie... mais non. C'était bien lui.

Boris en avait conclu avec un soupir que rien n'est jamais acquis, en ce bas monde, y compris nos certitudes les plus bétonnées.

Cela étant dit, il fallait en prendre son parti et avancer. Corentin avait reconnu l'endroit où l'acteur avait été surpris par cette caméra cachée : une chambre du célèbre Grand Hôtel de Cabourg, dont le papier à fleurs un peu passé avait cet inimitable parfum de nostalgie et d'étés enfuis qui allait si bien avec Proust et le Festival du Film romantique qui se tenait ici chaque année. Boris avait d'autant mieux reconnu le décor qu'il s'y était lui-même livré à des ébats, disons... intimes, il n'y avait pas si longtemps. Mais avec une partenaire féminine, cela allait de soi.

Restait à retrouver la chambre exacte, parmi les centaines que comptait le prestigieux établissement. Une formalité. Boris avait mis sa carte professionnelle sous le nez du concierge, qui s'était fait un devoir de le renseigner : chambre 402, quatrième étage, louée pour vingt-quatre heures au nom de Jean Destienne. Un patronyme bidon, bien entendu. Inutile de chercher ce Jean Destienne, qui n'existait que dans les registres de l'hôtel...

La jolie employée d'étage s'appelait Mireille. Avec un sourire irrésistible, elle s'était spontanément proposée pour guider Boris jusqu'à la chambre 402. Quand ils y arrivèrent, elle glissa son passe électromagnétique dans la fente prévue à cet effet...

La chambre ressemblait à toutes les chambres de l'établissement. Boris crut y respirer un léger parfum de renfermé, mâtiné de sel marin... ou était-ce le fruit de son imagination... romantique ? Il se planta devant le grand lit, avec son édredon de chintz fleuri, et les images de Lucas Ardenne en pleine « action » inondèrent à nouveau sa mémoire visuelle. Il s'efforça de les chasser en se mettant à examiner la pièce...

Au bout d'une minute ou deux, il repensa soudain à la jeune Mireille, l'employée d'étage, qu'il avait – peu galamment – oubliée, et se retourna.

Elle était toujours là. Mais elle avait déboutonné sa blouse d'uniforme, qui s'ouvrait complètement, comme celle d'une infirmière, et en avait écarté les pans, retenus par ses poings posés sur ses hanches. Ses seins hauts perchés dressaient vers Boris leurs pointes brunes et durcies. Au bas de son ventre, une luxuriante toison noire l'invitait à venir se perdre dans cette jungle odorante...

Invitation confirmée par le sourire de la jeune fille.

Dans un état second, Corentin s'avança vers elle et glissa ses mains sous sa blouse pour l'entourer de ses bras. Il les retira brièvement pour arracher son blouson et son pull ras-du-cou, porté à même la peau, afin de coller la sienne contre celle de Mireille. Il avait vu juste : elle était douce, chaude, et son épiderme hâlé avait un goût de sel.

Ses lèvres aussi.

Quant aux pétales nacrés de sa féminité la plus secrète, il put constater en y goûtant, quelques instants plus tard, qu'ils avaient ce parfum enivrant et irrésistible des orchidées amazoniennes. Celles qui rendent les hommes fous...

Quand Mireille quitta la chambre 402, une bonne heure plus tard, Boris remit de l'ordre dans sa tenue et fit enfin ce qu'il était venu faire : fouiller la pièce à la recherche, non du temps perdu, mais de l'œil indiscret qui avait surpris Lucas Ardenne. Il n'eut qu'à se placer dans l'angle sous lequel les images avaient été prises, comme s'il était lui-même la caméra, et se tourner vers le mur. Il était face à la reproduction d'une gravure anglaise, tout en longueur, représentant une scène de chasse à courre dans la campagne. Cavaliers en « bombes » et vestes rouges, chevaux sautant des haies et des ruisseaux, trompes de chasse... À un bout de la reproduction, le renard filait à toute vitesse pour échapper à ses poursuivants, tout en dardant un œil sombre vers le spectateur. Un œil imperceptiblement plus gros que n'auraient dû le

permettre les proportions de l'animal. Un œil qui brillait étrangement, comme s'il était en verre...

Boris retourna la tableau. Une caméra miniature était fixée à la toile cartonnée servant de support à l'image. Une tige souple sortait de l'appareil et se plantait dans l'envers du cadre. À l'endroit précis où, de l'autre côté, figurait l'œil du renard. Il objectif se trouvait au bout de la tige... comme l'œil de certains insectes, au bout de son antenne.

L'ensemble de ce petit gadget avait à peu près la taille d'un paquet de cigarettes. Fixé au dos de la toile à l'aide d'un simple ruban adhésif, il était parfaitement contenu dans le creux d'environ trois centimètres existant dans le fond du cadre.

Boris n'y toucha pas et remit le tableau en place.

Celui qui avait procédé à cette petite installation n'allait quand même pas abandonner purement et simplement un matériel sophistiqué qui, au jugé, devait valoir une petite fortune. Maintenant que l'appareil avait rempli son office, on allait forcément venir le récupérer.

Il n'y avait plus qu'à attendre. Avec la patience d'un pêcheur à la ligne...

Boris négligea la cachette classique, derrière les tentures de la fenêtre : trop inconfortable. Il décida de s'asseoir tout simplement dans la salle de bains, sur la cuvette des toilettes. En pariant sur le fait que celui qui viendrait récupérer la caméra aurait des préoccupations plus urgentes que d'aller visiter la salle d'eau.

Il s'était renseigné : la chambre n'était pas louée à de nouveaux occupants. Et elle était « faite ». Donc, si quelqu'un entrait, il y avait neuf chances sur dix pour que ce soit son « client »...

Il sortit son portable et appela Brichot :

— Mémé ?...

— Oui.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis sur l'esplanade devant l'hôtel, répondit Aimé. Je regarde la mer en pensant à Marcel Proust. *Longtemps, je me suis couché de bonne heure...*
[8]

— Oui, eh bien, tu es prié de ne pas te coucher tout de suite, ironisa Boris. J'ai besoin de toi.

— À ton service.

— J'ai trouvé la caméra dans la chambre où Ardenne a été filmé. Je suis planqué en attendant celui qui viendra la récupérer. Je compte sur toi pour venir en renfort.

— Tu peux, lâcha fermement Aimé.

— Dernière chose, ajouta Boris : trouve-toi un appareil photo avec téléobjectif : on aura besoin de tirer le portrait de mon visiteur pour pouvoir

l'identifier.

La tête de Corentin s'alourdissait et tombait de plus en plus souvent sur sa poitrine, en même temps que ses yeux se fermaient. Le stress de ces dernières journées l'avait fatigué, et la petite séance avec la délicieuse Mireille avait achevé de le vider... à tous les sens du terme.

Alors quatre heures d'attente là-dessus, sans bouger, dans un silence troublé seulement par le chant des vagues mourant sur le sable...

Chaque fois qu'il s'endormait, assis sur la cuvette des toilettes, une espèce de sirène d'alarme intérieure le réveillait automatiquement.

Mais cette fois, ce fut autre chose qui le tira de son début de léthargie.

Le bruit caractéristique du verrou électronique de la porte, actionné par la carte magnétique.

Totalement réveillé, tous les sens en alerte, il se leva d'un bond et alla coller son œil à la porte de la salle de bains, qu'il avait laissée à peine entrouverte.

Un garçon d'étage venait d'entrer dans la chambre 402. Un garçon d'étage qui n'avait rien à y faire, puisqu'elle était inoccupée.

Donc, très probablement, un faux garçon d'étage.

Surtout que ceux qu'on employait dans l'hôtellerie ressemblaient rarement à celui-ci, qui avait une carrure d'athlète olympique et une musculature qui semblait sur le point de faire exploser sa veste blanche réglementaire.

Les soupçons de Corentin se confirmèrent quand le nouvel arrivant se dirigea sans hésiter vers la scène de chasse à courre encadrée au mur, la retourna, et entreprit de décoller le ruban adhésif qui retenait la caméra miniature. L'instant d'après, elle était dans sa poche. Et lui, hors de la chambre.

Corentin lui donna quinze à vingt secondes d'avance avant de sortir à son tour. Juste à temps pour voir la silhouette massive de l'homme en veste blanche disparaître au bout du couloir et s'engager dans l'escalier.

Il sortit son portable et appela Brichot pour l'avertir que la partie avait commencé.

— C'est un grand blond, très costaud, avec des petits yeux et une peau grêlée, genre vérole mal soignée, d'après ce que j'ai pu voir à cette distance. Tu as trouvé un appareil-photo ?

— Oui, chef.

— Bien. Alors je suggère que tu me rejoignes discrètement à la sortie. On se relaiera pour le suivre et tu lui tireras le portrait à la première occasion.

Cinq minutes plus tard, ils étaient assis côte à côte dans la Renault

Mégane de service de Brichot, en train de filer une Audi Quattro qui fonçait vers la sortie de Cabourg.

Boris avait imaginé une filature à pied. Pas une seconde, Dieu sait pourquoi, il n'avait imaginé que l'athlète déguisé en garçon d'étage allait foncer au parking et prendre une voiture.

Heureusement que Brichot avait la sienne sous la main !

L'Audi Quattro prit la direction de Trouville, où ils arrivèrent un quart d'heure plus tard. L'inconnu en veste blanche longea les quais et bifurqua soudain à droite, vers les hauteurs. Il continua cinq minutes et s'arrêta devant une des dernières maisons de Trouville, très à l'écart du centre « historique », qui n'était pas une maison, mais un immeuble. Sans doute l'un des plus laids de la côte normande. Un genre HLM miniature de quatre étages en béton lézardé. Sans parking, heureusement. Ce qui permit à Aimé Brichot de mitrailler de loin le « récupérateur » de caméra-espion, quand il sortit de sa voiture pour entrer dans son immeuble.

Si cette adresse était la sienne, évidemment.

— Tu l'as ? demanda Boris.

Aimé prit un air outré, genre Assurancetourix, le barde gaulois d'Astérix, quand on lui interdit de chanter :

— Oui, môssieur ! Y'a des jours, je me demande si tu me prends pour un débutant, ou quoi !

— Ça vous a plu, le bain de pieds au sels marins, monsieur ?

La vieille dame, propriétaire de l'hôtel de la Bajocasse[9], la modeste pension de famille, dans une petite rue en pente de Trouville, où Boris Corentin avait installé ses pénates et son QG, avait surpris Aimé en surgissant derrière lui en tapinois. Du coup, Brichot avait failli en renverser le Lagavullin douze ans d'âge qu'il était en train de goûter pour la première fois, avec des mines extatiques.

— Oui, c'était parfait, merci beaucoup ! fit-il avec un sourire un peu forcé.

Malgré la saison quasi estivale, un coup de frais était tombé sur la côte en ce début de soirée et la vieille dame en avait profité pour allumer un feu de bois dans son petit salon plein de tentures, de fauteuils à franges, de vieux tapis et de fantômes. Pelotonnés chacun dans un fauteuil encore plus âgé que la maîtresse des lieux, Boris Corentin, Aimé Brichot et Marco Pellerin dégustaient à petites gorgées leur nectar écossais en se laissant hypnotiser par les flammes.

Entre eux, sur une table basse style « bateau » en acajou, avec des coins en

cuivre et des reproductions de cartes marines anciennes sous un plateau de verre, s'éparpillaient une dizaine de photos : les tirages papier, format 18x24, des portraits que Brichot avait faits, en début d'après-midi, de l'inconnu à la veste blanche.

Qui n'était plus un inconnu depuis que Brichot avait fait développer ses clichés en express par le Ciat de Deauville ; qui les avait transmis en flash à Marco Pellerin ; qui avait fait la passe aux services de l'Identité ; qui, moins d'une heure plus tard, étaient revenus vers Pellerin.

Lequel n'avait pas pu résister à l'envie de sauter dans sa voiture et de faire deux cents kilomètres pour venir en personne donner à Boris et Aimé les informations dont il disposait à présent sur le faux garçon d'étage du Grand Hôtel de Cabourg.

Qui, premièrement, n'avait jamais été employé par le Grand Hôtel.

Qui, deuxièmement, était bien domicilié à l'adresse où il avait conduit Boris et Aimé.

Qui, troisièmement, s'appelait Max Leroi.

Corentin et Brichot, verre en main, avaient écouté avec la plus grande attention Marco Pellerin leur raconter que Max Leroi, né en 1967 à Bétune, avait quitté l'école à quinze ans et récolté deux ou trois condamnations pour des peccadilles diverses, avant de s'engager dans les paras à dix-huit ans. Il avait passé six ans chez les « bérets rouges », basés à Pau, et participé à un certain nombre d'opérations commando. Au Tchad, notamment. Considéré au départ comme un bon élément, il avait fini par être expulsé de l'armée pour indiscipline... et une série de vols, dans les réserves d'équipement et le quartier des officiers. Après quoi, au hasard de ses errances, il avait été engagé par des entreprises de « protection rapprochée » pas trop regardantes sur le CV de leurs nouvelles recrues. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé dans le service d'ordre de divers mouvements d'extrême droite, au sein desquels il avait également milité, plus ou moins activement. Cela dit, à en croire le casier judiciaire du dénommé Max Leroi, « militer » signifiait essentiellement, pour lui, coller des affiches, casser la gueule aux colleurs d'en face, et faire le coup de poing, où et quand on avait besoin de ses « services ».

D'après Marco Pellerin, cette incarnation de l'humanisme éclairé était pour le moment sans emploi.

— Pas pour tout le monde, murmura soudain Boris, levant le nez de son whisky.

— Pardon ? firent ensemble Brichot et Pellerin, s'arrachant au délicieux engourdissement mental provoqué par la fatigue, l'alcool et les flammes.

— Tu nous as dit que Leroi était sans emploi, Marco, fit Corentin. Je disais simplement : pas pour tout le monde. En d'autres termes, il n'a peut-être pas été recasé par l'ANPE, mais je peux te dire qu'il est employé par quelqu'un.

— Ah bon ? fit Aimé. Et qu'est-ce qui te rend si sûr de ça ?

Boris haussa les épaules :

— Pas difficile à deviner, Mémé : ce Max Leroi est un pauvre type, une grosse brute avec un cerveau de canari. Il n'est pas capable de penser tout seul. Tu ne crois tout de même pas qu'il a imaginé dans sa petite tête cette histoire de caméra cachée ?

— Ça m'étonnerait, convint Aimé.

— C'est donc qu'il travaille pour quelqu'un.

Il y eut un silence, que rompit Pellerin.

— Alors, dit-il, qu'est-ce que tu comptes faire ?

Boris lui jeta un regard en biais :

— Déjà, recouper les infos concernant Leroi avec celles concernant le giton qui s'envoyait Ardenne, sur le film. Dès que tu mes les auras fournies, évidemment !

— Oh, ça va ! râla Marco. Ça n'a pas été aussi facile que pour l'autre, figure-toi. Mais l'Identité est dessus. Crois-moi, c'est une question d'heures !

— Je l'espère, soupira Boris en reprenant : Dans l'immédiat, c'est très simple. La caméra miniature nous a conduits à Max Leroi ; Max Leroi va nous conduire à ses employeurs. Mémé, tu as bien posté des types à nous autour de chez lui, comme je te l'ai dit ?

— Évidemment ! fit Brichot, agacé. Décidément, Boris, quelquefois, tu me prends pour...

— Je te prends pour un des meilleurs flics que je connaisse, le coupa Corentin. Je récapitulais, c'est tout.

— Bref ?... fit discrètement Marco Pellerin.

— Oui, bref, reprit Boris. En fait, c'est très simple : la piste reprendra dès que Max Leroi sortira de chez lui pour nous mener quelque part... ou dès que quelqu'un rendra visite à Max Leroi.

Aimé Brichot s'administra une lampée de Lagavullin.

— Espérons qu'il n'ait pas rompu tout contact avec la civilisation, soupira-t-il...

Il regarda autour de lui :

— Autrement, on n'a plus qu'à prendre pension dans cet aimable établissement... et attendre l'âge de la retraite.

CHAPITRE XI



« Espérons que Max Leroi n'ait pas décidé de rompre tout contact avec le monde civilisé... »

Boris en voulait à Aimé d'avoir lancé sans y penser cette formule qui, à présent, ne lui sortait plus de la tête.

On aurait dit que le mauvais sort s'acharnait sur eux, justement pour les punir de l'avoir tenté en prononçant ces mots.

Parce que depuis vingt-quatre heures, depuis que Boris et Aimé l'avaient « escorté » jusque chez lui, le dénommé Max Leroi n'avait plus mis le nez dehors. Cloîtré comme un moine, l'ex-para, ex-gros bras des groupuscules d'ex... trême-droite !

Et l'équipe d'inspecteurs en civil qui campaient littéralement devant sa porte et autour de sa « résidence », commençaient à attraper des fourmis dans les jambes.

À présent, chez les représentants de la Mondaine, il y avait deux écoles : celle d'Aimé Brichot, partisan de débouler en force chez Max Leroi et de le cuisiner en douceur pour lui faire dire tout ce qu'il savait ; et la « tendance » Boris, pour qui Leroi n'était qu'un petit poisson, un exécutant qui n'avait pas grand-chose à leur apprendre. Son prochain contact, en revanche, pourrait les conduire beaucoup plus haut dans la hiérarchie de l'organisation. Il n'y avait

qu'à attendre que ce contact se manifeste.

Ça, c'était le point de vue de Boris. Et comme Boris était le chef, on avait adopté son point de vue. Et sa stratégie.

N'empêche... si la stratégie en question ne se dépêchait pas de porter ses fruits, il allait falloir réviser tout le plan de bataille.

Et des plans, pour l'instant, il n'en avait pas d'autres...

La foule du week-end n'arriverait pas avant trois jours, et les célèbres « Planches » de Deauville, que Boris arpentait depuis une heure en ressassant ses problèmes, étaient encore quasiment désertes. De rares promeneurs s'y baladaient en respirant profondément l'air tiède et iodé, un vague sourire sur le visage, preuve qu'ils venaient de Paris. Où d'une autre grande ville où l'air était moins agréable à respirer qu'ici.

On n'était qu'au mois de juin, mais quand arriverait le week-end, ce serait la croix et la bannière pour obtenir une table au Bar de la Mer ou au Bar du Soleil, les deux fameux restaurants des Planches, dont les terrasses seraient prises d'assaut...

Un coup violent arracha Boris à ces pensées peu constructives. Quelqu'un venait de le bousculer, sans qu'il sache si c'était de la faute de l'autre ou de la sienne : l'esprit ailleurs, il n'avait peut-être pas bien regardé devant lui.

Dans un réflexe, il se retourna en lançant un « pardon ! » et en faisant un signe d'excuse à la personne qui, à présent, l'avait croisé et se trouvait derrière lui. L'autre, un garçon de vingt et quelques années, eut la même réaction. Résultat : Corentin et lui se dirent « pardon ! » et se firent signe en même temps.

Un temps très court, pendant lequel leurs regards se croisèrent.

Rien ne passa dans celui du garçon, qui se retourna et reprit son chemin.

Mais Boris eut l'impression de recevoir un choc électrique !

L'inconnu qui venait de le bousculer n'était autre que le « giton » qu'il avait vu en pleines galipettes homosexuelles avec Lucas Ardenne, sur le film du web !

Même habillé, même au naturel et non plus en noir et blanc, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute.

C'était lui !

Les jambes de Boris avaient déjà pris l'initiative de suivre l'inconnu avant même que son cerveau ne le leur ordonne. À présent, Corentin avançait dans la direction inverse à celle de tout à l'heure, d'un pas rapide pour ne pas perdre le « giton ». Celui-ci, en jean moulant, baskets, tee-shirt noir et blouson zippé près du corps, « traçait » comme un homme en retard à un rendez-vous. Visiblement, il n'était pas là pour regarder la mer.

Le garçon quitta les « Planches » pour l'immense parking en plein air – quasiment vide aujourd'hui – remplissant l'espace situé entre la plage, les

tennis et la piscine olympique couverte. Il se dirigea vers une petite Opel Corsa rouge. Boris se félicita d'avoir à la dernière minute emprunté à Brichot la Renault Mégane de service, au lieu de venir de Trouville à pied, comme il avait initialement prévu de le faire pour se dégourdir les jambes.

Le giton démarra, Boris derrière lui, à distance savamment calculée pour n'être ni repéré, ni semé. La Corsa rouge longea le grand boulevard passant devant l'hôtel Normandy, et fila jusqu'aux marinas situées à l'extrémité de la ville. Le conducteur prit à droite et un peu plus loin, à gauche, s'engagea sur le pont reliant Deauville à Trouville.

Corentin sortit son portable et composa du pouce le numéro de celui de Brichot.

— Oui ! fit celui-ci.

— Tu ne devineras jamais qui je suis en train de filer en voiture en ce moment même ! fit Boris surexcité.

— Non, fit Aimé, je ne devinerai pas. Alors gagnons du temps et dis-le-moi.

— Le « giton » ! s'exclama Boris.

— Qui ?

— Le bellâtre, le gigolo, le jeune éphèbe qui s'envoyait en l'air avec Lucas Ardenne, sur le document !

— Non ! s'étrangla Brichot.

— Si !

Corentin attendit quelques secondes, le temps de s'assurer que la Corsa prenait bien la direction qu'elle avait l'air de prendre.

— Et tu sais quoi ? reprit-il. Il va tout droit chez Max Leroi !

— Attends ! fit Aimé, ça, c'est toi qui le dis, parce qu'il va dans cette direction...

— Je suis sûr qu'il y va ! J'en mettrais ma tête à couper !

— Une si belle tête ! Ça serait dommage...

— Je te rappelle.

Cinq minutes plus tard, la Corsa rouge avait atteint les hauteurs de Trouville et se garait sur le trottoir, juste après l'immeuble de Max Leroi. Où le « giton » s'engouffra.

Boris rappela Aimé.

— Gagné ! lança-t-il. Le giton de Lucas Ardenne et le faux garçon d'étage du Grand Hôtel, alias Max Leroi, sont réunis chez ce dernier.

— Ou alors, fit Brichot, mi-figue, mi-raisin, c'est qu'ils habitent le même immeuble... Une coïncidence est toujours possible...

— Des coïncidences comme celle-là, Mémé, j'y crois autant qu'au Père Noël. Dis-moi, puisque je ne suis pas loin de notre « pension de famille », je suggère que tu me rejoignes. Où est Marco ?

— Il est reparti pour Paris. Il m'a dit qu'il préférerait voir sur place avec l'Identité pour les renseignements concernant le partenaire sexuel de Lucas Ardenne, justement.

— Bon, reprit Boris, amène-toi. Pendant ce temps-là, je vais appeler Marco. Ils doivent bien avoir trouvé quelque chose sur notre giton, depuis le temps !

— J'allais t'appeler ! s'exclama Marco Pellerin en reconnaissant la voix de Boris au téléphone.

— Arrête, fit Boris. Épargne-moi le coup du « j'allais t'appeler » !

— C'est vrai, je te jure ! L'identité vient seulement à l'instant de me transmettre les renseignements qu'on leur a demandés il y a quarante-huit heures, concernant le mystérieux partenaire sexuel de Lucas Ardenne !

Boris fouilla son blouson, à la recherche de son paquet de blondes.

— Ça tombe bien, fit-il, c'est justement pour ça que je t'appelais. Alors, qu'est-ce que ça donne ?

— Tu vas être sur le cul.

— Je le suis déjà, assis dans ma bagnole. Alors ?...

— Alors, ton giton s'appelle Xavier Moreau, né en 1967 à Bar-le-Duc.

— Le même âge que Max Leroi, commenta Corentin.

Marco Pellerin enchaîna :

— Non seulement ça : c'est quasiment son frère jumeau ! Leurs parcours sont pour ainsi dire identiques ! À un détail près : Moreau a commencé sa carrière militaire par un passage dans la Légion. Ensuite, son CV recoupe parfaitement celui de Leroi. Séjour chez les paras aux mêmes dates et dans le même régiment, où je ne serais pas surpris qu'ils se soient connus ; militantisme dans les mêmes groupuscules d'extrême-droite ; petits « cdd » dans la protection rapprochée... avec une cerise sur le gâteau pour Xavier Moreau : il a été impliqué dans la noyade pas du tout accidentelle d'un jeune maghrébin, lors d'un défilé d'extrême-droite, il y a six ans. Et relaxé, faute de preuves. Voilà ! Tu es content ?

— Ravi ! fit Boris en tirant une bouffée voluptueuse de sa Gitane légère. Beau boulot, mon vieux ! Ils en ont de la chance, d'avoir un instructeur comme toi, à l'E.N.P.P. ! Allez, à plus !

Il réfléchit, tout en abaissant sa vitre pour évacuer la fumée. Ce faisant, il aperçut Aimé Brichot, grimpant la rue en pente pour venir jusqu'à lui, une pellicule de sueur recouvrant son front dégarni. Trente secondes plus tard, Aimé se laissait tomber, essoufflé, à côté de Boris. Qui lui répéta ce qu'il

venait d'apprendre de la bouche de Marco Pellerin, à propos de Xavier Moreau.

— Comme tu vois, dit-il, ces deux-là ont des liens qui remontent à loin.

— Je vois, fit Brichot en s'épongeant à l'aide de son grand mouchoir. Et je ne serais pas autrement surpris qu'ils appartiennent tous les deux à ce fameux Mouvement Ordre et Vertu, qui prétend nettoyer la France de sa « pourriture morale ». C'est tout à fait dans l'esprit de l'extrême-droite, ce genre de crétineries. Et ces deux-là, d'après ce que tu me dis, ont derrière eux une belle carrière de militants d'extrême-droite. Le profil idéal, quoi !

Corentin mâchouilla brièvement sa cigarette avant de répondre :

— Oui... mais en parlant de « profil », il y en a Un que je trouve un peu irrégulier.

— Ah, bon ? fit Aimé. Lequel ?

— Celui de Xavier Moreau. Les paras, le militantisme d'extrême-droite version musclée, la protection rapprochée, et pour finir : le meurtre raciste, ou la participation à un meurtre raciste...

Brichot renifla légèrement :

— Eh bien ?...

— Eh bien, enchaîna Boris en se tournant vers lui, tout ça ne colle pas avec le côté gay de Xavier Moreau ! Tu vois beaucoup d'homosexuels chez les paras, toi ? Tu en vois beaucoup chez les gros bras de l'extrême-droite ?... Chez les auteurs de crimes racistes ?...

Aimé eut une moue indécise :

— Y'en a peut-être...

— Comme dirait Audiard : « Y'a aussi des poissons volants, mais qui ne constituent pas la majorité du genre. » Tous ces types-là seraient plutôt du style à « casser du pédé » en se prenant pour des « hommes, des vrais » ! Je ne dis pas que les gays soient forcément irréprochables, ce serait de l'homophobie à l'envers. Je voulais juste dire que... l'homosexualité de Moreau ne colle pas avec son CV, c'est tout.

— Qu'est-ce qu'on y peut ? soupira Brichot avec un geste fataliste.

Xavier Moreau reportait son attention, indifféremment, sur l'une ou l'autre partie du décor miteux dans lequel vivotait Max Leroi. La vaisselle sale dans le coin cuisine ; la table en formica avec les boîtes de conserve ouvertes, la fourchette encore plantée dedans ; le linge de corps douteux, éparpillé autour du matelas sans sommier... Tout, ici, se traduisait par un seul mot qui décrivait parfaitement le locataire des lieux : minable.

Un minable qui, sous prétexte qu'il pesait quatre-vingt-dix kilos de muscles et que le chef lui confiait parfois de petites missions, s'était pris un « melon » pas possible. Un de ces jours, pensait Xavier, il faudrait qu'il se charge personnellement de lui réduire la tête. Et même... définitivement, pourquoi pas ? Des gros bras à cervelle d'apéricube, ce n'était pas ce qui manquait sur le marché. On le remplacerait vite.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, Max Leroi et lui étaient deux maillons d'une chaîne dont beaucoup de choses dépendaient. Et dans ce genre de circonstances, on oubliait les états d'âme et les sentiments personnels. On s'oubliait pour ne plus penser qu'au groupe. Et à la mission. Une chose que le « chef » leur avait apprise, à l'époque...

Du coup, Xavier Moreau resta impassible sous les insultes de Max Leroi, qui lui crachait son mépris en le traitant de « pédé ». Dix fois, ce mot était revenu dans sa bouche, depuis un quart d'heure. « Pédé » par-ci, « flotte » par-là, « pédale », etc...

— Quand je pense que l'Organisation est obligée de faire appel à des mecs comme toi ! cracha Max Leroi, ça me fout les boules !...

Le mépris rendait ses yeux gris encore plus petits et la colère semblait creuser les cratères de ses joues vérolées.

— Je vais te dire, enchaîna-t-il : ça me fait vraiment chier qu'on ait porté le même uniforme !

Xavier Moreau eut un vague sourire, mais retint de justesse le « moi aussi » qui lui brûlait les lèvres. Inutile d'envenimer les choses. Il n'avait pas peur de Leroi, bien que l'autre fasse une tête et vingt kilos de plus que lui. Ils avaient suivi les mêmes entraînements commando et Moreau avait toujours été meilleur, au corps à corps. Non, il avait juste envie que cette entrevue se termine le plus vite possible.

— Si tu me donnais mon fric, que je puisse me casser d'ici, suggéra-t-il, je crois que tout le monde sera content...

Leroi le fixa un instant, comme s'il cherchait à déceler le piège dans les paroles de Moreau. Puis, comme s'il se souvenait soudain que c'étaient leurs supérieurs à tous les deux qui lui avaient confié l'enveloppe à lui remettre, il la sortit d'un tiroir et la jeta à son ex-camarade de régiment. Moreau l'attrapa au vol, l'ouvrit et compta posément les billets avant de glisser le tout dans la poche intérieure de son blouson.

Dix mille euros, pour draguer Lucas Ardenne, l'entraîner entre deux meetings dans cette chambre du Grand Hôtel, et lui offrir une petite séance « entre hommes » comme l'acteur les aimait secrètement. Le tout, sous l'œil vigilant de la caméra que Leroi était allé récupérer par la suite.

De l'argent facilement gagné, dans le fond...

— C'est bon, lâcha simplement Moreau en se dirigeant vers la porte.

Leroi l'arrêta alors qu'il avait la main sur la poignée :

— Hé... tu feras gaffe : j'ai repéré une caisse qui me suivait quand je suis rentré ici, y'a vingt-quatre heures. Depuis, par la fenêtre, j'ai aperçu deux-trois types pas nets qui faisaient semblant de glander... mais je serais pas étonné qu'on soit surveillés.

Moreau hocha la tête.

— Je ferai gaffe.

Avant de refermer la porte derrière lui, il ajouta :

— T'es pas si con que ça, dans le fond.

— Tiens, revoilà notre ami ! fit Brichot sous sa moustache en voyant ressortir Xavier Moreau de l'immeuble où il n'avait passé que vingt minutes.

Finement, il se mit à fredonner sur l'air de Mon pote le gitan : « Mon pote le giton... » et s'interrompt pour demander :

— Alors, qu'est-ce qu'on fait de celui-là, Boris ? On le saute[10], ou on attend que lui aussi nous conduise à un plus gros poisson ?

— Je me tâte, musarda Corentin en mettant le moteur en marche.

Il se mit à suivre Moreau, qui descendait à pied la colline de Trouville en direction du quai. Un exercice délicat, de suivre un piéton en voiture, sans qu'il s'en aperçoive... Boris roulait très lentement, à grande distance, en se garant régulièrement contre le trottoir pour ne pas faire remarquer le comportement singulier de la voiture.

Ce petit jeu dura un bon quart d'heure. Le temps pour Xavier Moreau de traverser le pont de Trouville-Deauville et d'aller jusqu'à la gare, où il s'engouffra.

— Je crois que la question se pose avec une urgence accrue, fit Brichot en pilant devant la station : qu'est-ce qu'on fait ? On le laisse prendre le train et s'évaporer dans la nature ?...

— Sûrement pas ! s'écria Boris en sautant de la Mégane de service. S'il prend le train, je le prends avec lui ! Ce type-là représente une piste encore plus intéressante que Max Leroi, et je ne veux pas le perdre ! Paie notre facture à l'hôtel, fais une bise à la vieille dame de ma part et prends la route de Paris. On se retrouvera là-bas. De toute façon, on reste en contact via les portables !

Brichot regarda sa flèche se ruer en courant dans la petite gare qui avait des allures de décor pour train électrique, et se glissa à sa place au volant du véhicule de service.

Boris déboula sur le quai juste à temps pour voir le direct de Paris démarrer et Xavier Moreau monter en marche. Il en fit autant, à l'autre extrémité du wagon, et se laissa tomber sur le premier bout de banquette disponible.

Loin devant lui, calé contre la vitre, Moreau regarda défiler le bocage normand, un imperceptible sourire sur les lèvres.

C'était vrai, ce qu'il avait dit à cet imbécile de Leroi : il n'était pas si con que ça, dans le fond. L'autre lui avait dit de se méfier, prévenu qu'il risquait d'être suivi, et il l'était bel et bien. Par un grand brun à la carrure de décathlonien qui avait sauté dans le train juste après lui.

Ça aurait pu être un hasard, s'il n'avait pas repéré le même grand brun au volant d'une voiture à l'arrêt, quand il était sorti de chez Leroi.

Pas grave. Il n'aurait qu'à le semer en arrivant à Paris.

Une simple formalité.

Il savait même déjà comment il allait s'y prendre...

CHAPITRE XII



L'image évoquait irrésistiblement les anciens « chromos » du temps des missionnaires d'Afrique et des sœurs de charité aux colonies. Mais en beaucoup plus glamour, puisque la « sœur » en question n'était autre que la célèbre actrice française Anna Demangelle, star d'innombrables films et porte-drapeau européen d'une célèbre marque de cosmétiques. Sur le film, on la voyait dans la chaleur d'un village africain, élégamment vêtue d'un pantalon de toile et d'une chemise nouée façon boléro, en train de visiter une maternité de brousse. Passant de berceau en berceau, elle prenait au hasard un enfant dans ses bras, donnait rapidement le biberon à un autre, une caresse à un troisième, le tout avec un sourire où se concentrait toute la charité, toute la tendresse et tout l'amour des autres existant au monde. En même temps on entendait en « off » sa célèbre voix légèrement rauque évoquant la terrible misère de la région et le fait que seuls des dons d'argent pouvaient rendre l'espoir et la vie à ce village, à ces enfants qui, que... etc. À la fin du petit film, Anna Demangelle sortait de la case-maternité et une ribambelle de gamins noirs comme de l'ébène se pressaient avec reconnaissance autour de cette reine blonde au sourire enchanteur mais douloureux.

En voyant ces images, on oubliait presque les spots quotidiens qui inondaient les chaînes de télévision, où la même Anna Demangelle vantait

avec encore plus de conviction les mérites d'un shampoing, d'un « rallongeur de cils » ou d'une nouvelle laque à ongles « encore plus résistante ». On oubliait presque les pages des magazines « people » qui, semaine après semaine, relataient ses crises conjugales (elle était mariée à un acteur célèbre) et ses frasques extraconjugales.

Dans ce village d'Afrique noire, elle était allée, comme elle le disait sans rire aux journalistes, « mettre sa notoriété au service de ceux qui souffrent ». Sous le regard des caméras, bien entendu. Et sans qu'on sache au juste en quoi la visite d'une star du cinéma français avait amélioré le sort de ces « damnés de la terre »... En rien, sans aucun doute. Mais ça, ce n'était pas le problème des médias et du public, qui avaient oublié tous ces pauvres Noirs, sitôt que la célébrité de l'actrice avait cessé de les éclairer de son projecteur.

En un mot, dès qu'elle avait repris l'avion.

Dans son dos, on murmurait que c'était son plus beau rôle... sans se douter qu'Anna Demangelle n'était pas loin de penser la même chose.

Le film, projeté sur un écran plasma, se termina et la lumière se ralluma dans la petite salle de visionnage des studios de Boulogne.

Plusieurs personnes s'épongèrent ostensiblement les yeux... après s'être assurées qu'on les regardait.

— C'est fabuleux ! lâcha d'une voix étranglée une rousse frisée, assise au fond.

Personne ne releva sa remarque, ce qui la classa parmi les « hiérarchiquement non-importants » : maquilleuses, coiffeuses...

En revanche, tout le monde se pencha vers le quadra dégarni en battledress, installé au centre du premier rang, quand il laissa tomber un péremptoire :

— Moi, tu me cueilles à chaque fois ! C'est vrai, on est là, installés dans nos certitudes et notre confort, et toi, tu arrives et tu... tu fous tout ça en l'air et on en prend plein la gueule. Y'a pas de mots, quoi, c'est trop fort.

À la tension quasi palpable qui avait entouré ses paroles, il était clair que le dégarni qui venait de parler était le réalisateur.

En s'exprimant, il avait tourné un regard plein d'émotion virile vers Anna Demangelle, assise à côté de lui. L'actrice lui répondit d'un sourire humble et d'un modeste :

Tu sais, quand on est portée par une cause... on ne s'appartient plus. On fait ça parce que... on ne pourrait pas ne pas le faire.

Quelques soupirs d'extase montèrent du public réduit de la petite salle de visionnage. Ce que c'était beau, ce qu'Anna venait de dire ! Aussi beau qu'elle était belle ! Et ça illustrait bien ce qu'elle répondait souvent aux journalistes qui lui demandaient si sa beauté « n'était pas un handicap » : « Vous savez, la vraie beauté vient de l'intérieur... »

— Bon, décréta le quadra dégardi, tout ça me paraît très simple : le film commencera par le docu qu'on vient de voir... C'est quand même trop sublime, on ne peut pas s'en priver, tu es d'accord avec moi ?

— Oui, fit Anna Demangelle dans un souffle.

— Et on terminera par ton intervention en studio, qu'on va enregistrer maintenant. Tout ça devrait être en boîte en fin d'après-midi. Allez, ça roule !

Il se leva, imité par la star et toutes les personnes présentes. Parmi celles-ci se trouvait un bel homme noir d'une quarantaine d'années, élégamment vêtu d'un costume sombre de la meilleure coupe. Son regard croisa celui du réalisateur, qui réagit aussitôt :

— Ah, monsieur l'ambassadeur, excusez-moi ! J'ai failli oublier de vous demander votre avis. Alors, qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? Ça vous paraît bien ?

— Ça me paraît plus que bien, monsieur Favereau, répondit l'ambassadeur avec un accent africain porté par une superbe voix de basse.

Son regard se posa sur Anna Demangelle quand il ajouta :

— Mon pays, le Wasa, vous doit beaucoup, mademoiselle. En votre personne, les plus déshérités de nos enfants ont rencontré une nouvelle reine... Une reine de cœur, dont la générosité et l'abnégation, permettez-moi de vous le dire, n'ont d'égale que la très grande beauté.

Il s'inclina légèrement vers la star, qui aurait presque rosi sous le compliment si, dans le fond, elle ne l'avait trouvé parfaitement justifié.

— C'est gentil à vous, monsieur l'ambassadeur, répondit Anna Demangelle. Vous savez, je fais tout ça parce que je ne peux pas m'en empêcher... Je n'ai aucun mérite.

L'ambassadeur lui sourit sans répondre. Mais quelque chose passa dans les yeux de l'Africain. Une sorte d'appel venu du fond des âges, une pulsion tribale à la fois incompréhensible et troublante.

Anna Demangelle resta quelques secondes accrochée au regard de l'ambassadeur, « clouée » comme une chouette à une porte de grange. Puis elle se secoua et lui tourna le dos en faisant voler sa chevelure.

— On y va ? lança-t-elle au réalisateur.

Qui se rallia comme tous les autres à ce panache blond et lui emboîta le pas.

De nouveau, Anna Demangelle évoquait une reine.

Non seulement, cette fois, parce qu'elle était une des reines du 7^e Art hexagonal, mais parce qu'elle était perchée sur un trône. En l'occurrence, une simple chaise pliante de metteur en scène posée sur une estrade, le tout devant un fond noir. Cette tenture, ajoutée au spot braqué sur elle, donnait des reflets d'or à sa chevelure cascadante et conférait quelque chose d'irréel à tout le

personnage.

Une reine, oui, auréolée de ce qu'il fallait de mystère pour la rendre magique et inaccessible comme une icône. Une impression renforcée par le fait que les nombreuses personnes présentes dans le studio restaient toutes à distance respectueuse de la star, comme le petit peuple venu se mettre sous la protection de sa souveraine et recevoir sa bénédiction.

Face à elle, de chaque côté de la lourde caméra sur pied, le metteur en scène et l'ambassadeur du Wasa étaient installés comme deux princes consorts qui se la disputaient du regard. Entre eux et Anna Demangelle, juste au-dessous de l'objectif de la caméra, un texte défilait sur une espèce de vitre sur pied : c'était le prompteur, système bien connu des hommes politiques et des présentateurs de journaux télévisés, qui permet de lire un texte tout en donnant l'impression à l'auditoire qu'on s'adresse directement à lui... ou qu'on regarde la caméra « au fond des yeux ».

— Aujourd'hui, le Wasa n'a plus le temps d'attendre, disait – ou plutôt « lisait » – Anna Demangelle. C'est à nous d'intervenir pour rendre aux enfants de ce pays oublié l'enfance qu'on leur a volée et l'avenir qu'ils ont perdu...

Elle parlait d'une voix si convaincue, avec un regard si sincère, qu'on aurait dit que les mots (qu'elle découvrait) lui sortaient directement du cœur.

On pouvait dire ce qu'on voulait d'Anna Demangelle... C'était une grande actrice.

Le texte, relativement court, se terminait par un rappel du nom de l'association caritative dont elle était la marraine et de l'adresse à laquelle il était urgent d'envoyer ses dons. Le dernier mot prononcé, Anna Demangelle continua de fixer la caméra « au fond des yeux ». Le réalisateur attendit quelques secondes et cria :

— On coupe ! Elle est parfaite !

Dans la foulée, il jaillit de son siège et se précipita vers la star, qu'il gratifia d'un baisemain aussi théâtral que parfaitement ridicule.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, ma chérie ? Tu es sublime, un point c'est tout ! Je ne sors pas de là !

— Permettez-moi d'abonder dans le sens de monsieur Favereau, renchérit l'ambassadeur du Wasa qui venait de les rejoindre.

— Vous êtes adorables, tous les deux, répondit modestement la star, en ne regardant que l'Africain.

— Pour moi, ce n'est pas nécessaire, enchaîna le réalisateur, mais je connais ton perfectionnisme : si tu veux qu'on se refasse deux trois prises, juste pour bétonner... c'est toi qui vois.

Le regard d'Anna Demangelle se perdit pensivement vers les superstructures métalliques du plafond, puis elle lâcha un :

— Oui... je veux bien.

— O.K., fit le réalisateur.

Qui pivota sur lui-même et écarta les bras pour s'adresser à l'ensemble de l'équipe :

— On va refaire deux ou trois prises, lança-t-il. Vous avez le temps d'aller en griller une dehors, pendant qu'Anna se fait remaquiller. Mais personne ne s'éloigne, O.K. ?

— O.K. ! répondirent quelques voix mornes.

Anna Demangelle sauta de son « trône » et traversa le studio en direction du grand hall sur lequel donnaient les couloirs de bureaux, les salons de maquillage-habillage et les loges.

La sienne – la plus belle de toutes – était réservée pour cette unique journée de tournage, avec son nom sur la porte et deux gigantesques brassées de fleurs à l'intérieur. L'une venait de la production, l'autre de l'ambassadeur du Wasa : des fleurs exotiques, charnues et de couleurs vives, qu'on ne trouvait pas en France et qu'il avait fait venir de son pays par avion spécial.

Anna Demangelle se pencha sur ce bouquet fascinant comme une jungle en miniature, d'où émanait un parfum à la fois lourd et délicat, musqué et envoûtant...

On frappa à sa porte à cet instant précis. Croyant que c'était sa maquilleuse, elle ouvrit sans hésiter.

L'ambassadeur du Wasa se tenait dans l'encadrement. Il paraissait d'autant plus massif que la porte était étroite.

Massif et impressionnant comme un guerrier Masaï dans un costume de banquier anglais.

— Je peux entrer ? sourit-il de sa dentition éclatante.

Il entra sans attendre la réponse et referma la porte derrière lui.

— Je ne pouvais plus supporter de vous partager avec tous ces gens, dit-il de sa voix de basse, en plongeant son regard envoûtant comme celui d'un sorcier au fond des yeux clairs d'Anna Demangelle.

Qui sourit presque timidement, sans répondre.

Comme une jeune vierge offerte au mâle, à la fois consciente, résignée et heureuse que le moment de son « sacrifice » soit venu.

— Elles sont belles, vos fleurs, murmura-t-elle.

L'Africain prit son visage entre ses grandes mains noires :

— Moins que toi, dit-il.

Il se pencha vers l'actrice qui, tête levée et yeux mi-clos, soumise, tendait déjà ses lèvres vers les siennes. Il les prit voracement et elle répondit à son baiser avec le même appétit presque sauvage.

Sans que leurs bouches cessent de se mordre, ni leurs langues de

s'entremêler, ils se déshabillèrent mutuellement avec des gestes fébriles et impatients. À un moment, l'ambassadeur du Wasa eut le réflexe de tendre une main derrière lui pour tourner le verrou de la porte. C'était plus prudent...

Très vite, il fut torse nu. Sa musculature d'ébène était celle d'un athlète olympique. Quant à Anna Demangelle, elle n'éprouvait pas le moindre commencement de gêne à être entièrement nue devant cet homme qu'elle ne connaissait pas la veille encore.

L'Africain marqua un temps et recula d'un pas pour la contempler.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il, tu as le corps de la déesse Minta.

— Et elle ressemble à quoi, la déesse Minta, sourit l'actrice.

— Elle est si belle que les rares hommes qui l'ont vue nue en perdent le sommeil à tout jamais, répondit l'ambassadeur.

Anna Demangelle ronronna de plaisir :

— Ça tombe bien, susurra-t-elle. Parce que je prendrais très mal que vous vous endormiez maintenant, monsieur l'ambassadeur.

Pour toute réponse, le diplomate eut un sourire énigmatique... et dégrafa d'un geste vif le pantalon de son costume sombre. Aussitôt, comme propulsée par un ressort, une fabuleuse matraque de chair noire jaillit à l'air libre.

Le pieu viril était si impressionnant qu'on hésitait entre la matraque et la batte de base-ball. Sauf qu'il était nouveau comme une branche de baobab et surmonté d'un casque brun encore plus large que le tronc.

— À ton avis, fit l'Africain, j'ai l'air de dormir ?...

Anna Demangelle, rendue muette de stupéfaction, ne répondit pas. Elle se laissa tomber à genoux devant ce totem, comme pour l'adorer.

Ce qu'elle s'apprêtait d'ailleurs à faire... à sa manière.

Timidement, d'abord, elle entoura de sa main ce membre fabuleux, palpitant de tout le sang qui se ruait sous la peau sombre. Ses doigts pouvaient à peine en faire le tour.

Comme pour apprivoiser la bête, elle donna pour commencer de petits coups de langue autour du sommet... Puis elle ouvrit la bouche à s'en décrocher la mâchoire, afin de l'engloutir progressivement, centimètre par centimètre... Quand le monstrueux morceau d'homme se mit à coulisser lentement entre ses lèvres, Anna Demangelle eut un flash accompagné d'une coulée de sueurs froides.

Le puits de ses reins était toujours resté particulièrement étroit, malgré les nombreux partenaires qui, à sa demande, l'avaient prise par cet orifice.

Tout simplement parce que c'était ce qu'elle préférait. Ce qui l'excitait le plus.

Mais là...

Lorsqu'inévitablement, tout à l'heure, ce fabuleux étalon africain forcerait

le petit anneau plissé qui se nichait entre les demi-sphères charnues de ses fesses... il risquait fort de la déchirer.

À cette idée, Anna Demangelle se mit à crever de trouille... et de plaisir anticipé.

Mais lorsqu'après s'être abondamment vidé au fond de la gorge de la star, l'ambassadeur du Wasa, qui récupérait avec une vélocité extraordinaire, la retourna et l'appuya des deux mains à sa table de maquillage, Aima Demangelle, toute crainte évaporée, creusa les reins au maximum pour mieux s'offrir à la saillie.

Elle s'apprêtait à connaître un des moments les plus intenses de sa vie sexuelle, déjà très riche en expériences diverses et en partenaires de toutes sortes.

Et elle ne voulait rien en perdre.

Elle n'en perdit rien.

Quant à l'œil minuscule et luisant de la caméra miniature cachée derrière son miroir sans tain... il n'en perdit rien non plus.

CHAPITRE XIII



À l'arrêt de Lisieux, le Deauville-Paris s'était brusquement rempli. À l'autre bout du wagon bondé, la tête de Xavier Moreau apparaissait et disparaissait à la vue de Boris, comme un bouchon flottant sur les vagues. Cette image inquiéta Corentin. Quelque chose lui dit que son « client » pourrait s'avérer moins facile à suivre qu'il ne l'aurait cru. Et même, lui filer entre les doigts...

Et il ne fallait surtout pas que ça arrive, parce que ce Xavier Moreau était sa seule piste...

Il sortit son portable et, pour ne pas courir le risque que Moreau l'entende, se leva, quitte à perdre sa place assise, pour gagner le soufflet séparant le wagon du suivant. Il composa le numéro de portable de Rabert.

— Dis donc, gros, fit-il dès qu'il l'eut en ligne, je suis dans le Deauville-Paris qui arrive à Saint-Lazare dans une heure trente-cinq. Toi et Tardet, vous allez prendre quatre ou cinq types en renfort et venir m'attendre.

— Pourquoi, fit Rabert avec un rire gras, tu as peur de ne pas retrouver le chemin de la maison tout seul ?

— C'est malin ! râla Corentin. Concentrez-vous plutôt sur Xavier Moreau, un type qui voyage dans le même wagon que moi. L'Identité vous communiquera sa photo.

— O.K., fit Rabert. Et qu'est-ce qu'on fait : on le serre à la descente du train ?

— Surtout pas ! Vous m'aidez à le filer ! J'ai besoin de savoir où il va nous conduire.

— O.K., reprit Rabert qui, exceptionnellement, n'avait pas la bouche pleine, tu peux compter sur nous !

Le train s'était à peine immobilisé le long du quai que la foule se déversa par ses flancs. Une foule plutôt dense, pour un Deauville-Paris de semaine.

« Le flic qui me colle au train – c'est le cas de le dire – n'a pas l'intention de m'arrêter, pensa Xavier Moreau, ou il l'aurait déjà fait. Ça me laisse une petite marge de temps pour m'en débarrasser. Par la même occasion, il va falloir que je sème aussi ses petits potes, qu'il a dû appeler en renfort... »

Il repéra à l'entrée des quais deux ou trois types qui lui semblèrent suspects. Dont un gros, qui dévorait un sandwich. Quant à l'athlète brun qui le suivait depuis Deauville, il était plus que jamais là, lui aussi, à distance respectueuse.

Moreau n'avait pas besoin de se retourner pour le voir. Le chef, celui que tous ses fidèles appelaient le « Ninja » parce qu'il était toujours habillé en noir, leur avait appris à avoir des yeux derrière la tête.

Ça, parmi beaucoup d'autres choses...

Moreau traversa le grand hall, la célèbre « Salle des Pas perdus », et déboucha devant la gare Saint-Lazare.

Comme d'habitude, tout le secteur était en travaux. Des travaux protéiformes, auxquels il poussait en permanence des palissades, des baraques de chantier, des excavations, des grues et des échafaudages qui se substituaient les uns aux autres ou s'additionnaient, selon les périodes.

Moreau, un provincial de trente-sept ans, ne se souvenait pas d'avoir jamais vu la gare Saint-Lazare autrement qu'en travaux. Quant aux Parisiens, ceux qui l'avaient connue vierge de chantiers ne devaient pas être jeunes...

Lui, en tout cas, ne voyait pas d'inconvénient à cette situation. Au contraire, elle l'arrangeait. Comme elle arrangeait tous les membres de l'Organisation, qui avaient secrètement aménagé dans ce vaste désordre une petite « porte de sortie ». Pour les urgences. C'est-à-dire pour les situations correspondant précisément à celle-ci...

Une « porte » qui permettait aussi de se rapprocher ultra-discrètement du cœur de l'Organisation.

Moreau jeta un dernier regard aux types qui le filaient – du moins ceux qu'il avait repérés – et disparut rapidement derrière une baraque de chantier. De l'autre côté de celle-ci se trouvait un de ces wc transportables utilisés aussi bien sur les chantiers que lors de certaines manifestations de masse, comme le

Marathon de Paris. Il y entra avant que ses suiveurs ne le remettent dans leur champ de vision, referma la porte sans la verrouiller, s'assit sur la cuvette et actionna un mécanisme invisible qui se trouvait derrière le siège. Aussitôt, celui-ci s'enfonça dans le sol en même temps que tout le fond de la cabine. Au bout de quelques secondes, l'ensemble s'immobilisa. Moreau se trouvait à l'extrémité d'un long tunnel faiblement éclairé par des lanternes de mineurs accrochées à intervalles réguliers. Il se leva et s'y engagea. Dès qu'il eut quitté le siège des toilettes de chantier, celui-ci remonta se réinstaller dans sa position initiale. En même temps, il se remettait automatiquement en fonction « wc ». Ainsi, les ouvriers du chantier de Saint-lazare pourraient l'utiliser normalement (c'est pourquoi il avait pris soin de ne pas verrouiller la porte), sans que personne ne se doute de l'existence du passage secret.

Seul inconvénient de cette brillante astuce : le passage était à sens unique. Mais personne n'avait jamais eu besoin de l'emprunter dans l'autre sens...

Le tunnel ne semblait long que depuis le siège des toilettes. En fait, il avait été conçu pour échapper à une filature, ce qui nécessitait seulement de disparaître à la vue de ses poursuivants. Deux minutes plus tard, Xavier Moreau débouchait dans la cave d'un immeuble de la rue Joseph Sansbœuf, une artère très courte qui reliait les rues de la Pépinière et du Rocher. À moins de cent mètres de l'endroit où il avait « disparu ». Il remonta et ressortit tranquillement par la porte d'entrée de l'immeuble, certain d'être définitivement hors de la vue de ses poursuivants... qui devaient se gratter la tête en le croyant volatilisé.

Moreau longea la rue de la Pépinière jusqu'à la place Saint-Augustin, traversa le boulevard Malesherbes et prit la rue d'Astorg, tout de suite à gauche. Au bout de cinquante mètres, il s'arrêta devant la boutique d'un antiquaire, dont il ne perdit pas une seconde à admirer la vitrine. Il entra. Le propriétaire des lieux, installé au fond, derrière un bureau Directoire, à lire un magazine d'art, eut le réflexe de se lever pour accueillir ce client (ils étaient rares), mais se laissa retomber sur sa chaise en reconnaissant Xavier Moreau. Les deux hommes ne se dirent pas un mot, mais échangèrent un bref signe de tête. L'antiquaire se replongea dans sa lecture. Moreau l'ignore et se dirigea vers l'arrière-boutique. Une fois la porte refermée derrière lui, il fit basculer une vieille reliure, sur une bibliothèque ancienne adossée au mur. La bibliothèque glissa de côté, découvrant un escalier dallé et bien éclairé. Moreau s'y engagea, pendant que le passage se refermait automatiquement.

Il descendit l'équivalent d'un étage avant de déboucher dans un long couloir au sol et aux parois dallées, éclairé par des appliques de cuivre diffusant une lumière douce. Ce tunnel évoquait un peu celui qui reliait le haut des Champs-Élysées à l'Arc de Triomphe de l'Étoile, évitant aux visiteurs de traverser la placé Charles-de-Gaulle.

À l'extrémité du tunnel se trouvait une porte métallique à double battant, à côté de laquelle un soldat en uniforme était assis derrière une petite table. Il se

leva en voyant approcher Moreau, qui sortit de son blouson près du corps une carte barrée de tricolore. Le soldat salua militairement :

— Mon capitaine...

Moreau esquissa un salut en retour. Le militaire appuya sur le bouton lumineux qui se trouvait à côté de la porte métallique. Celle-ci s'ouvrit avec un chuintement et Moreau s'avança dans un ascenseur. La porte se referma et l'ascenseur grimpa l'équivalent de deux niveaux avant de s'arrêter. Les portes s'ouvrirent sur un autre couloir sans fenêtres, indiquant qu'on se trouvait au sous-sol d'un bâtiment. Mais ici, plusieurs portes donnaient de chaque côté du hall.

Moreau alla jusqu'au bout de celui-ci et sortit une autre carte de son blouson. Une carte magnétique, celle-là, qu'il fit glisser dans la fente d'une serrure électronique. Le voyant qu'elle comportait passa au vert et Moreau poussa la porte...

La pièce dans laquelle il entra comportait un vaste bureau, supportant deux grosses lampes basses. Deux ou trois autres lampes créaient une atmosphère intime, presque secrète. L'éclairage général ne permettait pas d'avoir une idée précise des dimensions de la pièce, mais mettait en évidence les silhouettes qui l'occupaient. Elles étaient une dizaine, debout un peu partout. Une dizaine d'hommes vêtus de noir, dont l'atmosphère mystérieuse de l'endroit révélait les cheveux coupés très courts, les mâchoires carrées et les yeux qui, dans l'ombre, brillaient d'une farouche détermination.

Mais les plus farouches, les plus déterminés de tous, étaient ceux du seul homme présent à être assis : celui dont les deux lourdes lampes de son bureau, à la verticale de son visage penché en avant, lui creusaient les traits à la manière des savants fous des anciens films fantastiques. L'effet était d'autant plus accentué qu'il avait naturellement le visage taillé au ciseau à froid, comme sculpté dans la pierre. Sa peau était rugueuse comme elle, et presque aussi blanche que ses cheveux coupés en brosse. Seuls ses yeux indiquaient qu'il était vivant. Des yeux bleu pâle, presque gris, d'une intensité quasi insoutenable.

Xavier Moreau, lui, soutint sans difficulté apparente le regard de celui qu'ils appelaient tous le « Ninja ». Il s'offrit même le luxe de laisser flotter l'ombre d'un sourire sur ses lèvres minces.

La voix de l'homme aux yeux gris résonna, métallique :

— C'est le fait d'être en retard à notre réunion qui vous fait sourire, Moreau, ou le fait que tout le pays vous ait vu en train d'enculer ce pédéraste d'acteur-politicard ?

Le sourire s'effaça du visage de Xavier Moreau qui, d'instinct, rectifia la position.

— Ni l'un ni l'autre, mon colonel.

— Alors c'est quoi ?

— À la fois la satisfaction d’avoir mené à bien ma mission, mon colonel, et d’avoir semé les flics qui ont tenté de me pister jusqu’ici.

Celui que Moreau venait d’appeler « mon colonel » esquissa à son tour un sourire... qui n’avait rien d’amical.

— Évitez d’être trop content de vous, Moreau. C’est comme ça qu’on commet des imprudences... qui peuvent être fatales. Vous êtes certain de les avoir semés ?

— Certain, mon colonel ! J’ai utilisé la « porte de sortie » de Saint-Lazare. Très efficace.

Une des silhouettes qui se tenait debout, vers le fond de la pièce, s’avança.

— On est obligés de supporter des pédés parmi nous, mon colonel ? fit l’homme d’une voix pleine de rage et de frustration.

Le « Ninja » tourna son visage de pierre vers celui qui avait parlé :

— Vous n’êtes qu’un imbécile, Lardosse. Laissez-moi d’abord vous rappeler que tous les moyens sont bons pour assurer le triomphe de notre croisade contre le vice et la pourriture morale qui rongent ce pays, et l’Occident en général. Même si nous devons nous-mêmes, à l’occasion, nous vautrer dans cette pourriture. Deuxièmement : vous avez tous servi dans le même régiment. Sous mes ordres, vous êtes devenus frères de sang avant même d’être réunis au sein de cette organisation. Ce devrait être suffisant pour savoir que Moreau n’est pas plus homosexuel que vous... ou moi.

Il jeta un regard rapide à Moreau et une expression dégoûtée passa rapidement sur son visage :

— Il se trouve simplement, ajouta-t-il, que notre camarade, le capitaine Moreau, a conservé de son passage dans la Légion des capacités, disons... particulières.

— Vous voulez dire qu’il bande à volonté, avec n’importe qui, ou même n’importe quoi ! intervint quelqu’un d’autre.

Le colonel ne regarda que Moreau pour répondre à celui qui venait de parler :

— C’est exactement ce à quoi je faisais allusion, Janier. Merci de l’avoir traduit avec tant de délicatesse.

Toujours est-il que ce... talent particulier représente une arme dont nous n’avons pas de raison de nous priver.

— Quand même, mon colonel, reprit Moreau... si on pouvait éviter de s’en servir trop souvent, ça m’arrangerait.

Il y eut quelques rires vite étouffés. Le colonel gratifia Moreau d’un demi-sourire.

— Franchement, Moreau, ça nous arrangerait aussi. Personne, parmi nous, n’apprécie ce genre de spectacle. Le M.O.V. ne compte que des vrais hommes.

Il ajouta après un silence :

— Et je vous inclus dans cette catégorie.

— Merci, mon colonel, fit Moreau.

— En tout cas, enchaîna le « Ninja », l'opération Lucas Ardenne a été un succès sur toute la ligne. Cette sale flotte est définitivement déconsidérée et n'est pas près d'occuper des fonctions officielles...

Il eut un rire sec qui ne modifia presque pas l'expression de son visage :

— Même le cinéma ne voudra plus de lui... à part, peut-être, dans les pornos pédé, évidemment.

Quelques rires brefs se firent entendre. Le colonel les coupa net en poursuivant, de sa voix métallique soudain chargée de haine :

— Bientôt, dans ce pays, tout le monde saura que nous sommes partout, que rien ne peut nous échapper ! Tout le monde saura qu'il est désormais impossible de se vautrer dans la boue sexuelle, dans le vice et dans l'immondice moral, sans que toute cette pourriture soit immédiatement exposée sur la place publique ! Après les pervers du spectacle et du show-business, nous allons nous attaquer maintenant au monde des affaires et à celui de la politique. Désormais, nos soi-disant responsables seront obligés de prendre des mesures pour rétablir d'urgence un véritable ordre moral, dans ce pays où le laxisme et le laisser-aller son devenus la règle. Ils n'auront pas le choix, car leurs propres turpitudes se retrouveront exposées à la vue de tous !...

Le colonel marqua un temps. Le silence pesait des tonnes.

— Et si on ne nous écoute pas, si on ne se montre pas suffisamment attentif à nos avertissements, si on ne réagit pas assez vite dans le sens où nous l'exigeons...

Sa mâchoire de pierre se crispa :

— Alors... nous libérerons sur cette Sodome une violence qui ne sera plus seulement celle des images.

Autour de lui, dans l'ombre, plusieurs membres de l'Organisation échangèrent des regards inquiets.

Ce que le colonel venait d'annoncer, ça n'était pas prévu au programme.

Mais visiblement, le programme avait changé.

Le moment allait venir où il faudrait choisir son camp : ceux qui refuseraient de suivre le « Ninja » sur la voie extrême qu'il semblait envisager cesseraient d'être ses « soldats » pour devenir ses ennemis.

Et il ne faisait pas bon être son ennemi...

CHAPITRE XIV



Charlie Badolini crevait d'envie d'allumer une de ses Job Spécial, mais dans le bureau du ministre de l'Intérieur, il n'osait pas. Boris Corentin n'osait pas, lui non plus, sortir son paquet de blondes légères. Aimé Brichot, lui, osa tout juste remonter du bout de l'index ses lunettes de myope léger qui avaient tendance à glisser, à cause de la sueur, dès qu'il faisait un peu chaud.

Et là, il faisait très chaud.

Non seulement à cause de la température extérieure de ce mois de juin. Mais parce que le microclimat qui régnait dans le bureau du ministre était franchement étouffant. On aurait dit que tout le monde était écrasé par une sorte de pression atmosphérique tropicale, de celles qui vous trempent de sueur à peine sorti de la douche matinale et transforment les sahariennes de lin en serpillières après une grande lessive.

Seul Olivier Sazerat, le « profileur », semblait parfaitement décontracté. À en juger, en tout cas, par l'absence de toute humidité visible sur son visage tout en longueur et son crâne à la calvitie naissante.

Vu les résultats qu'il avait obtenus, il n'avait pourtant pas de quoi pavoiser.

Mais personne n'avait envie de pavoiser.

Cinq minutes plus tôt, Badolini, Corentin, Brichot et Sazerat s'étaient

regroupés autour du bureau du ministre, à l'invitation de ce dernier, pour mieux voir l'écran de l'ordinateur posé devant lui.

Ce qui leur avait permis de visionner une séquence digne des meilleurs films X : mais où l'actrice se trouvait être une star du cinéma... traditionnel. Anna Demangelle, en l'occurrence.

En faisant de gros efforts pour ne pas sourire et en retenant tout commentaire, les cinq hommes l'avaient regardée en train d'administrer une fellation enthousiaste à son excellence Fortuné N'Dia, l'ambassadeur du Wasa. Lequel pouvait désormais se vanter de l'être... fortuné. Quant à Anna Demangelle, elle avait étonné son auditoire – très privé – en réussissant à écarter les mâchoires suffisamment pour engloutir le véritable baobab de chair noire qui avait poussé au bas du ventre de son Excellence.

On pensait irrésistiblement à un boa avalant une proie plus grosse que lui...

Et les cinq spectateurs des exploits charnels de l'actrice n'avaient pas pu retenir une grimace douloureuse quand le « baobab » en question avait forcé le puits étroit de ses reins, le déchirant et arrachant à Anna Demangelle un hurlement de douleur qui s'était vite transformé en cris de plaisir.

Le document s'était terminé et Badolini, Boris, Aimé et le profileur avaient vite regagné leurs sièges. Comme si le dernier assis allait se faire punir plus que les autres.

Au grand soulagement de tout le monde, le ministre mit fin à un silence qui était à la limite de devenir insoutenable.

— Voilà, messieurs, attaqua-t-il d'une voix glaciale. Mes services ont pêché cette abomination sur le net, où ça circule, paraît-il, depuis hier soir. Je tenais à vous en faire profiter en première exclusivité.

« Vous êtes trop bon », faillit lâcher Badolini, qui se retint de justesse.

— Une heure avant de vous convoquer tous les quatre, reprit le ministre, j'ai eu successivement au téléphone : le réalisateur du spot pour l'organisation humanitaire dont Anna Demangelle est la marraine, l'ambassadeur du Wasa, et Anna Demangelle elle-même. Le réalisateur est furieux à l'idée que son travail soit décrédibilisé par cet « incident », comme il dit. L'ambassadeur du Wasa est persuadé que l'opposition de son pays va utiliser ce film indiscret pour le destituer et il m'a menacé de représailles personnelles ! Vous m'entendez : personnelles ! Quant à Anna Demangelle, elle était tellement hystérique au téléphone que je n'ai pas compris la moitié de ce qu'elle m'a dit... ou plutôt hurlé. Un pot-pourri d'insultes, apparemment, dont certaines que je ne connaissais même pas, ce qui prouve que les actrices ont plus de vocabulaire qu'on ne le croit.

— Monsieur le ministre... voulut intervenir Badolini.

L'autre le coupa d'un geste péremptoire.

— Je n'ai pas fini, dit-il. Au coup de téléphone d'Anna Demangelle a succédé, presque immédiatement, celui de mon confrère de la Culture et de la Communication. Lui aussi a eu droit à un coup de fil d'insultes de la part de notre star nationale. Cela dit, il semble surtout paniqué à la perspective que ce... M.O.V. s'en prenne ensuite, comme il a menacé de le faire, au personnel politique.

Malgré sa contrariété, le ministre de l'Intérieur ébaucha un sourire en évoquant l'angoisse de son « confrère ».

— Je ne sais pas ce qu'il a à cacher, dit-il, mais il a longtemps évolué dans les milieux du théâtre subventionné... Dieu sait à quelles turpitudes ces gens-là se livrent avec l'argent des contribuables...

Le ministre de l'Intérieur s'interrompit brusquement, le regard soudain absent. Ses interlocuteurs échangèrent des coups d'œil inquiets, mais personne n'osa interrompre une réflexion qui paraissait intense (celle d'un ministre l'est toujours, par définition). Apparemment, le haut personnage savait des choses... si compromettantes qu'il ne pouvait les confier à personne, pas même à eux.

Le locataire de la place Beauvau s'arracha à ses pensées et revint à ses interlocuteurs.

— Je réfléchissais à cette situation, dit-il gravement. J'essayais de me constituer mentalement un panorama d'ensemble... Bref... pour conclure le récit de ma matinée... Elle s'est terminée par un coup de fil du Premier ministre lui-même. Oui, messieurs ! Cette affaire est parvenue jusqu'à Matignon, sous la forme d'un coup de téléphone furieux de l'ambassadeur du Wasa, indigné que son intimité ait été si odieusement violée dans un pays avec qui il entretient depuis si longtemps des liens privilégiés, un pays qui, que... bref, on est en plein incident diplomatique. Entre nous, j'aurais cru que ce gros dégueulasse aurait le bon goût de se faire oublier, au lieu de la ramener. Enfin !... En un mot : Matignon s'inquiète. Et quand Matignon s'inquiète... c'est à moi qu'on met la pression. Pour vous résumer la pensée du Premier ministre : qu'on montre au bon peuple des stars de cinéma ou de la chanson en train de faire des cochonneries plus ou moins légitimes, les hautes instances s'en moquent. Mais dès le moment où des ministres risquent de se retrouver dans la même situation, on ne rit plus du tout.

— Il y a quand même peu de chances de surprendre un membre du gouvernement dans ce genre de posture, suggéra Corentin.

Le ministre de l'Intérieur lui jeta un œil surpris, sous un sourcil en accent circonflexe.

— Pourquoi ? fit-il. Les serviteurs de l'Etat ne sont peut-être pas des saltimbanques, mais ce sont également des hommes et des femmes. Eux aussi ont une vie... privée.

Un ange passa, les gros titres d'un magazine à scandale imprimés sur les

ailles.

— Et je peux même vous faire une confidence, reprit le haut personnage. Une confidence dont je compte bien qu'elle ne sorte pas d'ici : le Premier ministre m'a laissé entendre que cette histoire provoquait de sérieuses inquiétudes au plus haut niveau de l'État.

Corentin, Brichot et Badolini échangèrent des regards interloqués.

— Vous voulez dire ?... tenta de demander le patron de la Mondaine, aussitôt interrompu par son ministre de tutelle :

— J'ai dit au plus HAUT niveau de l'État ! Ça devrait vous suffire, messieurs. Comprenez-moi à demi-mot.

Un soupir collectif lui répondit.

— Bien, enchaîna le ministre. Comme vous l'avez compris, j'ai passé une très mauvaise matinée.

« Et du coup, j'ai décidé de vous pourrir le reste de la journée à vous aussi ! » compléta mentalement Boris.

— Faisons le point, voulez-vous, poursuivit le haut personnage, confirmant la pensée de Corentin. À la suite des premières diffusions sur le net de « caméras-cachées » concernant Julie Manneville, Zéfira Zineman, Valérie Icare et Antoine Rudé, l'enquête est confiée à vos services. Et le seul résultat que vous obtenez, monsieur le divisionnaire, c'est que celui que vous considérez comme votre meilleur élément, le commandant Corentin, ici présent, se retrouve à son tour sur le net en train de sauter Julie Manneville.

Olivier Sazerat, le « profiteur », esquissa un sourire.

— Vous trouvez ça drôle ? lui lança le ministre en le fusillant du regard, moi pas.

Il se tourna vers Boris :

— Je ne doute pas que vous ayez passé un moment très agréable avec mademoiselle Manneville, ni que vous soyez devenu le héros envié de toute la PJ. Personnellement, je considère que vous avez déshonoré la police et que vous nous avez tous couverts de ridicule.

Corentin voulut se défendre :

— Monsieur le ministre, je...

— Et au lieu de vous rattraper par une action d'éclat qui n'aurait pas été du luxe, le coupa le haut fonctionnaire, vous laissez Lucas Ardenne se faire à tout jamais ridiculiser et déconsidérer. Grâce à votre incompetence, la vie et la carrière de cette personnalité extrêmement populaire sont définitivement foutues !

— Justement, monsieur le ministre, intervint Badolini, ce regrettable avatar nous a permis de rebondir en nous mettant sur une piste...

— Parlons-en, justement, de votre piste ! l'interrompit le ministre dont la

colère semblait se nourrir de ses propres paroles. Vos hommes dénichent un suspect qui pourrait les mener à quelque chose, et ils trouvent le moyen de le perdre à la descente d'un train ! Même pas foutus d'exécuter correctement une filature ! Des bleus ! Des débutants ! Votre paire d'as des as, je vais vous les foutre à la circulation, moi, ça ne va pas trainer ! Même l'abruti de planton en faction devant la grille de ce ministère ferait un meilleur boulot !

Il s'interrompit brusquement, comme à bout de souffle et à court de mots.

— Monsieur le ministre... dit finalement Badolini.

— Oui, monsieur le divisionnaire ? fit l'interpellé d'une voix éteinte, comme si tout ce qu'il venait d'énumérer l'avait mis à l'agonie.

— Monsieur le ministre, nous avons certes connu quelques revers, mais n'oubliez pas qu'il s'agit d'une enquête particulièrement difficile, étant donné qu'il n'y avait pas au début de suspects identifiables et que ce fameux MOV n'exige pas une quelconque rançon qui nous aiderait à remonter jusqu'à lui.

Le ministre se tourna vers le profileur :

— Vous avez du nouveau, par rapport à vos premières analyses concernant l'expéditeur de cette lettre signée du MOV ?

— Malheureusement non, monsieur le ministre, répondit Sazerat, soudain moins souriant.

Le haut fonctionnaire eut un geste fataliste accompagné d'un soupir et oublia le profileur pour fixer Badolini.

— Monsieur le divisionnaire, fit-il, j'espère que, à la lumière de tout ce que je viens de vous dire, vous avez compris qu'on attend de vos services des résultats, qu'on les attend d'urgence, et qu'on les attend à tous les niveaux de l'État.

— J'ai parfaitement compris, monsieur le ministre, fit Badolini.

Le ministre se pencha vers lui à travers son bureau :

— J'espère que vous avez compris aussi que faute d'obtenir ces résultats, il y a des têtes qui vont rouler dans la sciure... Bonne journée, monsieur le directeur.

Les quatre « invités » du ministre de l'Intérieur se levèrent comme un seul homme...

À peine dans le couloir, Charlie Badolini ne put s'empêcher de frotter son pouce et son index, écartés en pince, autour de son cou... juste avant d'allumer une Job Spécial.

Mais il attendit, pour parler, d'être remonté avec les trois autres dans la Peugeot 607 du parc directorial de la PJ et d'avoir repris la direction du quai des Orfèvres.

— Il y a longtemps que je ne m'étais pas fait engueuler comme ça, fit-il

d'une voix légèrement cassée. C'est quand même un comble !... Alors, Boris, quelle est la suite du programme ?

Corentin sortit son propre paquet de cigarettes :

— Pour l'instant, je ne vois que ce Max Leroi, le faux garçon d'étage de Cabourg... On pourrait toujours le serrer et le cuisiner... Mais c'est un petit poisson, je doute qu'il nous mène très loin.

— Tu oublies Jeannot-la-Science, fit Aimé Brichot.

— Il est arrivé à quelque chose, avec son matériel informatique ? s'enquit Badolini d'une voix où renaissait l'espoir.

— Pas encore, à notre connaissance, reprit Aimé. Mais de sa part, je ne serais pas surpris qu'il fasse des miracles, une fois de plus.

— Si on parle de miracles, soupira Badolini... Dieu vous entende !

— J'ai l'impression que Dieu nous a entendus ! lança Corentin un moment plus tard en raccrochant le téléphone de son bureau des Affaires recommandées, où Brichot et lui venaient de rentrer. Dieu... ou plus exactement notre cher Jeannot-la-Science !

— C'était lui ?

— C'était lui. Il nous attend dans son antre. Il a du nouveau.

Aimé avait passé la porte avant que Boris ait fini sa phrase.

Deux minutes plus tard, les deux hommes pénétraient dans le laboratoire du scientifique sans âge. Déplumé comme un vieux vautour, ridé comme une assiette de purée travaillée à la fourchette, enveloppé dans son éternelle blouse à la couleur indéfinissable, Jeannot-la-Science avait... rajeuni !

Ou, tout au moins, pris une sorte de coup de jeune, sans doute à cause de l'expression rayonnante qui illuminait de l'intérieur son faciès parcheminé.

Même son mégot de papier maïs, vissé au coin de ses lèvres inexistantes, se dressait plus haut que d'habitude.

— Jeannot ! s'écria Boris. Tu as trouvé ! Je le vois à ta tête ! Tu es un génie ! Je l'ai toujours dit, d'ailleurs ! Accouche !

— Eh bien, attaqua le scientifique, ça n'a pas été de la tarte...

— Si c'en était, coupa Aimé, on n'aurait pas eu besoin de toi.

— En effet, admit modestement Jeannot. Bref... je vous la fais courte pour ne pas entrer dans des détails techniques qui vous échapperaient. En résumé, depuis le début de cette affaire, je fais scanner en permanence le net par une batterie d'ordinateurs qui tournent jour et nuit ; le but de l'opération étant de faire ce qui est théoriquement impossible : retrouver la source, autrement dit le premier diffuseur, de toutes ces cochonneries qui vous préoccupent tant.

— S'il n'y avait que nous... soupira Brichot.

— Et alors ? fit impatientement Corentin.

— Jeannot s'illumina comme une citrouille à Halloween :

— Et alors, j'ai réussi !

Il les entraîna vers l'ordinateur qui semblait être à la fois le cœur et le cerveau de son installation.

— Regardez, fit-il, les informations sont centralisées sur cet écran.

Corentin et Brichot faillirent se cogner la tête en se penchant avec trop de hâte. Inutilement, d'ailleurs, puisque Jeannot-la-Science résumait à voix haute les données « scannées » par son système :

— Tous ces documents, toutes ces « caméras-cachées » ont été « uploadés », c'est-à-dire envoyés sur la toile, à partir de la même unité informatique. Le même ordinateur, si vous préférez. Celui-ci se trouve... à la DST !

— Quoi ? rugirent en même temps Boris et Aimé après une seconde de silence stupéfait.

— À la DST, répéta Jeannot. La Défense Spéciale du Territoire, dont les bureaux se trouvent, comme vous le savez, rue des Saussaies, dans le huitième, juste derrière le ministère de l'Intérieur.

— Incroyable ! souffla Boris.

— Attends, reprit Jeannot, ce n'est pas fini. L'ordinateur en question se trouve au premier sous-sol, pièce trois cent onze.

Brichot ouvrit des yeux ronds :

— Et c'est quoi, la pièce trois cent onze ?

— Le bureau du colonel Pierre Rieussec, répondit Jeannot, l'un des plus importants chefs de section de la DST.

Corentin laissa silencieusement tomber son menton dans le creux formé entre son pouce et son index.

— « Colonel »... répéta-t-il pensivement.

— Et alors ? fit Aimé.

— Et alors, dit Boris, une intuition, comme ça : je me demandais juste si par hasard ce colonel Rieussec n'aurait pas servi dans les paras. J'aimerais bien jeter un œil à son CV...

Le mégot jaune et imbibé de salive se redressa plus fièrement encore au coin des lèvres de Jeannot-la-Science... qui brandit une feuille d'imprimante sous le nez de Boris.

— Je me doutais que les états de service de Rieussec t'intéresseraient, fit-il.

Corentin s'empara de la feuille avec un sourire :

— Re-bravo, Jeannot !

Dix secondes plus tard, il relevait le nez du document pour adresser une mimique de triomphe à Aimé Brichot :

— Je le savais ! lança-t-il. Le colonel Pierre Rieussec a commandé un régiment de parachutistes basé à Pau. Celui-là même où ont servi sous ses ordres, à la même époque, Max Leroi et Xavier Moreau !

Aimé Brichot, qui s'était appuyé à un plan de travail en céramique, se redressa, fiévreux.

— Qu'est-ce qu'on fait, dit-il, on fonce et on le travaille en douceur, histoire de lui faire tout déballer.

Corentin s'assombrit :

— J'ai peur que ça ne soit pas aussi simple que ça, Mémé. On n'a même pas de commission rogatoire qui nous permette de l'interroger « officiellement ». Et ce Rieussec est un baroudeur, sûrement un coriace, il ne va pas se mettre à pleurer en demandant pardon si on lui fait les gros yeux. Il nous faudrait... autre chose.

D'un air entendu, il pointa une ligne sur le CV de Rieussec :

— Son adresse, par exemple...

CHAPITRE XV



Quand Janine Rieussec, l'épouse du colonel Pierre Rieussec, ouvrit la porte de chez elle, Boris la reconnut tout de suite. La quarantaine, blonde artificielle dont on devinait les « racines » qu'elle avait trop tardé à « faire faire », elle avait de magnifiques yeux bleus d'où rayonnaient des soleils de ridules. Grande, la taille fine et la poitrine encore fière sous un cachemire moulant, son hâle devait sans doute moins à des voyages au soleil qu'à l'autobronzant ou aux lampes à ultraviolets. Son sourire avait dû être irrésistible avant d'exprimer plus de lassitude que d'envie de séduire.

Elle s'éclaira, pourtant, comme si c'était l'une des dernières fois, en découvrant la silhouette athlétique et la gueule de star de cinéma de Boris, sur le pas de sa porte.

Oui, pensa Corentin, ça ne pouvait être qu'elle, cette femme entre deux âges, qui avait été belle et qui l'était encore, mais uniquement par un reste d'instinct de conservation, comme ces épouses que personne ne regarde plus, mais qui s'obstinent à ne pas sombrer...

Elle confirma ce que Boris avait déjà deviné :

— Commandant Corentin ?... Janine Rieussec.

— Merci de m'avoir reçu aussi vite, Madame, fit Boris en entrant, comme elle l'invitait à le faire.

« Et qu'est-ce qui te fait croire que la femme de Rieussec a quoi que ce soit à voir avec toute cette histoire ?... »

Les mots d'Aimé Brichot, prononcés une heure plus tôt, résonnèrent en écho dans la tête de Boris, pendant qu'il s'avavançait dans un intérieur sombre – on était au premier étage, dans une me cossue mais étroite du dix-septième arrondissement – où rien ne semblait avoir été touché depuis les années soixante.

C'était à la fois moderne et vieillot, convivial et poussiéreux.

L'appartement de Pierre et Janine Rieussec avait dû être aménagé avec soin par la maîtresse de maison, en vue d'une vie sociale ou mondaine qui n'avait pas eu lieu. Du coup, l'endroit avait été peu à peu abandonné par ses occupants et s'était progressivement fané comme une fleur privée de soleil, une demeure où personne ne vient... comme Janine Rieussec elle-même.

Qui, à la manière de son appartement, dégageait une tristesse quasiment palpable...

« Ça m'étonnerait qu'elle soit personnellement impliquée dans ce mouvement Ordre et Vertu, avait répondu Boris. Le genre intégrisme d'extrême-droite, retour aux valeurs traditionnelles de l'Occident, épuration morale, etc., c'est surtout un truc de mec. Le genre taliban, version catho. Elle, je l'imagine plutôt comme une victime de tout ça. Une brave épouse qui ne demandait rien et qui a dû subir l'espèce de folie puritaine de son militaire de mari. »

« Tout ça est bien triste, avait soupiré Aimé, mais je ne vois pas en quoi Janine Rieussec va nous aider à coincer son mari... en admettant qu'elle le veuille. » Boris avait souri évasivement : « Je n'en sais rien non plus, Mémé, mais je sais qu'il nous faut un autre "levier", pour faire craquer Rieussec, que cette simple histoire de caméras-cachées, qu'il pourrait tout bonnement nier en bloc. »

« Mais tout part de son ordinateur ! » s'était récrié Brichot.

« Et alors ? Il peut parfaitement nous affirmer que quelqu'un d'autre s'en est probablement servi... à l'insu de son plein gré, comme disait l'autre... »

« Et qu'est-ce que, à ton avis, Janine Rieussec va te fournir, comme « levier », avait insisté Brichot, ironique.

« Je n'en ai pas la moindre idée », avait répondu Corentin le plus sincèrement du monde.

N'empêche qu'il était là, chez cette femme à qui il avait téléphoné une heure avant pour lui annoncer sa visite, et qui n'avait pas fait la moindre difficulté pour le recevoir. Au contraire, même, Boris avait cru deviner dans sa voix une sorte d'attente...

Quant à Brichot, Boris avait préféré ne pas l'emmener, et Aimé avait acquiescé avec enthousiasme... et une pointe d'ironie : « S'il s'agit de prendre

une femme par les sentiments, on tombe en plein dans ta spécialité, Boris. Je préfère te laisser les mains libres, tu seras plus à l'aise pour parler... »

N'empêche que Brichot connaissait trop l'exceptionnel feeling de sa flèche pour ne pas sentir que Boris avait sûrement raison, une fois de plus, d'écouter son instinct...

— Je peux vous servir un café ou un thé, commandant ? proposa Janine Rieussec d'une voix à l'entrain un peu forcé. Ou autre chose de plus costaud, si vous préférez ? À moins que, comme dans les films, vous ne buviez pas pendant le service ?...

Corentin lui sourit :

— En principe, c'est le cas, mais je vais faire une petite exception... si vous avez un bon whisky.

— J'en ai même un excellent ! fit Janine Rieussec en se précipitant vers un meuble-bar laqué noir et acier, typiquement « sixties ». Un Oban douze ans d'âge, le scotch de l'île de Skye, au nord-ouest de l'Écosse...

Elle lui en servit un, bien tassé et se prépara la même chose pour elle-même, sans que Corentin s'en étonne : cette femme au charme indéniable était seule et triste. Ça crevait les yeux d'un expert ès-beau sexe comme lui. Et une femme seule et triste, parfois, ça trouve des consolations au fond d'un verre...

Mais peut-être pas seulement au fond d'un verre, pensa Boris, quand Janine Rieussec s'installa près de lui sur un canapé en cuir craquelé.

Tout près de lui.

En relevant, l'air de rien, sa jupe sur ses cuisses encore appétissantes. Ce qui permit à l'œil expert de Boris d'apercevoir, en haut d'un bas couleur chair, la pince d'un porte jarretelles...

Elle leva son verre. Boris l'imita.

— Décidément, lança-t-elle d'une voix qui se voulait enjouée, entre mon colonel de mari et vous, je suis entourée de militaires... commandant.

— Ce sont en effet les grades que nous avons depuis quelques années... se crut obligé d'expliquer Corentin.

Janine Rieussec l'arrêta d'un geste :

— Je connais tout ça par cœur, merci. Alors, commandant, vous vouliez me parler de mon mari, je suppose.

— Oui. Il y a combien de temps que vous êtes mariés ?

— Vingt-cinq ans. J'ai quinze ans de moins que lui. J'en avais dix-huit quand je l'ai épousé. J'étais une jeune provinciale un peu naïve, lui avait beaucoup d'allure dans son uniforme de para... Je me suis laissé séduire...

— Vous avez des enfants, interrogea Boris en avalant une gorgée d'Oban.

Le regard de Janine Rieussec sembla fuir un instant, comme si Boris venait d'évoquer un sujet douloureux. Puis elle se ressaisit pour répondre :

— Une fille unique : Victoire. Il y a longtemps qu'elle a quitté le nid...

D'un coup de hanches, elle se rapprocha insensiblement et sa cuisse vint frôler celle de Boris. Qu'elle fixa d'un regard à la fois mélancolique et inquisiteur.

— De toute façon, ajouta-t-elle, Pierre et moi sommes devenus deux étrangers, aujourd'hui... Deux étrangers condamnés à vivre sous le même toit...

— Pourquoi ? fit Corentin. Si vous ne vous entendez plus, il y a toujours le divorce...

Janine Rieussec leva les yeux au ciel :

— Le divorce !... Pour un catholique intégriste comme lui ! Autant proposer un rôti de porc à un imam !

Boris eut un sourire amical, destiné à la mettre en confiance :

— À ce propos, justement... jusqu'où vont les convictions de votre mari ?

Janine Rieussec le fixa brièvement et s'administra une lampée d'Oban. Elle détourna le regard pour répondre :

— Elles vont très loin... Mais ça, j'imagine que vous le savez déjà.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle le regarda à nouveau et se rapprocha encore. Sa cuisse écrasa la sienne.

— Que c'est à cause de ce que vous appelez les « convictions » de mon mari que vous êtes là, commandant. À cause de ce qu'elles l'ont poussé à faire...

Corentin soupira et avala à son tour une gorgée de whisky. Puis il reposa son verre sur la table basse en acier brossé, aussi « sixties » que le reste du décor.

— Bien, dit-il fermement, il me semble qu'il est temps de jouer cartes sur table, madame Rieussec, vous ne croyez pas ?

Janine Rieussec posa son verre à côté de celui de Boris et inclina encore davantage son buste vers lui.

— Je suis tout à fait de cet avis, souffla-t-elle en attrapant Corentin par la nuque et en plaquant sa bouche contre la sienne.

Boris voulut se défendre. Mais la langue de Janine Rieussec força le barrage de ses dents, pendant que sa main, agile comme une anguille, dégrafait son pantalon. Avant qu'il ait pu réagir, elle en avait déjà extrait une virilité qui, malgré lui, palpait de tout le sang qui la gonflait.

— Je vais tout te dire, lui souffla-t-elle à l'oreille d'une voix rauque de chienne en chaleur. Tout ce que je sais. Tu verras, tu ne seras pas déçu. Mais avant, il faut que tu me baisses ! Il faut que tu m'embroches et que tu me

laboures avec cette belle grosse queue, dure comme du béton. Ça fait des années que personne ne m'a prise. Je vais exploser, si tu ne...

Tout en parlant d'une voix hachée par le désir, elle s'était contorsionnée de manière à relever sa jupe sur ses hanches et à s'empaler d'elle-même sur le membre turgescent de Boris. Qui se retrouva happé jusqu'à la garde par cette bouche, brûlante comme un puits de lave en fusion.

Corentin glissa en elle avec d'autant plus de facilité que Janine Rieussec ne portait pas la moindre culotte, avec son porte-jarretelles.

Elle jouit presque tout de suite, emportée par un orgasme d'autant plus violent qu'il était contenu depuis des années. Les contractions féminines entraînées par cette tempête de plaisir eurent pour effet de déclencher celui de Boris... qui explosa au fond d'elle, le ventre collé au sien, avec la sensation ahurissante que son cerveau giclait en même temps que sa semence...

Quelques minutes plus tard, Boris Corentin et Janine Rieussec s'étaient rajustés, réinstallés côte à côte sur le canapé de cuir et reprenaient leurs verres et leur conversation.

En se vouvoyant.

Quelqu'un qui serait entré à ce moment-là n'aurait pas pu soupçonner ce qui venait de se passer entre eux.

« J'ai bien fait de ne pas emmener Mémé », remarqua mentalement Boris avant de s'adresser à Janine Rieussec :

— Il était question, je crois, de tout me dire ?...

L'épouse du colonel de la DST haussa les épaules d'un air las :

— Je ne sais pas ce que Pierre mijote au juste avec sa bande d'anciens paras. Ce que je peux vous dire, c'est qu'il a formé une espèce de secte avec des hommes autrefois sous ses ordres. Je suis totalement exclue de leurs réunions, mais dans le peu que j'ai pu saisir de leurs conversations, il était question de « croisade contre la pourriture morale », de « nettoyer le pays de la boue sexuelle et du vice où il se vautre »... etc.

— Et vous n'avez jamais parlé à personne de tout ? demanda Boris.

Janine Rieussec avala précipitamment une gorgée de whisky :

— D'abord, je ne sais pas grand-chose de concret. Ensuite... j'ai peur de lui.

En effet, une lueur de panique dansait dans son beau regard à l'évocation de l'homme qui partageait sa vie depuis vingt-cinq ans.

— C'est une brute, poursuivit-elle. Un tyran domestique qui n'hésite pas à me cogner dessus, quand il m'arrive de lui tenir tête.

— Si j'ai bien compris, remarqua Boris, c'est même la seule manière dont il vous touche...

— Oui, dit-elle, et ce depuis des années. Avec ses histoires de retour aux

valeurs sacrées de l'Occident, il s'est transformé en une sorte de père-la-pudeur pour qui le sexe, même avec sa femme, est devenu une saleté... sans doute un aspect de cette « pourriture morale » contre laquelle il est parti en « croisade », comme il dit...

Elle plonge ses yeux bleus dans ceux de Boris :

— Puisque vous êtes là, c'est que vous savez quelque chose. Dites-le-moi, je vous en prie.

Corentin hésita brièvement, puis raconta à Janine Rieussec, en résumant, toute l'histoire du Mouvement Ordre et Vertu, depuis les caméras-cachées diffusées sur le web jusqu'aux tempêtes qu'elles avaient déclenchées en haut lieu.

L'épouse de l'homme de la DST eut un pâle sourire :

— Tout ça ne m'étonne pas. Ça lui ressemble. En tout cas, si je vous entends bien, il a réussi à foutre une sacrée pagaille... Il doit être fou de joie.

— C'est probable, fit Corentin, que le fait de savoir Rieussec « fou de joie » ne réjouissait pas plus que ça.

— Alors, dit Janine Rieussec... je suppose que vous allez l'arrêter ? C'est la meilleure nouvelle que j'ai entendue depuis longtemps.

Malheureusement, elle est un peu prématurée. Ce n'est pas aussi simple que ça.

Il hésita :

— Pour tout vous dire, en venant ici, j'avais espéré que vous me fourniriez un élément supplémentaire pour « bétonner » mon dossier contre lui ; quelque chose qui... enfin, je ne sais pas au juste.

Il eut un geste résigné :

— Je me suis trompé, apparemment.

Janine Rieussec reposa son verre sur la table avec un claquement sec, et fixa Corentin avec une nouvelle et étrange détermination dans le regard.

— Non, dit-elle... vous ne vous êtes pas trompé.

CHAPITRE XVI



François Dedieu, détaché tout spécialement du cabinet du ministre de l'Intérieur pour cette opération, était planté au milieu du bureau des Affaires recommandées, quai des Orfèvres, l'air aussi à l'aise qu'un diplomate sur un champ de bataille.

— Vous savez, dit-il à Corentin en rajustant ses épaisses montures d'écaille sur son nez en lame de couteau, les opérations commando, ça n'entre pas vraiment dans ma culture. Je veux dire... je n'ai pas été formé pour ça.

En riant, Boris lui envoya sur l'épaule une claque qui faillit le renverser :

— Ne vous en faites pas, François, on ne va pas refaire le Vietnam. À mon avis, il ne devrait y avoir ni morts, ni blessés. J'ai simplement demandé au ministre de nous « prêter » un membre de son cabinet parce qu'on va se déplacer sur un terrain miné... au sens figuré, je vous rassure. Et c'est vous qu'il a désigné.

Aimé Brichot s'approcha :

— C'est très simple, en fait : on va chasser un gibier qui est un des pontes de la DST. Or, la DST est une sorte de royaume interdit aux simples mortels que nous sommes – je veux dire aux flics – et qui défend jalousement l'accès à son territoire. Lequel se trouve, comme vous le savez, rue des Saussaies, tout à côté de chez vous, à deux pas du ministère de l'Intérieur.

François Dedieu avait l'air de plus en plus maigre, dans son petit costume. Et pas du tout rassuré par le ton bienveillant de Boris et Aimé.

— Je sais, dit-il, vous comptez sur moi pour vous ouvrir certaines portes et... arrondir les angles.

— Exactement, intervint Marco Pellerin, que Boris avait « invité » à participer à ce qu'il appelait l'opération « mise à mort ».

Un juste retour des choses, puisque Marco, avec sa manie d'aller pêcher des cochonneries sur le net, avait été à l'origine de toute l'affaire.

— Bien, fit François Dedieu en avalant péniblement sa salive... je ferai ce que j'ai à faire. Mais ce colonel Rieussec m'inquiète un peu. Il paraît que c'est un type redoutable. En plus, si j'ai bien compris, il a autour de lui une garde rapprochée d'anciens paras. Très honnêtement, si je devais être confronté directement à eux, je ne sais pas si je serais de taille à...

Il fut interrompu par un rire aussi gras que celui dont il émanait, à savoir le capitaine Rabert :

— T'en fais pas, dit ce dernier en frottant son poing droit dans la paume de sa main gauche, s'il y a de la baston... on prendra le relais à partir de là.

— Ne vous inquiétez pas, renchérit Tardet, l'éternel coéquipier de Rabert, qui constituait le dernier membre de l'équipe. Vous serez solidement encadré.

L'attaché de cabinet s'efforça de sourire.

— Tant mieux, dit-il, parce que le ministre en personne m'a également chargé d'une communication pour le colonel Rieussec.

— Ah bon, fit Corentin. On peut savoir ?...

— Non, je suis obligé d'attendre d'avoir constaté moi-même la culpabilité de Rieussec. Désolé...

— Tant pis, fit Boris.

Dont le regard s'égara dans le lointain et qui ajouta, songeur :

— D'ailleurs, j'ai moi-même une petite... surprise pour le colonel Rieussec. Ça lui en fera deux.

Vingt minutes plus tard, deux voitures de service de la PJ se garaient sur le trottoir de la rue des Saussaies, et les six membres du « commando » de Boris en descendaient. D'instinct, en posant le pied sur le macadam, Corentin porta la main à sa ceinture pour s'assurer que son 357 Magnum était toujours bien au chaud sous son blouson de daim. Comme d'habitude, quand ses hommes avaient maille à partir avec des personnages importants, Charlie Badolini leur avait recommandé de « marcher sur des œufs », son expression favorite. Mais en caressant nerveusement la crosse gaufrée de son arme de service, Boris avait bien l'impression que cette fois, il risquait plutôt d'y avoir une omelette.

Il se tourna vers François Dedieu :

— Vous vous êtes bien assuré de sa présence ?

— Oui, fit l'attaché : discrètement, par l'intermédiaire de quelqu'un que je connais personnellement dans la maison, et qui s'est renseigné sans que le colonel Rieussec en sache rien. Rieussec est dans son bureau, la pièce trois cent onze, au premier sous-sol. Il y est depuis neuf heures dix ce matin et comme il est en pleine réunion, il n'en sortira pas avant encore une bonne heure... À moins d'un incident, bien sûr.

Boris lui jeta un regard en coin :

— Bien sûr... Mais un « incident » est si vite arrivé...

Le « Ninja » inclina son visage de pierre sous la lampe de son bureau, en direction de son écran d'ordinateur. Derrière lui se tenaient plusieurs silhouettes noires dont seuls les figures et les cheveux clairs émergeaient de l'ombre. Les hommes du colonel Rieussec épiaient ses réactions aux images qui défilaient sous ses yeux. Une espèce de sourire se dessina sur le masque impénétrable du chef. Du coup, ses « centurions » se crurent autorisés à manifester, eux aussi, une satisfaction silencieuse.

La voix étrangement métallique du « Ninja » s'éleva dans la pénombre constante de son vaste bureau.

— Ordures... tartuffes... Et ça vient donner des leçons de morale à la population !... Espèce d'immondice vivant, va !... Attends un peu que toute la France voie ce que je suis en train de voir... Tu vas regretter d'être né !... Tu vas regretter d'avoir jamais sorti ton ignoble petite bite de ton pantalon !...

Il releva la tête et fixa l'un de ses hommes, qui se tenait respectueusement debout, à quelques mètres :

— Bravo, Crouze, beau boulot ! Comment avez-vous fait pour le coincer ?

L'interpellé se racla la gorge et répondit :

— Son voyage en Thaïlande était organisé depuis six mois. Il devait représenter la France à la Convention Mondiale des Droits de l'Enfance et de Lutte contre la Prostitution Infantile et la Pédophilie...

— L'enfoiré ! ricana le « Ninja ».

— Comme, par précaution, il ne fréquente jamais les mêmes endroits, il a fallu procéder à des installations dans pratiquement tous les salons de massage et tous les bordels flottants de la ville et de ses environs.

— Un travail de Romains ! commenta Rieussec avec admiration.

— Oui, mon colonel. Il a fallu recruter de la main d'œuvre supplémentaire sur place. J'ai dû entamer les fonds secrets...

Rieussec effaça ce détail d'un revers de main :

— Vous avez bien fait. Le résultat est à la hauteur de nos investissements. Cette fois, plus de mannequines ou de starlettes qui se font enculer par des nègres, plus de chanteuses qui bouffent du foutre en gros plan, plus d'acteurs-politiciens-tombeurs de ces dames en train de se faire mettre... On passe aux choses sérieuses. Très sérieuses, même !

Il posa sur l'écran une main étonnamment fine, aux ongles soigneusement manucurés :

— Ce que nous avons là, c'est une bombe atomique ! Quand on la fera exploser, tous ces politicards seront ensevelis sous des tombereaux de honte et de discrédit qui dureront autant que la radioactivité sur un site nucléaire...

Il se replongea avec une délectation sadique dans le document qui passait en boucle sur son moniteur :

— Et c'est un proche du président, en plus ! Quel cadeau ! Le Père Noël existe, décidément !... Je l'entends encore s'indigner vertueusement à la tribune en évoquant le tourisme sexuel... Une bombe, je vous dis !... Même l'Élysée va chanceler sur ses bases...

Il se tourna vers un autre de ses hommes, debout dans un coin :

— Laurent !

— Mon colonel...

— Combien de temps nous faut-il pour diffuser ces jolies images sur Internet ?

— Quelques instants, mon colonel. Dès que vous en donnerez l'ordre. On peut le faire à partir d'ici. Ensuite, évidemment, le nombre de spectateurs dépendra de la curiosité suscitée par le titre.

De nouveau, un mauvais sourire déforma le visage gris du « Ninja » :

— Il va falloir en trouver un bon, dit-il.

— C'est pourquoi ? fit le militaire en faction à l'entrée des bureaux de la DST, rue des Saussaies.

Boris Corentin lui mit sa carte sous le nez :

— C'est confidentiel. Et urgent.

— Désolé, fit l'autre, c'est un secteur sécurisé, hors juridiction policière. Il me faut un ordre du ministère de l'Intérieur.

À son tour, François Dedieu mit sous les yeux du planton sa carte de fonctionnaire d'État, ainsi que l'ordre de mission signé par le ministre en personne et portant le cachet de son bureau.

— Allez-y, fit l'homme sans s'émouvoir.

— Au pas de charge, le « commando » s'engouffra dans la cour, la traversa, et se retrouva devant un comptoir d'accueil où un autre militaire leur fit subir le même petit cérémonial qu'à l'entrée.

— On pourrait aussi bien passer en force, murmura Rabert à l'oreille de Boris, ça gagnerait du temps.

— C'est ça, fit Corentin, pour qu'on sonne l'alerte générale et que Rieussec ait le temps de disparaître par Dieu sait quel trou de souris avec ses fidèles, avant même qu'on ait le temps de descendre au sous-sol...

— Moi, ce que j'en disais... grommela Rabert.

Les six hommes s'entassèrent dans l'ascenseur et déboulèrent quelques secondes plus tard dans le couloir du premier sous-sol. Le numéro 311 était inscrit sur la dernière porte, celle du fond.

— Il y a une serrure électronique à carte, constata Brichot en s'approchant. Qu'est-ce qu'on fait ? On frappe poliment... ou on défonce ?

— On défonce, annonça Boris. Rabert, qui a besoin d'exercice, et moi, on va jouer les béliers. Les autres, vous entrez tout de suite derrière nous, armes à la main ! Attention, on a affaire à des types potentiellement dangereux !

Il croisa le regard affolé de François Dedieu :

— Vous, dit-il, vous restez dehors et vous n'entrez qu'une fois qu'on a maîtrisé la situation, c'est d'accord ?

— Tout à fait d'accord.

— Excellent, ce titre ! jubila Rieussec : le nom de la « vedette » et le contenu du film, tout ça en trois mots ! J'aurais dû faire du journalisme.

Il leva la tête vers le dénommé Laurent, debout à son côté :

— Et la manœuvre suivante, c'est quoi ?

— Très simple, mon colonel, fit le para en avançant l'index sur le clavier : vous tapez sur la touche « Enter »... là.

Le « Ninja » eut un petit rire jubilatoire :

— J'ai l'impression d'appuyer sur le fameux bouton rouge de l'arme atomique. Attention : un... deux...

Il ne prononça jamais le chiffre « trois ». La seule bombe qui explosa, à cet instant précis, fut la porte du bureau qui éclata dans un bruit de tonnerre, sous l'impact de quelque chose qui évoquait une horde de rhinocéros en pleine charge.

Dans la pénombre de son bureau, le colonel Pierre Rieussec distingua

deux choses, presque simultanément : un grand athlète brun qui s'arrêta à deux mètres de lui et braqua sur sa personne la gueule noire d'un gros calibre ; un autre homme, plus petit mais encore plus agile, qui eut le temps de le repousser contre le dossier de son fauteuil et d'écarter de lui l'ordinateur, une fraction de seconde avant qu'il n'enfonçe la touche « Enter ».

Trois autres hommes pénétrèrent à la suite des deux premiers dans son bureau, et tinrent ses paras en respect avant que ceux-ci n'aient eu le temps de faire un geste.

Déstabilisé par la surprise dans un premier temps, Pierre Rieussec se reprit très vite. Une rage bouillonnante comme une éruption volcanique le propulsa littéralement sur ses pieds et il hurla :

— Qui êtes-vous ! Qu'est-ce que vous foutez là ? De quel droit est-ce que...

— ASSIS !

Rieussec en eut la chique coupée. L'athlète brun avait osé l'interrompre, ce dont il avait perdu l'habitude depuis des années. Et en plus, il gueulait plus fort que lui ! Ça aussi, ça avait de quoi l'estomaquer.

Il se laissa lentement retomber dans son fauteuil, le regard soudé à la gueule noire du 357 magnum.

— Qui êtes-vous ? reprit-il d'une voix plus calme.

— Commandant de police Boris Corentin, répondit Boris.

Qui désigna Brichot, Rabert et Tardet :

— Ces trois hommes sont mes collègues...

D'un signe de tête, il montra François Dedieu, qui venait timidement de faire son entrée et se tenait dans le fond, apparemment prêt à prendre ses jambes à son cou :

— Et monsieur Dedieu fait partie du cabinet du ministre de l'Intérieur, qu'il représente ici.

— Mais qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ? s'indigna Rieussec.

— Allons, mon colonel, fit Boris, assez joué, la partie est terminée. Nous savons tout : les caméras cachées prises à l'insu des stars et des personnalités, leur diffusion sur le net pour les discréditer au nom de votre « croisade » pour le rétablissement des valeurs morales ; votre mouvement « Ordre et vertu »...

Il considéra Rieussec avec une sorte de commisération :

— C'est toujours pareil avec les maniaques comme vous, mon colonel : vous êtes tellement persuadés de détenir le monopole de la vertu que c'est ça qui vous perd, à la fin. À force de vous prendre pour les justiciers de l'ordre moral... c'est vous qui finissez par oublier toute morale. Et pour commencer, la plus élémentaire : celle du respect de la vie privée des autres, et le droit de chacun à la mener comme il l'entend... tant que ça se passe, selon la formule, entre adultes consentants, naturellement. « Ma liberté s'arrête où commence

celle des autres », a dit Voltaire. Dommage que vous ayez oublié ce beau principe républicain, mon colonel. Ça vous aurait évité de déshonorer votre uniforme...

Rieussec eut un rictus qui voulait passer pour un sourire :

— Joli discours, commandant. Je constate que pour ce qui est de donner des leçons de morale, vous n'êtes pas le dernier. Mais je ne vois toujours pas de quoi vous voulez parler, ni ce que vous faites ici. Je dirige une section de la DST et les hommes ici présents sont sous mes ordres. Nous étions en pleine réunion de travail quand vous nous avez si... grossièrement interrompus. Je me verrai obligé d'en référer à vos supérieurs. Croyez-moi, je n'en resterai pas là.

Boris ne put retenir un bref éclat de rire.

— Mon colonel, allons, vous tenez absolument à vous couvrir de ridicule, en plus ?

Le ton de Rieussec se durcit :

— Je vous ai dit que je ne voyais absolument pas de quoi vous vouliez parler ! Et maintenant, j'exige que vous quittiez mon bureau, vous et vos... sbires ! J'ai dit : immédiatement !

— Pourquoi, intervint Marco Pellerin, vous voulez être tranquille pour regarder ça ?

Il tourna vers Boris l'ordinateur portable qu'il avait arraché in extremis à Rieussec. Corentin s'approcha, se pencha vers l'écran...

— Nom de Dieu ! lâcha-t-il. C'est...

— Lui-même ! confirma Pellerin.

— Le salaud ! ne put s'empêcher de lâcher Boris, à mi-voix.

Rieussec eut un rire métallique :

— Je ne vous le fais pas dire.

Corentin se redressa et domina l'intégriste ancien para de toute la hauteur de son mètre quatre-vingt-cinq.

— Et il y a trois secondes, vous vouliez encore me faire croire que vous n'aviez rien à voir avec toute cette histoire !...

Rieussec le fixa intensément pendant un long moment, de ses prunelles gris acier. Tout autre que Boris aurait baissé les yeux, sous ce regard quasi-insoutenable... qu'il soutint sans ciller.

Rieussec mit fin à cet affrontement silencieux d'un sourire qui se voulait apaisant. En une fraction de seconde, Corentin le vit changer d'attitude... et même de personnage.

— Vous avez raison, dit-il. Après tout, je n'ai aucune raison de me cacher plus longtemps. Pourquoi nier une action que je revendique ? Une entreprise que je suis fier d'avoir menée à bien ?

— Fier ? lâcha Corentin.

Une lueur farouche passa dans les yeux du « Ninja » :

— Ça vous étonne, commandant ? Vous pensiez que j'allais avoir honte ? Pleurnicher en disant « je ne le ferai plus » ?...

Il pointa son index manucuré vers l'ordinateur portable, entre les bras de Marco Pellerin :

— Vous avez vu ça, n'est-ce pas ? Vous l'avez vu de vos yeux ! Et à votre réaction, j'ai cru comprendre que vous pensiez la même chose que moi de ce « salaud », comme vous l'avez appelé vous-même !

— Je ne le nie pas, fit Boris, mais contrairement à vous, je n'estime pas avoir le droit de me substituer à la justice. Cet homme sera jugé et puni comme il le mérite. Et les autres, ceux et celles à qui vous avez causé de graves préjudices en étalant leur vie la plus intime aux yeux de tous. Ce sont des « salauds », eux aussi, parce qu'ils ont des goûts ou des préférences sexuelles qui s'écartent un peu de la droite ligne ?...

Rieussec explosa :

— Tous des salauds et des ordures, oui monsieur ! Tous ! Parce que tous, ils participent à cette décadence morale qui nous entraîne vers la ruine ! Tous, ils contribuent à cette pourriture, à cette gangrène qui nous ronge et détruit à petit feu toutes nos valeurs, celles de l'Occident, celles de la Chrétienté, celles de nos pères et de nos ancêtres, celles qui nous tiennent debout face à l'invasion sournoise de l'étranger et l'abandon quotidien de notre souveraineté ! Tous des salauds, oui, qui doivent être anéantis si nous voulons retrouver notre pureté, notre grandeur et notre force ! Des salauds qui doivent mourir, pour que nous puissions revivre !...

Il se tut, pour reprendre son souffle. Quelques gouttes de sueur perlaient à son front pâle.

Corentin hocha la tête avec un mélange d'admiration et de pitié.

— Vous savez, mon colonel, il y a des gens qui vous considéreraient sûrement comme un héros. D'autres, comme une sorte de chevalier de l'Occident chrétien... le dernier défenseur de nos valeurs traditionnelles... Malheureusement, vous n'êtes rien de tout cela. Ce que vous êtes, personne ne le dira à votre procès parce que le mot sonnerait trop mal dans un tribunal : un con. Simplement et tristement... un con.

Rieussec voulut se lever, dans un sursaut d'indignation, mais d'une main sur l'épaule, Marco Pellerin le plaqua à son fauteuil. Quant à ses « centurions » qui, dans un réflexe d'orgueil, voulurent sauter à la gorge de ceux qui les tenaient en respect, ils se calmèrent instantanément quand les hommes de Boris relevèrent le chien de leurs armes dans un claquement collectif.

Corentin chercha du regard l'envoyé du ministre de l'Intérieur et lui fit

signe d'approcher.

— François...

— Oui ? fit Dedieu en avançant.

Maintenant que la situation était sous contrôle, l'attaché reprenait du poil de la bête.

— Vous aviez une communication à faire au colonel Rieussec de la part de monsieur le ministre de l'Intérieur, je crois, dit Corentin, à condition que la culpabilité du colonel soit formellement établie. Il me semble que c'est fait. Allez-y, dites ce que vous êtes venu dire.

— Bien, fit Dedieu en se raclant la gorge. Colonel, en considération de vos états de service et eu égard à l'importance de vos fonctions au sein de nos services secrets, monsieur le ministre, dans le but d'éviter un scandale public, a décidé de vous donner le choix entre deux options. Soit vous demandez à faire valoir vos droits à la retraite, demande à laquelle il sera répondu favorablement ; soit vous êtes muté dans l'un de nos territoires d'outre-mer, et ce avec effet immédiat. Dans ce dernier cas, monsieur le ministre me prie de vous dire de ne pas vous attendre à couler des jours heureux sous les cocotiers. Il veillera personnellement, m'a-t-il dit, à vous envoyer aux îles Kerguelen ou en Terre Adélie. Voilà... monsieur le ministre attend votre réponse, colonel.

Il y eut un silence de mort, pendant lequel toutes les personnes présentes dans la pièce scrutèrent les réactions du « Ninja ». Qui resta d'abord figé, comme s'il s'était véritablement transformé en statue de pierre. Puis, comme au ralenti, un sourire haineux déforma son masque gris.

— Vous croyez vraiment que je vais me déculotter aussi facilement ? lança-t-il de sa voix métallique. Que vous allez me faire passer à la trappe comme ça, en un tour de passe-passe administratif ? Ce serait trop facile, messieurs les politicards corrompus ! Et ça voudrait dire que j'aurais fait tout ce que j'ai fait pour rien ! On voit que vous ne me connaissez pas ! Maintenant que j'ai commencé à me faire entendre, on n'est pas près d'étouffer ma voix, croyez-moi !

— Si vous refusez la mutation ou la mise en retraite anticipée, intervint Aimé Brichot, vous serez exclu des services et jugé comme un civil... comme n'importe quel droit commun.

— Tant mieux ! cria Rieussec. Ce sera l'occasion de faire entendre ce que j'ai à dire par un plus grand nombre de gens. La possibilité d'élargir encore davantage mon auditoire ! Dans « tribunal », il y a le mot « tribune », n'est-ce pas ?

Il éclata de rire en ajoutant :

— Vous verrez qu'à la fin, je serai le seul à ne pas être éclaboussé ! Le seul à avoir les mains propres et à conserver mon honneur !

— Ça m'étonnerait ! siffla Corentin entre ses dents.

— Ah bon, reprit Rieussec, et pourquoi donc, monsieur le petit flic ?

Boris sentait la rage l'envahir comme un torrent furieux. Comment osait-il... lui !

— Parce que, dit-il, les Saint-Just de la vertu, c'est déjà odieux, mais quand un ignoble pédophile se pare des attributs de la morale pour condamner les autres, ça devient carrément intolérable !

L'espace d'un éclair, il eut l'impression que Rieussec était déstabilisé. Qu'une lueur de panique avait traversé son regard. Mais l'autre se reprit très vite.

— Qu'est-ce que vous racontez ? s'indigna-t-il. Vous êtes malade, ou quoi ?

Au lieu de lui répondre, Boris se tourna vers Marco Pellerin, qui tenait toujours l'ordinateur personnel du colonel, et désigna un grand écran plasma, qu'il venait de remarquer au fond de la pièce :

— Il y a un document filmé qui vient d'arriver en pièce-jointe sur le mail de Rieussec, dit-il à Pellerin. Tu crois que tu pourrais nous faire un branchement express pour que tout le monde puisse le voir sur grand écran ?

— Ça doit pouvoir se goupiller, fit Marco en se dirigeant vers le plasma.

— Qu'est-ce que c'est que ce document que vous voulez montrer à tout le monde ? fit le colonel. Ça m'étonnerait que vous ayez trouvé quoi que ce soit me concernant. Je vis dans une maison de verre, moi ! Je mène une vie exemplaire, contrairement à tous ces sodomites que je dénonce !...

Corentin le fixa durement :

— Décidément, mon colonel, soit vous avez la mémoire très courte... soit vous êtes un comédien remarquable. Mais je crois surtout que vous êtes l'un des plus ignobles hypocrites que j'ai eu le déplaisir de rencontrer.

— Ça y est ! s'écria Marco. Ça marche ! J'envoie ?

— Vas-y !

— Vous qui aimez les caméras-cachées, mon colonel, ajouta Boris, dites-nous ce que vous pensez de celle-là. Elle remonte à quelques années. Tournage en extérieur et en décors naturels, réalisé par votre épouse, lors de vos vacances familiales à Saint-Quay-Portrieux, Bretagne. Le film qu'elle m'a confié était en superhuit, mais notre laboratoire s'est fait un plaisir de le transposer en format « Quick Time Player », pour qu'il puisse être expédié par mail et lu sur un écran d'ordinateur... ou de télévision, en l'occurrence.

Rieussec allait ajouter quelque chose, mais il se tut en découvrant les images qui remplissaient la totalité de l'écran de cent sept centimètres de diamètre.

C'était bien lui, assis en maillot de bain sur le sable d'une plage désertée, à la tombée du soir. Il avait un peu plus de cheveux, à l'époque, mais on le

reconnaissait parfaitement. La personne qui tenait la caméra était positionnée de trois quarts face, par rapport à lui, mais à une quinzaine de mètres et un peu en hauteur. Elle était sans doute juchée sur un promontoire rocheux, ce qui expliquait que Rieussec semblait ne pas avoir remarqué sa présence.

Une impression qui devenait une certitude, quelques secondes après le début du film.

Il y avait une fillette, assise dans le sable à côté de Rieussec : sa fille. Dix ans à l'époque. Soudain, son père s'empara de sa petite main et l'attira vers lui. La gamine tenta de résister, pleura, mais Rieussec ignora ses larmes et ses refus. Sans qu'elle puisse l'en empêcher, il plongea la main de sa fille dans son propre slip de bain...

Dans la pièce 311 du sous-sol de la DST, l'ambiance était à découper au couteau électrique. Les hommes de Corentin comme ceux de Rieussec étaient vissés à l'écran, les yeux écarquillés dans un mélange de stupéfaction et de dégoût.

Boris se tourna vers le « Ninja » :

— Alors, mon colonel, ça vous suff... Nom de Dieu !

Rieussec était assis derrière son bureau, le dos raide et le bras droit replié, comme s'il saluait. Il avait l'index sur la détente d'un Manurhin 9 mm, et le canon de l'arme collé contre sa tempe grise.

— Non ! hurla Boris.

En vain. Son cri se confondit avec la déflagration qui fit trembler les murs et sursauter tout le monde. Comme au ralenti, Corentin vit une partie de la boîte crânienne de Rieussec être projetée à travers la pièce dans un flot de sang.

Il fallut quelques secondes pour que les uns et les autres réagissent. Puis, comme si on avait oublié que les uns étaient venus arrêter les autres, tout le monde s'avança, dans un état de saisissement quasi religieux, vers le cadavre du colonel Pierre Rieussec.

Les bras le long du corps et la tête poussée à angle droit par la force de l'impact, il n'avait plus l'air d'une statue de pierre, mais d'un simple pantin désarticulé.

« Un pantin... pensa Boris. Oui... c'est tout ce qu'il était, dans le fond. Rien de plus. »

La voix d'Aimé Brichot brisa le silence épais :

— Quel est le con qui a oublié de lui prendre son arme ?

— Moi, répondit sans hésiter Boris.

Il n'était certes pas le seul à avoir eu cette « absence » coupable, mais un chef devait savoir prendre ses responsabilités.

— En tout cas, intervint François Dedieu, voilà une réponse claire et nette. Je vais m'empresse de la transmettre au ministre.

En croisant le regard étonné de Corentin, il ajouta :

— Je suis sûr que c'est celle qu'il espérait.

ÉPILOGUE



Julie Manneville prit une bouchée de blinis au caviar entre ses lèvres magnifiques. Ses yeux noisette, qui étincelaient déjà sous l'effet de la vodka, se mirent à briller davantage encore sous celui de la curiosité.

— Dis donc, fit elle sans même attendre de ne plus avoir la bouche pleine, je ne sais pas ce que tu lui as fait, à la femme de ce colonel, pour qu'elle te confie tous ses petits secrets de famille... Remarque, je ne sais même pas pourquoi je dis ça... Je m'en doute un peu, de ce que tu lui as fait.

— Oh ! s'indigna Boris, comme si j'allais me permettre de... Alors que j'étais en service et en pleine enquête !...

Julie Manneville éclata de rire :

— Tu connais cette réplique d'Audiard ? fit-elle : « J'ai déjà vu des faux-culs, mais vous êtes une synthèse ! »

— Oui, je la connais, fit Boris en riant à son tour. Je me la cite même assez souvent.

— Et toute sa bande, à ce colonel Rieussec, enchaîna la star, qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Ils ont tous été mutés un peu partout. Je pense qu'on n'entendra plus parler d'eux.

— Tu crois ?

— Oui, sourit Boris, rassure-toi. Ce sont des garçons qui ont besoin d'un « leader charismatique », comme on dit, pour les entraîner dans une aventure comme celle-là. Maintenant que Rieussec est mort, son mouvement « Ordre et Vertu » va être enterré avec lui.

Il y eut une pause dans la conversation. Boris en profita pour jeter un nouveau coup d'œil circulaire au vaste salon-salle à manger du triplex de Julie Manneville, boulevard Beauséjour, dans le seizième. Les fenêtres donnaient sur le square d'Auteuil. L'appartement, une véritable merveille d'architecture bourgeoise du 19^e siècle, aurait mérité une décoration digne de cet écrin luxueux. Mais il était encombré d'un bric-à-brac de meubles hétéroclites, chinés dans toutes sortes de brocantes sans le moindre souci d'harmonie, et les murs étaient couverts des vieilles affiches de cinéma que la star collectionnait.

La seule chose vraiment superbe, ce soir, en dehors de Julie Manneville elle-même, était ce magnifique dîner à base de saumon fumé, de caviar et de vodka, qu'elle avait fait venir – nappe, assiettes, plats, couverts et maître d'hôtel compris – de la célèbre maison Pétrossian.

— J'aurais bien aimé jouer des dialogues d'Audiard, musarda Julie, songeuse. Des dialogues qu'il aurait écrits sur mesure pour moi, comme il le faisait pour ses acteurs préférés.

— N'aie pas de regrets, fit Boris en mordant à son tour dans un blinis recouvert d'une épaisse couche de caviar Béluga à trois mille euros le kilo. Les personnages féminins ne l'inspiraient pas plus que ça. De toute façon, tu as de quoi te consoler : le premier rôle du prochain Frankenmeyer !... Je suis impressionné ! Ce n'est pas tous les jours qu'un grand metteur en scène américain choisit une actrice française pour être la star d'un de ses films...

Julie Manneville sortit le carafon de vodka Moskovskaïa de la glace pilée, remplit leurs deux verres et trinqua avec Boris.

— Et c'est à toi que je le dois, fit-elle. Ça méritait bien une soirée caviar, non ?

— À moi ? fit Boris, stupéfait.

Julie eut un rire qui fit briller sa dentition parfaite, sous les bougies constituant l'unique éclairage.

— Eh oui ! Ce film était prévu depuis un an. Mais figure-toi qu'après la diffusion sur le net de mes galipettes lesbiennes avec Helga, les producteurs américains m'ont carrément jetée.

— De quel droit se mêlent-ils de ta vie privée ? s'indigna sincèrement Boris.

Julie haussa les épaules :

— Ils se foutent de ma vie privée. Ce n'est pas une question de morale, c'est une question d'argent. Quand tout le monde a vu une actrice s'envoyer en l'air sur le net avec une autre fille, elle perd toute crédibilité dans un rôle d'hétérosexuelle en face d'une star masculine. Du coup, plus personne ne va voir le film et le studio perd des dizaines de millions de dollars. Je te l'ai dit : à Hollywood, tout se résume à des questions d'argent.

— Ne me dis pas que...

— Si ! Nos exploits sexuels à tous les deux, également diffusés sur le net, m'ont rendu une image d'hétérosexuelle pure et dure ! Réhabilitée, en quelque sorte ! Je suis redevenue crédible aux yeux des patrons de studios... et j'ai récupéré le rôle dans le film de Frankenmeyer ! Grâce à toi, comme je te l'ai dit !

— Ça alors !... fit Boris, songeur, en avalant une gorgée de vodka. Et moi qui me disais, après le... l'« incident » du château de Curzay, que je ne te reverrais plus jamais... à moins de te convoquer à la PJ, bien sûr.

Avec un petit sourire, Julie Manneville lui effleura le dos de la main du bout des ongles.

— En tout cas, reprit-elle, mon avocat a envoyé du papier bleu à tous les médias de France : le premier qui s'avise de publier une seule des images diffusées sur le net, ça lui coûtera très, très cher.

— Je sais, sourit Corentin : Zéfira Zineman, Valérie Icare, Antoine Rudé et Lucas Ardenne en ont fait autant. Et apparemment, vous avez tous adopté la même attitude vis-à-vis des gens qui ont déjà vu ces documents compromettants...

— Oui, fit Julie : officiellement, ce sont des trucages réalisés par des gens mal intentionnés.

Corentin eut une moue dubitative :

— Pas totalement convaincant...

— Je sais, rigola Julie, mais ça a le mérite de semer le doute... Cela dit, pour Valérie Icare et Zéfira Zineman, tout ça n'a pas tellement d'importance. Ce sont des copines, je les ai eues au téléphone : elles s'en foutent. Dans la mode et le show-biz, ils en ont vu tellement d'autres... Non, il n'y a que pour Antoine Rudé et Lucas Ardenne que c'est réellement emmerdant. Ces mecs-là, leur image d'hétéro-séducteur, c'était leur fond de commerce. Maintenant, leur image en a pris un sacré coup...

— Tu parles ! renchérit Boris. Lucas Ardenne s'est retiré à la fois de la politique et du cinéma et il est parti faire le tour du monde en bateau !...

Il y eut un silence, pendant lequel Boris Corentin et Julie Manneville se regardèrent sans parler, à travers le grand chandelier d'argent qui occupait le centre de la table. Le visage célèbre qu'il avait en face de lui donnait un peu l'impression à Boris d'être dans un film... peut-être un remake de « Docteur

Jivago », à cause du dîner russe...

— À quoi tu penses ? demanda soudain la star.

— Au dessert, répliqua Boris.

— Ah bon ? fit Julie, un peu déçue, tu as si faim que ça ? Et tu voudrais quoi, comme dessert ?

— Toi.

La jeune femme s'illumina, ce qui la rendit encore plus belle qu'elle ne l'était déjà. Elle se leva, prit Boris par la main et l'entraîna vers sa chambre.

— Ça tombe bien, dit-elle d'une voix chantante, j'avais eu la même idée !

En découvrant la chambre de Julie Manneville, Boris ne put s'empêcher de penser au nombre d'hommes qui donneraient n'importe quoi pour être ici à sa place à lui, maintenant, avec elle...

Décidément, avoir une star de cinéma dans sa vie, ça vous parasitait la tête...

Le lit était immense, recouvert d'une montagne d'oreillers et de coussins, jetés en vrac sur le couvre-lit. Quant au reste de la pièce, c'était le même bric à brac que dans le reste de l'appartement, sauf qu'il y avait une télé dans un coin, avec un lecteur de DVD et une petite « DVDthèque ».

Et aussi une caméra numérique sur pied, pointée directement sur le lit.

Boris la désigna d'un index inquisiteur :

— Je peux te demander ce que tu comptes faire avec ça ?...

La star se colla à lui de tout son corps et posa sur les siennes ses lèvres brûlantes, encore parfumées à la vodka :

— Ne le prends pas mal, lui souffla-t-elle, mais de me voir faire l'amour avec toi, sur ce film... ça m'a fait un effet... tu ne peux pas savoir ! Depuis, je ne rêve que d'une chose : refaire l'amour avec toi devant une caméra.

Boris n'en croyait pas ses oreilles. Mais la jeune femme avait effectivement tout prévu : le voyant lumineux de l'appareil était allumé. « Ça tournait » déjà...

— En plus, reprit Julie, je sais qu'il y a encore des « décideurs » américains qui ne sont pas tout à fait convaincus, en ce qui me concerne. Si par hasard – je dis bien : par hasard – ce film pouvait se retrouver sur le net, sans que ni toi ni moi n'y soyons pour rien, naturellement... ça bétonnerait une fois pour toutes ma réputation d'hétérosexuelle...

Boris allongea le bras et éteignit le caméscope numérique.

— Non, dit-il tendrement mais fermement.

— Mais... pourquoi ? fit Julie Manneville, d'une voix de petite fille déçue.

— Parce que... lui murmura Boris à l'oreille en commençant à la déshabiller. Je n'ai pas envie de faire une carrière d'acteur de films X... même

avec toi comme partenaire.

[1] *Rappelons que l'onanisme est le nom scientifique de la masturbation. Il vient du personnage biblique Onan, qui répandit sa semence sur le sol, plutôt que de féconder la veuve de son frère.*

[2] *Mariée ou non, jeune ou âgée, la courtoisie et la tradition française veulent, depuis l'époque de Molière, qu'on appelle toujours une actrice « mademoiselle ».*

[3] *Authentique... pour les hypocrites qui prétendraient ne pas le savoir.*

[4] *Rappelons que nettoyer les écuries d'Augias fut l'un des douze travaux dévolus à Hercule. Les écuries en question étaient si vastes, et si sales, que le surhomme détourna un fleuve pour les laver.*

[5] *Où se trouve, comme chacun sait, le ministère de l'Intérieur.*

[6] *Dossier ultraconfidentiel conservé par la Mondaine sur certaines personnalités... au cas où...*

[7] *Abréviation de « commissariat », en jargon policier.*

[8] *Célèbre première phrase de « À la Recherche du temps perdu ».*

[9] *Les Bajocasses étaient les membres d'une tribu gauloise vivant dans la région où se trouve aujourd'hui la ville de Caen.*

[10] *On l'arrête, en jargon policier.*